B.VI
58

L.F.C.
B. 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AOUT 1782.

209724
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

D.I.C.
BIBLIOTECA

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
AOUT 1782.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LETTRES.
LES DEUX AMIES.
TRADUCTION DE L'ANGLOIS.

Nous devons la Traduction de ces Lettres & le bienfait de cette Traduction à la Femme-

de-Qualité, qui, depuis un an, nous a enrichis tant de fois, & nous a fait si bien goûter les amusemens de son esprit.

Ces Lettres parurent en Angleterre, il y a près de trente ans, & y réussirent beaucoup. Elles renferment une amitié tendre, une Philosophie douce, une Morale pure, un amour vrai. Lorsqu'un Ouvrage offre ce caractère, il devient aisément l'objet de la reconnoissance publique.

Louise FERMOR *à Lady* SAVILLE.

A Bloomhill.

DÉGOUTÉE du monde & de ses plaisirs trompeurs, j'avois été souvent tentée de me cacher dans quelque retraite obscure, lorsque ma tante, par sa mort & par ses généreuses dispositions, me procura le moyen d'exécuter mes desseins, & de me livrer d'une manière plus convenable au plan de vie que je m'étois proposé. Vous savez, ma chère Sophie, avec quelle impatience j'attendois le jour de mon départ, & combien je murmurois de la

lenteur du temps. Cependant lorſque ce moment ſouhaité fut arrivé, quel déchirement ne ſentis-je pas en embraſſant mon aimable amie, en lui faiſant mes triſtes adieux, adieu fatal, qui a fait évanouir toutes mes idées de bonheur ! Bloomhill, ſans ma Sophie, n'a plus de quoi plaire; en vain la Nature en a fait un lieu charmant : ſans la préſence de Lady Saville le bonheur n'y ſauroit habiter. Obligée de vivre loin de vous, j'aurois moins de regret ſi je vous avois laiſſée au milieu des plaiſirs d'une ſociété aimable ; mais avec des Gens-de-Loi, des parchemins, des calculs ! de tels ſoins peuvent-ils plaire à mon aimable amie ! Si votre père vivoit, qu'il ſeroit puni d'avoir été ſéduit par l'apparence des biens de Charles de Saville, qu'il avoit préféré à tous vos autres admirateurs ! témoin de vos diſputes avec ſon héritier, il verroit que ce qu'il croyoit qui devoit faire votre félicité eſt devenu la ſource de vos inquiétudes : triſte exemple du peu de prévoyance des parens. Si votre cœur eût été conſulté, & qu'il vous eût été permis d'attendre, vous auriez

pu remplir vos engagemens avec Milord Sedlay : que de tourmens vous auriez évités ! Mais tout a été sacrifié à l'avarice & à l'orgueil de Lord Walton. La Providence, un peu cruelle, punit l'innocent, en faisant souffrir la fille des fautes du père. La constance du Lord Sedlay auroit à la fin obtenu le consentement du vieux Milord. Si vos parens avoient eu moins de hauteur, & qu'ils ne se fussent pas offensés du premier refus, ma Sophie n'eût pas été immolée à l'orgueil blessé de sa famille; on s'apperçut trop tard de votre infortune pour pouvoir y remédier. Mon malheureux oncle se reprochoit amèrement la tyrannie qu'il avoit exercée sur sa fille chérie. La mort vous a enfin, après deux ans, délivrée de cet odieux mari. J'espérois que vous n'éprouveriez plus d'inquiétudes : mais ce misérable Sir Thomas continue à vous persécuter. Il seroit bien temps de récompenser le plus fidèle des Amans, si votre ame généreuse vous permettoit de lui accorder votre main avant que l'état de votre fortune ne fût réglé. Je dois ménager votre délicatesse; cepen-

dant mon eſtime pour Sedlay me fait deſirer que vous dérogiez pour lui à la nobleſſe de vos principes. En parlant de mes amis, je me ſuis entièrement oubliée moi-même; j'ai négligé de vous dire un ſeul mot de mon voyage & de ma maiſon. Vous ſaurez donc, ma Sophie, qu'après une route en poſte de deux jours, je ſuis arrivée à Bloomhill, peu fatiguée, quoique j'aie fait deux cents milles dans ce court eſpace de temps. Quant à mon habitation, je vous en ferai la deſcripti n quelque jour. Je ſuis ſi déſolée, dans ce moment, de l'abſence de ma charmante amie, qu'elle ne peut attendre de ma part que des lamentations. Ecrivez-moi donc ſouvent, & n'oubliez pas combien vous êtes chère à votre Louiſe Fermor.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

Si vous voyiez, ma chère Louiſe, l'étrange changement que votre abſence a produit ſur votre amie, ſi gaie, ſi

vive autrefois, je suis sûre que vous vous reprocheriez de causer cette métamorphose. Au lieu de cette impétuosité que vous cherchiez si souvent à modérer, un silence sombre est peint dans mes yeux; toutes mes actions sont languissantes. Comment pourrez-vous jamais me dédommager de tous les plaisirs que vous m'avez enlevés? J'espère au moins tirer avantage de cette situation, pour me former un nouveau caractère.

J'allai la nuit dernière à Ranelagh, pour essayer d'éclaircir mes idées noires; le Lord Sedlay, le Colonel North & le beau Warburton vinrent aussi-tôt se joindre à notre cercle. Milord, selon son usage, se montre toujours avec son aimable caractère, qui lui fait partager avec moi la perte de ma charmante amie. Le Colonel, que vous connoissez bien, traite de plaisanterie les amitiés de femmes, & parut croire que mon abattement étoit produit par une cause toute différente. Dans sa prévention, il me dit tout bas: — Je vous trouve trop belle, pour que vous puissiez craindre d'être négligée. L'attention de

Sedlay à vous regarder ne me permet pas de former d'autres conjectures—. Son discours, à l'oreille, fut pourtant prononcé assez haut pour être entendu de Milord Sedlay. Je voulus punir le Colonel de sa hardiesse, en ne daignant pas lui adresser la parole le reste de la soirée. Warburton, pour ne pas éprouver la même disgrace, parla seulement de bagatelles plus assorties (il faut en convenir) à son esprit. Enfin, à neuf heures je commençai à bâiller, & à desirer de retourner chez moi; &, pour la première fois de ma vie, je quittai le Ranelagh de bon cœur. Si cette mauvaise humeur me dure, je me déterminerai à chercher quelque maison de campagne dans votre voisinage, où je puisse me livrer à mon insociable disposition.

Les Gens-de-Loi m'ennuient à la mort; ils me feroient presque desirer que Sir Thomas gagnât sa cause, pour être délivrée d'eux. Cependant, ma Louise, l'argent est si nécessaire, qu'il n'est pas possible de s'en passer. J'aurois volontiers accommodé l'affaire, en acceptant les 600 livres sterlings, au lieu

de douze que Sir Charles m'a laissées : mais M. Werton s'y oppose ; & je le crois assez désintéressé, en dépit de sa profession, pour n'avoir que mon bonheur en vue. Adieu, ma douce & chère amie ; je suis sincèrement votre Sophie Saville.

Miss FERMOR *à Lady* SAVILLE.

A Bloomhill.

JE ne sais si je pourrai me rappeller l'histoire de ma tante, que je vous ai promise en vous quittant, & qui, avec tant de bonté, a satisfait mon ambition. Elle étoit, ma Sophie, sœur aînée de mon père, belle & admirée ; mais la froideur qu'elle avoit dans ses manières rebutoit tous ses Amans. Les filles, dans ce siècle peu reculé, n'étoient pas si décidées que de nos jours ; la modestie, la réserve faisoient partie de leur éducation : une Miss étourdie étoit évitée par les femmes, comme une société dangereuse. Cette opinion n'est plus à

la mode à préſent; je n'en dirai pas davantage à ce ſujet. Pour continuer ma narration, pluſieurs Amans ſoupiroient pour la belle Prude, ſans qu'aucun osât le lui déclarer. Un jeune homme enfin, plus hardi que les autres, & plus exercé ſans doute dans l'art de ſoumettre un cœur, plaida ſa cauſe avec tant d'éloquence, qu'il commença à lui inſpirer de la pitié. Une ame comme étoit la ſienne, une fois amollie, s'enflamme facilement, & laiſſe bientôt éclater ſon amour. Mais, par un caprice imprévu, ſes parens lui défendirent de penſer davantage à Morton; on lui ordonna en même tems de ſe préparer à recevoir la main de Sir Samuel Warner, vieux bellâtre ſexagénaire, avec une immenſe fortune. C'étoit trop pour elle d'obéir à-la-fois à ces deux commandemens. Elle promit de ne pas diſpoſer d'elle ſans le conſentement de ſon père, & refuſa abſolument d'accepter le Baronnet. Elle eſpéroit, par ce moyen, adoucir la rigueur de ſa deſtinée, & ſe prévaloir auprès de ſon père de la complaiſance qu'elle venoit de

montrer. Mais Morton ne fut pas tout-à-fait aussi patient qu'elle avoit dû le présumer. En quittant cette campagne, il oublia tous les sermens qu'il avoit faits, & reparut à la Ville, où il captiva le cœur d'une Dame qui possédoit une grande fortune, & l'épousa six semaines après. Ce coup fut si sensible à ma tante, qu'elle tomba malade, & fut à la dernière extrémité. Sa bonne constitution la retira de cet éminent danger. Après le retour de sa santé, elle prit une aversion si décidée pour tout le genre humain, qu'après avoir perdu son père, elle se retira dans cette campagne, dont elle ne permit jamais à aucun homme d'approcher. C'est à cette antipathie que je suis redevable de la fortune qu'elle m'a laissée, m'ayant préférée à son neveu. Voilà les effets inconcevables que produit l'amour. Si je pouvois me permettre de plaisanter sur un homme que j'estime, je vous dirois : Prenez garde, ma chère Sophie, que Lord Sedlay ne devienne un Morton, de crainte que vous ne deveniez un être aussi bizarre que ma pauvre tante:

mais votre figure & vos agrémens vous sauveront toujours de ce malheur; ou du moins si vous trouvez un inconstant, il vous restera encore mille plaisirs pour vous dédommager, & la liberté de choisir un autre Amant. Ce que je ne vous permettrai jamais, c'est de choisir une autre amie que Louise Fermor.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

SI quelque chose pouvoit me consoler d'être séparée de l'amie de mon cœur, ce seroit de la voir aussi heureusement établie. Mais quelle étrange mortelle, ma Louise, que cette vieille tante, qui, parce que Morton a eu le défaut commun à tant d'individus de son espèce, prend en aversion la race entière des hommes! Cela est très-sensé sur ma parole. Quoi qu'il en soit, je révère ses bizarreries, puisqu'elles ont contribué à rendre la situation de ma Louise aussi agréable. Enfin vous quittez donc sans regret les plaisirs variés de la Capitale, pour vous ensevelir dans

une vallée ſolitaire, parmi des Sauvages ! Cette réſolution a étonné tous ceux que vous avez quittés. Lady Ashfield déclare qu'il eſt impoſſible qu'une perſonne auſſi aimable que Miſs Fermor, qui a autant de délicateſſe, puiſſe exiſter dans une terre auſſi barbare. Ce qu'elle dit, eſt le ſentiment général de toutes les femmes que vous connoiſſez : les hommes, encore plus ſincères, ſentent vivement votre abſence, & maudiſſent la généroſité ſuperflue de cette ame ſexagénaire, qui enlève au monde ſon plus bel ornement. Ils vivent dans l'eſpérance de vous voir revenir avec plus d'éclat; Sir James Brudenell paroît le ſeul charmé de votre retraite. Je ne ſais que faire de cet homme. Il eſt encore venu tantôt pour s'informer de mon amie ; mais dans une viſite aſſez longue, il ne s'eſt pas permis une ſeule fois de prononcer votre nom. J'ai ſatisfait ſa curioſité : il m'a quittée dans une meilleure diſpoſition d'eſprit que lorſqu'il eſt venu. Je donnerois beaucoup, je vous aſſure, pour ſavoir ce que ſignifie ſa conduite énigmatique.

J'ai promis d'être le chaperon de

Miſs Maxwel ce ſoir au Soho : la partie eſt arrangée ; le Lord Sedlay, le Colonel North & M. Maxwel qui eſt de retour de ſes voyages. Adieu, ma chère Louiſe ; l'affaire importante de ma toilette m'appelle. Je ſuis toujours votre ſincère amie, Saville.

Miſs FERMOR *à Laly* SAVILLE.

JAMAIS Lady Ashfield ne s'eſt plus trompée, ma chère Sophie, qu'en ſuppoſant votre amie perdue pour la ſociété & entourée d'un Peuple barbare. Mes Habitans ſont les gens du monde les plus civiliſés. De crainte que vous ne me croyez pas, je ſuis bien aiſe de vous informer que mon voiſinage eſt célèbre par la quantité de Nobleſſe. Je rencontre ici chaque jour quelqu'un de ma connoiſſance : je peux preſque y vivre avec autant de monde que vous en voyez à la Ville. J'ai le charmant avantage d'être auſſi renfermée & auſſi répandue que je le deſire. Je ne préfère pas toujours d'être avec du monde : la

ſolitude eſt ſouvent la meilleure ſociété. Je m'enferme dans ma bibliothèque, où je me promène avec délices dans mon petit Eden, pour y rêver doucement ; mais comme mes rêveries ne ſeroient pas ſi amuſantes pour ma gaie & charmante amie que les autres détails de mes amuſemens, je me hâterai de lui faire connoître les perſonnes de mon voiſinage que je vois le plus ſouvent. D'abord M. Rivers ; il a épouſé Miſs Aſton la cadette, douce & agréable femme, qui recherche mon amitié avec un empreſſement auquel il n'eſt guères poſſible de ſe refuſer. Elle n'eſt pas tout-à-fait auſſi belle que ſa ſœur Lady Temple, mais elle eſt infiniment plus attrayante : elle attribue tout à M. Rivers, & ſemble même tenir ſes charmes de lui ; elle en eſt également aimée. Sir John & ſa ſœur ſont actuellement chez eux. Votre vieux admirateur ſoupire toujours quand il parle de vous ; Lady fronce le ſourcil, & avec un regard mécontent détourne la converſation. Quoique belle, elle ne paroît pas avoir acquis un empire abſolu ſur ſon cœur : elle manque de

toutes les graces séduisantes qu'on trouve dans Lady Saville, & son mari est fâché de l'absence d'un attrait aussi nécessaire.

Chaque personne à mon arrivée s'est empressée de me voir. Le Duc de Leicester, que nous avons connu lorsqu'il n'étoit que Marquis de Dereham, a une belle campagne à cinq milles de Bloomhill. Il vient y passer ordinairement deux mois dans l'été, & pendant son séjour à Brook-Abbey, il y a la meilleure & la plus nombreuse compagnie, ce qui rend cette habitation gaie & animée. Sa sœur Lady Charlotte Milner vit avec lui: elle a eu la meilleure éducation; elle est parfaitement honnête, douce & complaisante; cette humeur si sociable compense ce qui lui manque de cette vivacité si charmante, si dangereuse & quelquefois si funeste à la vertu. Elle conduit la maison de son frere, établit le bon ordre & la régularité, & s'acquitte très-bien de tout ce qui est extérieur. Il n'est pas nécessaire, ma chère Sophie, qu'elle en sache davantage; je me sens excessivement prévenue pour ces sortes

de femmes ; chaque jour me persuade de leur valeur. Avec des qualités plus brillantes, Lady Charlotte perdroit la moitié de sa dignité ; mais c'est en vain que je ferois des efforts pour vous faire adopter cette opinion. Cependant votre caractère montre la possibilité d'unir l'agrément à la raison ; & lorsque je réfléchis sur ma chère Lady Saville, je suis forcée d'avouer que la douceur & la bonté de Lady Charlotte sont un peu insipides.

Jusqu'ici, ma chère amie, vous avez pu croire que je n'avois fait nulle attention à ce que vous me racontez de Sir James. Mon esprit a pu se reposer sur cette partie de votre lettre ; mais je vous avoue que j'ai retenu ma plume plusieurs fois pour ne pas entamer ce sujet. Je suis d'accord avec vous, ma Sophie, que c'est un personnage extraordinaire. Je condamne ses procédés ; je voudrois haïr cet homme : mais je trouve, après tous mes efforts, qu'il m'est infiniment cher. Parlez-moi quelquefois de lui dans vos lettres : dites-moi comment sont ses regards, ses actions ; parlez-moi de

lui enfin, tout m'en intéreſſe : vous ſeule connoiſſez la foibleſſe de votre amie, quoique vous ſoyez la perſonne la moins propre à l'excuſer.

Je ſuis en peine de ſavoir des nouvelles de votre procès, & auſſi comment Lord Sedlay eſt traité, s'il n'a pas beſoin de ma protection, lorſque l'enjouée Sophie refuſe d'entendre les raiſons d'un Amant qui doit trouver ſa réponſe dans ſon cœur; mais elle ne veut pas toujours être guidée par lui. S'il deſire de vous voir garantir des ſéductions, il doit venir avec vous à Bloomhill, car il y a nombre de jolis garçons ici; vous y ſerez dans un grand danger, je vous aſſure. Je ne vous en donnerai pas la liſte; parce que je ſuis obligée de partir avec beaucoup de monde pour Brook-Abbey. Je ſuis toujours, ma Sophie, votre fidelle Louiſe.

Lady SAVILLE *à Mſs* FERMOR.

QUE je ſuis peu capable, ma chère Louiſe, de me conduire avec prudence

sans le secours de votre amitié & de vos conseils, au milieu de cette foule d'amusemens où je me laisse entraîner! Chaque jour je me félicite d'être séparée de Sir Charles, qui intérieurement savoit bien qu'il manquoit d'agrémens, & ne souffroit jamais que je fusse un moment éloignée de sa vue. Il n'est donc pas surprenant que, pouvant jouir de ma liberté, je sois coupable de mille folies; mais le temps n'est pas encore arrivé de m'élever jusqu'à vos sages réflexions.

Dans ma dernière lettre je vous ai parlé de la partie du Soho avec Miss Cornelys & Miss Maxwel. Nous fûmes vers dix heures les prendre. Le divin Maxwel & le Colonel nous attendoient aussi. Je fus obligée de tenir mes yeux attachés sur le portrait de Sedlay, que vous savez qui est à ma montre, afin que cette idée ne laissât pas de place au joli Maxwel. Je connois trop bien ma sentimentaire amie, pour ne pas prévoir combien elle va me gronder de la légéreté de ma conduite, avec d'autant plus de raison que ce qui suit ne méritera pas moins d'être censuré. Ma

nouvelle passion n'a pourtant pas été assez loin pour me faire supporter patiemment l'absence de Sedlay. Il lui étoit si peu ordinaire de rompre les engagemens qu'il avoit pris avec moi! Qui pouvoit donc le retenir? Je commençai à me trouver malheureuse, & mon humeur fut visiblement altérée. Le Colonel s'en apperçut, & fut assez malin pour en parler. Maxwel s'étonnoit de ce qui pouvoit éloigner de moi Lord Sedlay; que pouvoient aussi penser mes autres admirateurs? Dans une si désagréable circonstance, son aimable sœur faisoit tous ses efforts pour que l'on changeât de discours; mais il n'étoit pas possible. Enfin, après avoir passé trois heures à nous promener, nous nous quittâmes sans nous donner de rendez-vous pour le jour suivant. Je m'attendois à mon retour à trouver chez moi un billet d'excuse de la part de mon infidèle, mais pas une seule ligne. Vous pouvez penser que mon sommeil ne fut pas sans interruption. Je me levai de bonne heure contre mon usage, je cherchai à me distraire en lisant; mais à peine comprenois-je un mot de ce

que je lisois : je jettai mon livre avec dépit. J'allai à ma harpe, tout étoit discors. Le déjeûner fut apporté, je n'y pus goûter de rien : j'ordonnai une chaise à neuf heures, dans l'intention de faire une ou deux visites, espérant apprendre des nouvelles de Sedlay. Précisément se présenta à ma porte le même Sedlay, l'objet de toutes mes inquiétudes. La peine que j'avois éprouvée à cause de lui, produisit en moi une sorte de ressentiment en le voyant. Il m'aborda, & prenant ma main, il commençoit à m'exprimer le regret de ne m'avoir pas accompagnée. Je l'interrompis, & lui dis d'un air distrait que je ne pouvois pas m'arrêter pour écouter son apologie, ayant promis de me rendre dans une maison où j'étois annoncée; & sans attendre sa réponse, je me mis dans ma chaise, que je suppose qu'il suivit à quelque distance : car à peine fus-je dix minutes dans la maison où je m'étois fait conduire, qu'il entra. Mais déterminée à le punir de sa négligence, & à fixer l'attention de Maxwel, j'examinai des tableaux qu'il me montroit; enfin je n'avois des

yeux & des oreilles que pour lui. Sedlay parut touché de cette préférence : à peine disoit-il un mot ; & quand cela arrivoit, c'étoit d'un ton si doux, que j'oubliois ma colère. Si vous y aviez été, ma Louise, vous m'auriez sauvé quelques heures de tourment ; mais suivant toujours mon génie, je refusai sa main, & j'acceptai celle de Maxwel pour entrer dans ma chaise. Aussi-tôt que j'ai été seule, j'ai reconnu l'absurdité de ma conduite. Je desirois la réparer, il étoit trop tard. J'étois engagée, le même soir, dans une partie. Bientôt après que je fus sortie, Sedlay passa à ma porte. Il sembloit douter de la vérité, quand un de mes Domestiques l'assura que j'étois absente.. Il ne reviendra pas ce matin ; après avoir été refusé, il ne voudra pas s'exposer à un autre dégoût. Enfin, chaque voiture que j'entends depuis, je cours à ma fenêtre, avec le desir qu'il puisse connoître mes regrets. Peut-être cependant que cette connoissance le rendroit trop présomptueux.

Mon procès est fort loin de se terminer. Sir Thomas Saville est arrivé ;

j'espère que son avarice l'engagera à en amener la conclusion. J'ai été bien loin dans le style moral; mais je suis, dans tous les temps, ma chère Louise, votre Saville.

Miss FERMOR *à Lady* SAVILLE.

OUI, Sophie, je vous gronderai; je ne mériterois pas le nom de votre amie, si je pouvois écouter tranquillement vos folies. Oui, Lady Saville, vos folies, je le répète; car je ne connois aucun autre mot pour caractériser votre conduite. N'avez-vous pas des preuves assez suffisantes de l'attachement de Lord Sedlay, pour être sûre de ce qu'il doit souffrir quand il est obligé de s'éloigner de vous? Fi! Sophie; vous avez augmenté son tourment par votre désobligeante réception: cela est indigne de votre caractère; c'est une enfance qui ne me paroît excusable sous aucun jour. N'êtes-vous pas fâchée, quand vous réfléchissez que vous avez voulu humilier l'homme

de

de votre propre choix ? Pourrez-vous vous plaindre ſi Maxwel, en conſéquence de ce que vous l'avez autoriſé, oſe ſe croire en faveur auprès de vous ? ou ſi vous dégoûtez Sedlay par votre conduite, ne donnerez-vous pas lieu au jugement qu'on porte d'une femme quittée ? Je ne doute pas, ma chère Lady Saville, que quand vous ſerez réconciliés, vous ne penſiez qu'il eſt impoſſible de cauſer des peines à ce qu'on aime, ſans les partager. Quel abus du pouvoir que l'on a ſur un cœur honnête ! c'eſt la tyrannie jointe à l'uſurpation. Ma Sophie auroit-elle perdu toutes ces qualités ſur leſquelles nôtre amitié étoit fondée ? faudra-t-il que je la traite, cette amitié, comme celle d'une vraie coquette ? Mais la concluſion de votre lettre éloigne tous mes injurieux ſoupçons. Ma Sophie, par ſon repentir, redevient digne de l'eſtime de ſa Louiſe. Je connois trop bien Sedlay, pour n'être pas sûre que vous n'irez pas encore ſouvent à votre fenêtre ſans le voir arriver ; il ſera impatient d'éclairer votre erreur. Je deſire, ma

Sophie, que vous puiſſiez vous juſtifier; mais ſon ame paſſionnée n'exigera pas tant de preuves de votre innocence. Un ſeul ſourire, ma chère, le perſuadera plus que l'évidence de ſes propres ſens.

Laiſſons l'hiſtoire de vos aventures pour la lettre ſuivante. Je vous donnerai auſſi des relations; nous avons des Amans, des coquettes, des querelles & des raccommodemens tout de même que les vôtres. Je vous ai dit, dans ma dernière, que j'allois dîner à Abbey. Nous avons eu un monde prodigieux à cette partie, & les plus ſinguliers perſonnages. Il y avoit le jeune Comte de Péterfield, revenant de ſes voyages, rempli de lui-même, mépriſant ſon Pays, & ne prononçant pas un mot d'Anglois. Il chante & joue des inſtrumens; les Dames décident qu'il eſt charmant. Lady Charlotte deſire de lier connoiſſance avec lui; il paroît ignorer la ſignification des regards qu'elle lui adreſſe, & la traite ſeulement avec le reſpect dû à ſon rang: car il eſt un obſervateur exact de la préſéance.

Lord Medway eſt un être tout différent. Il s'eſt toujours conduit très-honorablement; il eſt le héros des devoirs : bon fils, bon mari & bon père, beau, honnête, quoiqu'il ſoit actuellement dans l'accablement le plus profond par la perte qu'il vient de faire d'une femme chérie qui lui laiſſe nombre d'enfans. Nous avons auſſi Lady Robert, jeune douairière, qui, à dix-ſept ans, avoit épouſé volontairement un vieux Milord difforme & infirme; mais ſes grandes richeſſes l'avoient charmée. Elle eſt dans la ſeconde année de ſon deuil, & voudroit bien trouver encore un vieux Seigneur avec le même bien. L'avarice, qui eſt toujours odieuſe, paroît déteſtable dans une jeune perſonne. Ce vice, qui eſt l'apanage de la vieilleſſe, à qui il n'eſt plus permis de jouir des plaiſirs, fait horreur dans Lady Robert. Cette femme m'eſt infiniment déſagréable; elle ne doit pas prétendre à la beauté, à moins qu'elle ne s'imagine que des yeux paſſables, qu'on a loués une ou deux fois dans la vie, & qu'elle tourne ſelon l'effet

qu'elle en attend, ne donnent lieu à ſes prétentions.

Cela me rappelle notre voyage à Norfolk. Combien cette pauvre Haris nous amuſa, ayant une fois été louée ſur l'attitude de ſes bras, qui paroiſſoit la même que celle du tableau de Cléopâtre; cette reſſemblance la flattoit ſi fort, qu'elle en étoit devenue preſque auſſi immobile que le portrait de cette Reine. Vous me trouverez bien critique, ma Sophie; en vérité, je n'ai intention de fâcher perſonne: je voudrois ſeulement corriger les foibleſſes. Mais, crainte de me méprendre, je laiſſerai ce ſujet pour en traiter un plus agréable, en vous parlant du beau & aimable Seimours. Comme il eſt gai, vif dans la converſation! conſervant toujours l'air guerrier qu'il a contracté à l'armée. Il eſt favoriſé des Dames, mais maltraité de la fortune. La belle Caroline Haſting a fixé toute ſon attention; c'eſt un Amant ſoumis, que je ſuis sûre qu'on n'a jamais maltraité. Ah! ma Sophie, je vous demande pardon de cette réflexion, que je n'ai point voulu vous appliquer.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

INDÉFINISSABLE Louiſe, quelle lecture j'ai faite! En vérité, je regrette que vous n'ayiez pas accepté de votre digne ami Réve la place d'Aſſiſtant auprès du Docteur B****; vous auriez fait d'excellens ſermons. Si j'euſſe reçu votre digne Epître quelques jours plutôt, je me ſerois peut-être pendue en la liſant; heureuſement, quand elle eſt arrivée, j'avois repris la tranquillité d'eſprit qui m'eſt néceſſaire, en faiſant ma paix avec le Lord Sedlay. L'aimable homme! il ne lui fut pas plutôt permis de parler, qu'il fut juſtifié. J'avois à peine écrit ma lettre, qu'il arriva; &, ſans me faire aucun reproche de ma cruelle conduite, il m'expliqua ſes raiſons. Vous devinez aiſément, ma charmante amie, ma confuſion, quand il m'apprit que ſon abſence avoit été cauſée par l'extrémité où ſe trouvoit un ami mourant qui lui avoit dépêché un courier. Vous pouvez vous ſouvenir

de lui avoir entendu parler avec beaucoup de chaleur du Capitaine Gardiner, qui étoit venu passer quelques semaines à R * * *. Ce pauvre jeune homme a été saisi d'un violent mal de gorge, accompagné de fièvre. Il prioit Sedlay, connoissant son danger, de venir recevoir ses derniers adieux. Le messager trouva Sedlay se disposant à sortir. En apprenant ces tristes nouvelles, il partit, sans égard pour ses autres engagemens, n'écoutant plus que les devoirs de l'amitié, & croyant avoir satisfait aussi à la voix de l'amour, en envoyant à Stanhop-Stréet Johnston me rendre compte de ce qui se passoit. Si ce dernier eût été plus ponctuel à exécuter ses ordres, j'eusse été moins injuste; mais il est suffisamment puni, étant congédié par le meilleur des maîtres. Quoique Sedlay ne perdît pas un moment pour arriver à R***, il n'eut que le temps de recevoir les derniers soupirs de son ami. Accablé de douleur, il se hâta de quitter ce lieu d'horreur, dans l'espérance de trouver auprès de moi des consolations. Il fut trompé par mon caprice. Touchée de

ma faute, je lui en ai presque demandé pardon, en lui promettant de ne le plus juger sur les apparences; je fus toute bonté & complaisance. Je suivrai vos conseils, ma Louise, en ne causant jamais de peine à un si digne cœur. Maxwel, je renonce à toi. Que sont tes affectations ridicules, même tes charmes, quand on les compare aux inestimables qualités de mon Sedlay ?

Mon Amant, ma Louise, se prévaut de ma bonne humeur; il m'importune pour lui fixer bientôt le jour de son bonheur. Je n'y puis consentir sans quelqu'augmentation de fortune. Son ame généreuse s'offense de cette pensée; il croit que huit mille livres sterlings par an, dont je pourrai entièrement disposer, peuvent satisfaire mon ambition. De pareils discours honorent sa passion désintéressée, mais ne peuvent me faire changer de résolution. Le gai, l'aimable Frédéric a quitté Londres la semaine dernière, pour rendre visite à Sir Williams Melville. Il déclare qu'il ne quittera point les bois sans voir la douce Louise; il a la témérité d'assurer

qu'il connoît assez le pouvoir de mon éloquence sur elle, pour l'engager à écouter son amour. J'aurai une belle occasion pour exercer cet empire; car rien n'inspire plus de passion que les grottes, les bosquets & les ruisseaux. Il auroit voulu parler encore une heure sur ce ton, si Sir James Brudenell n'eût pas mis fin à son discours, en l'interrompant brusquement.

Que j'ai pitié de la sensibilité de Lady Charlotte pour un tel fat! Je voudrois qu'elle transportât sa passion au digne Lord Medway, pour le consoler de la perte qu'il déplore. Votre Lady Robert, si mercenaire, est la honte de notre sexe; de telles femmes doivent être bannies de la Société. J'ai envie, ma Louise, de me donner carrière sur la conduite de Miss Hasting pour Edouard Seimours; mais vous n'aurez jamais à vous plaindre de celle de votre Sophie.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

JE félicite ma charmante amie ſur le retour de ſa raiſon, en me réjouiſſant du bonheur de l'eſtimable Lord Sedlay; puiſſe-t-il durer auſſi long-temps qu'il le mérite! Sir James Brudenell, qui paroît avoir étudié le goût de votre Louiſe, n'a-t-il pas découvert auſſi ſa prévention pour lui? Je ſuis preſque tentée de croire que c'eſt de-là que ſont iſſues ſes connoiſſances; ce qui m'a fait follement ſuppoſer qu'il me préféroit. Je ſuis humiliée & tourmentée par cette penſée. Je hais Sir James; je me mépriſe moi-même. Quelle déſagréable ſituation! J'exige, ma chère Lady Saville, que votre langage perſuaſif me conduiſe à une tolérable tranquillité. Exercez, je vous prie, tout votre pouvoir; car jamais votre amie n'a eu autant beſoin de votre ſecours. Si je penſois que Sir James voulût démêler le motif de ma conduite, j'irois, peut-être, juſqu'à vouloir encourager ceux

qui m'ont offert leur cœur depuis que je ſuis à Bloomhill. Enfin, ma Sophie, je ne ſais ce que je veux, ni ce que je dis; je ſuis horriblement troublée: mais je ne dois pas vous ennuyer de ma mauvaiſe humeur. Toutes mes penſées ſont humiliantes: mais je ſuis digne de l'eſtime de mon amie; le reſte du monde m'eſt indifférent. La façon dont on vit ici, ma Sophie, vous étonneroit. De la danſe, des viſites, de la parure, de la muſique, enfin une diſſipation continuelle. Heureuſement, ce délire ne dure que trois mois de l'année; s'il ſe prolongeoit, j'abandonnerois ma maiſon, & chercherois une autre retraite: car je ne pourrois pas me permettre de ſatisfaire mon goût pour la ſolitude, ſans être taxée de ſingularité; & c'eſt le dernier tort que je voudrois avoir. Il fait toujours ſuppoſer quelque caprice ou dans le cœur, ou dans la tête. Je me dérobe quelquefois à la ſociété, ſous prétexte d'affaires, ou d'engagemens; mais la trop fréquente répétition de ces prétextes détruiroit la validité de mes excuſes.

J'ai toujours deſiré de recueillir quel-

qu'avantage des plaisirs où ma complaisance m'a engagée, & je viens d'en être dédommagée dans la dernière visite que j'ai faite à Mademoiselle Rivers. J'y ai fait la connoissance d'une charmante fille, belle comme un Ange, douce, insinuante; son nom est Windham : elle m'a promis de venir à Bloomhill. Je ne suis pas portée, Sophie, à me laisser séduire à la première vue. C'est une imprudente folie; mais j'ai une idée que vous ne trouverez peut-être pas raisonnable, qui est de croire que nos ames, qui ont déjà été (je le suppose) en relation, s'empressent de se rejoindre une seconde fois.

Mademoiselle Rivers aime tendrement l'aimable Cecile Windham, qu'elle garde souvent à Bentley-Park. C'est le dernier rejetton d'une famille autrefois florissante, & la fille de deux époux célèbres par leur constance. Le père avoit vingt ans quand il fut uni à Miss Cope, qui en avoit seize. Leur amour augmenta encore après leur mariage; ils ne connoissoient d'autre bonheur que celui d'être toujours ensemble. Cette passion douce & vive ne fut jamais

troublée par la jalousie. Sa Cecile s'observoit, pour ne lui donner aucune inquiétude. Pour lui, loin d'être satisfait des adorations qu'il lui rendoit, il sembloit desirer que tout l'Univers en rendît de pareilles à l'idole de son cœur. Il la conduisoit dans tous les lieux publics, où elle paroissoit avec éclat. Cecile vint au monde dans ces jours de félicité; elle fut nommée comme Madame Windham. A peine avoit-elle sept ans, lorsque la grossesse de sa mère, qui, dans cet intervalle, avoit perdu d'autres enfans, apporta une nouvelle satisfaction dans cette famille, dont le bien, au défaut d'héritiers mâles, étoit substitué à un parent éloigné; circonstance qui leur faisoit desirer un héritier. On prit tous les soins imaginables de cette charmante femme, dont la santé délicate alarmoit sans cesse; mais un accident fâcheux trompa toute leur vigilance. M. Windham, étant un jour à la chasse, tomba de cheval si rudement, qu'on le crut mort. Sa femme, toujours impatiente de le voir de retour, étoit à sa fenêtre, d'où elle vit un Domestique qui couroit avec un

air troublé. Elle se hâta d'aller à sa rencontre, pour s'informer des nouvelles de son mari, lorsqu'elle le vit rapporter, sans connoissance, par ses gens. Elle s'évanouit aussi-tôt. Au moment qu'elle commençoit à reprendre ses sens, on lui apprit que M. Windham venoit d'être saigné, & qu'il n'y avoit nul danger pour sa vie. Cette agréable nouvelle ne pouvoit réparer le mal que le coup affreux, qui l'avoit frappée, lui avoit causé. De violentes douleurs la saisirent; elle fut délivrée d'un fils, qui ne vécut que quelques minutes, & qui termina toutes les espérances de cette mère infortunée, laquelle rendit, au même instant, le dernier soupir. Son mari, à qui on vouloit cacher son malheur, insistoit pour être conduit à l'appartement de sa femme; & ne pouvant supporter la résistance qu'on lui opposoit, il se déroba pour aller lui-même être témoin de son infortune, au moment où sa bien-aimée Cecile & son enfant venoient d'expirer. Comment décrire ses affreux transports! Il embrassoit successivement ces restes inanimés, & s'abandonnoit, dans d'autres

inſtans, à tout ce que la fureur & le déſeſpoir peuvent exprimer; enfin, après avoir été deux jours dans ce délire de douleur, il tomba dans un état léthargique, dont rien ne put le tirer que la vue de ſa fille qu'on lui amena: c'étoit le portrait de ſa mère. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il revint à lui comme d'un profond ſommeil. Ce fut le dernier effort de la Nature affoiblie & défaillante; il mourut en l'embraſſant, & en recommandant à la Providence ſon innocence. Après ce triſte événement, le couſin, qui devoit hériter, étant arrivé, s'empara de la maiſon, & ne s'informa guère de ce que la pauvre orpheline pouvoit devenir. Il ne reſtoit plus à Cecile qu'une ancienne amie de ſa mère, qui étoit allée en France depuis quelques années, où elle apprit le ſort tragique de ſes amis. Elle envoya chercher Cecile, & ſe chargea de l'élever (Lady Williams étoit ſon nom). L'amitié qu'elle avoit eue pour la mère, unie aux charmes de ſa pupille, la lui rendoient tous les jours plus chère. Elle n'épargna rien pour ſon éducation. Après avoir reſté huit ans

en France pour la perfectionner, sa bienfaitrice la ramena ici. On admira ses charmes & ses talens. Lady Williams paroissoit charmée de ses succès ; mais prévoyant qu'il en pourroit résulter de terribles effets, si elle restoit sans bien, sans secours, livrée à toutes les horreurs d'une telle situation, elle desiroit la voir mariée avant de mourir, étant déjà vieille & infirme. Il se présenta plusieurs partis, que Cecile refusa, représentant à cette Dame que quoiqu'elle n'eût que deux cents livres sterlings, elle aimoit mieux être libre dans cette étroite situation, que d'avoir cent mille livres à partager avec un mari qui lui seroit odieux. Lady Williams pensoit trop généreusement, pour blâmer ces sentimens. La mort enfin la surprit au milieu de tous les projets qu'elle formoit pour le bonheur de son Elève, qui, à dix-huit ans, se trouva sans secours & sans guide. Elle se seroit volontiers renfermée dans le Couvent où elle avoit passé ses premières années, si son cœur avoit pu lui permettre de renoncer à un objet qui lui étoit cher. Lady Williams avoit un neveu qui étoit

ſans ceſſe dans ſa maiſon avec cette charmante fille qu'il appelloit ſon amie, quoiqu'il convînt bien intérieurement qu'il étoit encore plus ſon Amant. Cecile, ſans nul artifice, n'en ſoupçonnoit pas plus que le titre n'en annonçoit. Elle ne s'oppoſoit point aux ſentimens qu'il lui inſpiroit, & parloit de ſon amitié pour lui, ne connoiſſant point d'autre terme pour exprimer ſon attachement. Après la mort de ſa tante, Lord Carrington continuoit à être le protecteur de Miſs Windham. Toutes ſes connoiſſances alloient la voir dans la maiſon où elle s'étoit retirée, aimée & careſſée de tout le voiſinage. La conduite de Lord Carrington donnoit lieu de croire qu'ils étoient engagés l'un à l'autre: mais perſonne n'en parloit mal; d'ailleurs, ils paroiſſoient rarement en public.

Mais, ma Sophie, j'ai toujours oublié de vous parler de mon vieux admirateur Lovelace. Il demeure près d'ici; nous nous rencontrons ſouvent; il eſt étonnant que je puiſſe être toujours inſenſible aux belles choſes qu'il me dit. Il jure que pour me punir de

mon indifférence, il mettra une autre Divinité à ma place. Il y a si peu de sentiment dans ce qu'il dit, que je ne me crois pas fort cruelle en y faisant peu d'attention. Mais je vous ennuie, Sophie, par la longueur de ma lettre. Je ne songe pas que vous avez un Amant & un Avocat; c'est assez pour occuper vos momens. Dans tous les miens, je serai toujours votre Louise.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

JE suis fâchée, ma chère Louise, que vous me supposiez si occupée par mon Amant & mes Avocats, que je ne puisse pas donner bien des momens à mon amie. Avez-vous oublié que votre Sophie est incapable de goûter un plaisir qui surpasse celui de s'entretenir avec vous? J'ose même vous le déclarer devant Lord Sedlay; il est trop raisonnable pour ne pas condescendre à tout ce qu'une amitié formée dans nos premières années peut nous inspirer, & qui est encore augmentée, au moins de ma

ma part. Prenez bien garde, ma chère Louiſe, de ne pas me donner une rivale dans l'aimable Cecile, dont vous me faites un portrait ſi flatteur, que j'ai raiſon de la craindre. Chère & douce fille! puiſſe-t-elle rencontrer un tendre protecteur dans Lord Carrington! ſon hiſtoire m'a ſenſiblement affectée. Je fondois en larmes, quand Sir James Brudenell eſt entré. Il s'eſt informé du ſujet de chagrin qui faiſoit couler mes larmes; je lui ai dit que c'étoit une lettre de Louiſe. Il m'a jeté un regard de terreur, comme s'il eût été frappé du tonnerre. — J'eſpère, Madame, m'a-t-il dit, qu'il n'eſt rien arrivé de fâcheux à Miſs Fermor? Expliquez-vous, ma chère Lady Saville; vous ne ſauriez croire ce que me fait ſouffrir cette horrible incertitude. — Miſs Fermor, ai-je répondu, vous eſt sûrement obligée du vif intérêt que vous prenez à ce qui la touche: ce n'eſt point un malheur qui lui ſoit perſonnel; il regarde une de ſes amies; & la manière pathétique dont elle m'en fait le récit, m'a arraché les larmes que vous m'avez vu répandre —. Si alors il s'eſt repenti d'avoir

montré ſon émotion, c'eſt ce que je ne puis vous dire; ce qui eſt de certain, c'eſt qu'il m'a paru faire ſes efforts pour prendre un air plus froid & plus tranquille, ce qu'on voyoit pourtant qui n'étoit qu'emprunté. Il demeura près de deux heures avec moi. J'obſervai ſes mouvemens & ſes regards, pour découvrir quelques replis de ſon ame obſcure: ce fut en vain; je n'en recueillis pas plus de lumière. En vérité, ma chère, cet homme n'eſt pas digne de vous; je ſuis fâchée que vous ſoyiez auſſi prévenue en ſa faveur. Mais, ma Louiſe, ſi parfaite & ſi charmante, pourroit-elle être trompée! M. Walton vient de me quitter; il a vu hier Sir Thomas Saville, qui paroît deſirer un accommodement, craignant que l'Arrêt ne ſoit rendu en ma faveur. Puiſqu'il a cette volonté pacifique, j'accepterai la propoſition, pour être délivrée de lui & des procès.

J'ai eu ce matin une agréable ſurpriſe de l'arrivée imprévue de mon frère; il étoit allé accompagner ſon ami Burnet, pour l'aider à la cérémonie de ſon élection de Lord. Il convient

qu'ils ont mené une vie un peu libertine. Je l'ai trouvé changé ; il eſt pourtant gai. Il m'a demandé des nouvelles de ſa belle couſine ; je lui ai promis de le mener, cet été, à Bloomhill. Quoiqu'il ait trouvé ici beaucoup de ſes camarades, il eſt revenu avec Sedlay le ſoir, que nous avons paſſé tout-à fait en famille. Si ma douce Louiſe avoit été du *trio*, cela auroit rendu trop heureuſe la ſincère Lady Saville.

Louiſe FERMOR *à Lady* SAVILLE.

QUEL homme étrange & inconſéquent que Sir James-Brudenell ! il n'eſt pas digne de mon attention. En vérité, ma Sophie, il n'engagera pas plus longtemps le cœur de votre amie. Je le croyois aimable : il parloit ſentiment ; & je m'imaginois que ſon ame éprouvoit cette ſenſibilité ſi heureuſement exprimée, ſi adaptée à la mienne. Son langage ſéducteur attiroit mon attention ; je l'écoutois, & il obtint mon eſtime. Je devins plus particulière : ſa

ſociété me charmoit; j'étois inquiète pendant ſon abſence; je devins diſtraite & ſans attention pour toute autre perſonne. Vous vous apperçûtes de mon inclination naiſſante; vous ſuppoſiez, ma chère Sophie, que Sir James ne me voyoit qu'avec indifférence. Je n'oſois me confier à mon propre jugement; cependant je réſiſtois à vos inſpirations. Quelque temps après, je rencontrai Sir James; nous causâmes enſemble pendant une heure. Il paroiſſoit prendre intérêt à la converſation, lorſque nous fûmes obligés de nous ſéparer. Howar, pendant ce temps, me fit propoſer d'accepter ſa main, & ſa fortune qui étoit au-deſſus de ce que je pouvois attendre. Je le refuſai ſans héſiter; mes amis s'en ſont étonnés. Mais ſi ma Sophie ne m'avoit pas condamnée, mon cœur auroit été ſatisfait de ce que j'avois fait. Le nuage qui avoit environné Sir James, s'éclaircit quand M. Howar fut congédié. Je m'imaginois chaque jour qu'il alloit enfin ſe déclarer. Il a détruit cette flatteuſe idée. Oui, Sophie, il a évité de me voir; il s'eſt permis de me laiſſer partir ſans venir

me dire adieu. Le reſſentiment que cette conduite m'inſpire devient enfin plus puiſſant que l'amour. Je mépriſe cet homme ſi peu généreux, qui, après avoir été ſi loin, m'abandonne à ma propre folie.

Mais vous êtes injuſte, mon aimable Sophie, quand vous croyez avoir une rivale. Quoique Cecile ſoit aimable, rien ne peut vous balancer ni dans mon eſprit, ni dans mon cœur. Ne craignez donc jamais de perdre l'amitié de votre Louiſe. Comme j'allois dîner hier, Frédéric eſt arrivé; j'ai été bien aiſe de le voir; j'ai oublié, pour un moment, qu'il étoit capable de croire qu'on raffolloit de lui : mais perſonne ne peut réprimer le premier mouvement de plaiſir à la vue d'une ancienne connoiſſance. C'eſt un jeune homme d'un bon caractère; il eſt digne d'eſtime, & vous en avez toujours eu pour lui. Il m'a dit que vous étiez convenue avec Sir Thomas de vous contenter de ſix cents livres ſterlings. Vous êtes trop raiſonnable, ma Sophie; comment pouvez-vous préférer cette médiocre ſomme aux eſpérances très-fondées d'un revenu

plus considérable ? Frédéric, qui est votre Chevalier, en est très en colère, & s'étonne toujours de ce qui a pu déterminer Lord Walton à donner sa fille, une fille si charmante, à un homme incapable de connoître ses perfections. Il s'étonne aussi que Sir Charles ait été assez imprudent pour laisser un moyen à son avare héritier de disputer vos droits. Après avoir comparé les deux frères, il donna la préférence à l'aîné. Sir Thomas, sa femme & ses enfans, tous sont appellés au partage de cette immense succession. Son frère est un misérable; sa femme une pigriéche, sans éducation, propre à conduire une ferme seulement. Est-il possible qu'on ait allié ma Sophie à cette indigne race?

J'ai envoyé prier M. & Mademoiselle Hermitage de venir chez moi, ne croyant pas, ma Sophie, qu'il fût convenable de rester tête-à-tête avec un jeune homme agréable & piquant comme Frédéric, qui joue l'amoureux de toutes les femmes. Ma petite Cecile sera avec moi dans un jour ou deux. Je lui ai recommandé, à ce Frédéric, de ne pas déployer auprès d'elle sa galanterie;

elle eſt ſous ma protection : il a l'audace de me demander ſi j'ai peur de le perdre, & d'ajouter qu'il poſsède aſſez de ſentimens pour en débiter à trois ou quatre Belles à-la-fois. Il peut dire ce qu'il voudra ; on ne le croira pas ; on connoît le cœur de votre amie.

LA MÊME A LA MÊME.

J'AI laiſſé Frédéric entretenir ma compagnie, pour venir m'amuſer une heure avec ma Sophie. Il y a une grande aſſemblée ; on a propoſé de danſer. J'entends les violons : le bal eſt commencé ; je n'ai jamais beaucoup aimé cette affluence de monde : cependant je ſens une joie ſecrète de ce que l'on s'amuſe autour de moi ; c'eſt que je ne ſuis ſenſible au plaiſir de poſſéder une fortune, que parce qu'elle en procure aux autres.

Je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de M. & Madame Hermitage ; ils ſe ſont rendus avec empreſſement à mon invitation. C'eſt un digne & heureux

reux mariage; ils ont beaucoup plus de vertu que de bien: cependant, comme leurs desirs sont réglés selon leur situation, ils sont plus riches que la plupart de leurs voisins, qui ont une grande fortune. La petite femme est vive, simple, naturelle: sans avoir des talens supérieurs, & sans être absolument belle, elle plaît. Son mari en paroît charmé; il est lui-même plein de candeur & de bonté, & ne souhaite point d'atteindre à de plus brillantes qualités. Il jouit de tout son mérite, & de son caractère heureux.

M. Rivers vient me voir souvent; il observe chacune de mes paroles, il examine mes regards; il interrompt l'attention de ceux qu'il soupçonne avoir quelques desseins sur mon cœur. Il traverse leur conversation pour m'entretenir; il s'empresse de me rendre de petits services, quand il croit n'être pas remarqué. Cela m'effraie; je crains qu'il ne se prenne dans ses filets. Il veut être mon Sigisbée, & assure que sa femme n'en sera point jalouse. A la faveur de ce titre, il prétend se mêler de tout

ce qui m'intéreſſe. Si j'étois coquette, ce ſeroit pour moi une gêne qui me feroit perdre patience. Tantôt il cherche à m'amuſer; tantôt il m'importune d'une autre façon. Sa conduite eſt d'une ſingularité inouie.

Parmi ceux qui ſont deſtinés, ma Sophie, à ſentir le pouvoir de mes charmes, je vous parlerai du vieux Lord Crimſby. Obſervateur des formes ſublimes, il approche avec la cérémonie d'un Ambaſſadeur : les avenues de ma maiſon ſont bordées par les gens de ſa livrée. Une demi-heure avant qu'il arrive, je ſuis informée de la viſite dont il veut m'honorer. Un Coureur, un Valet-de-pied le devancent, quand il eſt près de ma porte. Enfin, cette importante figure deſcend d'un aſſez beau carroſſe. En entrant, il ſe baiſſe juſqu'à terre; en ſe relevant, il paroît contempler dans moi quelque nouvelle beauté qui vient de le frapper. Il prend ma main, que je répugne à lui donner, comme s'il enlevoit un tréſor; jure que je ſerai Lady Crimſby, ou qu'il ſera l'être le plus miſérable. Il approche par

degrés sa chaise, au point de me gêner: alors, il emploie tous les argumens, pour me convaincre de sa passion; &, pour tenter mon ambition, étale sa généalogie.— Milord, lui dis-je, je n'ai aucun desir de grandeur; la vertu n'a pas toujours orné un rang comme le vôtre (une douce inclination de tête répond à ce compliment): vous attaquez mon avarice par une offre de deux cents mille livres sterlings. Milord, ce ne sont point les richesses qui m'engageront; je suis parfaitement heureuse avec la moitié de cette somme—. Lorsqu'il s'apperçoit que toutes ses raisons sont sans succès, il réclame ma générosité. Il me demande si je puis me résoudre à le rendre toujours malheureux.— Les malheurs de l'amour ne sont pas si terribles, Milord, que vous voulez vous le persuader; apprenez que rien n'est capable de vaincre mon obstination—. Il pousse un profond soupir, prend congé de moi, retourne à son carrosse avec la même dignité qu'il est entré, & quitte le lieu où reposent toutes ses espérances (c'est ainsi qu'il appelle Bloomhill). Il ne se rebute point par

les refus, soutenant avec arrogance que les femmes, quelqu'obstinées qu'elles soient, sont vaincues par la persévérance. S'il n'est pas un faux Prophète, je perdrai l'estime de ma Sophie. Que je serai heureuse de vous voir ! Ne laissez pas oublier à votre frère sa promesse ; votre présence donnera une nouvelle vie aux esprits abattus de votre Louise.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

N'AVEZ-VOUS pas peur, ma chère fille, de voir sortir de son tombeau le fantôme de votre vieille tante, venir vous reprocher de profaner sa chaste demeure, en y recevant tous les jeunes gens ? Le contraste de vos deux superbes Amans est amusant. Il y a une sorte de noblesse & de bon ton dans les plaisanteries de Lovelace ; pour votre pompeux Crimsby, congédiez-le toujours dans la forme ordinaire. Quoi ! ma Louise, vous ne vous contentez pas d'enchaîner chaque Chevalier ; vous étendez vos conquêtes, même sur les

hommes mariés ! Si Madame Rivers n'a pas d'inquiétude sur les soins que vous rend son époux, elle a une plus haute idée que moi de sa vertu ; ce n'est plus le siècle de la fidélité conjugale. Lorsque je soupçonne Rivers d'en manquer, je ne condamne que lui ; & je ne crois pas que ma douce amie puisse approuver cette passion. Puisque je n'ai jamais accusé Louise d'avoir un grain de coquetterie, dans le temps que son cœur étoit libre, j'aurois bien moins de raisons à présent que je sais qu'elle est occupée d'un autre objet. A propos, savez-vous qu'il est devenu le plus constant de ceux qui me viennent voir, & qu'avant qu'il soit peu, le Public le joindra à ceux dont sa libéralité me gratifie? Mais rassurez-vous, ce n'est pas pour moi qu'il vient; c'est à cause de mon amie. Cet homme m'importune toujours des mêmes questions.—Qu'est-ce que votre Seigneurie a entendu dire de Bloomhill ? quelle en est l'espèce de voisinage ? y a-t-il quelque société ? Miss Fermor vit-elle retirée ? aime-t-elle à voir du monde ? a-t-elle fait cent conquêtes — ? A chaque interro-

gation, je rèponds du ſtyle que je crois lui être le plus déſagréable. Hier, j'étois déterminée à le tuer, ou à le guérir de ſes bizarreries inconcevables. J'ai ajouté que, comme ſon amie, je pouvois lui confier un ſecret; que vous aviez une grande liaiſon avec le Lord Medway; qu'il n'étoit pas nouveau que vous fiſſiez des conquêtes: mais que la ſienne étant plus difficile, en devenoit plus flatteuſe. Je lui recommandai le ſecret. J'aurois pu raiſonnablement lui épargner le trouble que je lui cauſois, & j'en fus frappée. Il reſta comme une ſtatue, ſans parole ni mouvement. Une heure entière ſe paſſa dans ce profond ſilence de ſa part. J'eſſayai en vain de lui arracher quelques paroles. Je lui demandai s'il comptoit aller à la Maſcarade Samedi, s'il avoit été au Ranelagh la nuit dernière? un *non* laconique fut toute ſa réponſe. Enfin, il prit ſon chapeau, & après une révérence auſſi ſilencieuſe, il ſortit. J'ai eu réellement peur qu'il ne fût allé ſe pendre, ou ſe noyer. J'ai prié mon frère, ce matin, d'aller s'informer de lui. Il l'a trouvé ſeul dans ſon cabinet d'étude, & repréſentant

très-bien le déſeſpoir. Lord Walton a enfin obtenu qu'il viendroit dîner avec lui à Almack. J'ai le malheur d'être dans la diſgrace du Baronnet. J'ai peut-être tort, ma Louiſe, de m'appeſantir ſur ce ſujet; mais vous deſirez que je vous en parle. Je penſe que ſon étrange conduite eſt plus propre à produire l'étonnement que l'eſtime.

Lord Sedlay m'a priée d'aller à la Maſcarade dans l'habillement de Zaïre; il doit être mon Oroſmane. Le Ciel me préſerve de Néreſtan ſous la figure de Maxwel! Adieu, ma bien-aimée; rendez avec une égale chaleur la ſincère affection de votre Sophie.

Miſs FERMOR *à Lady* SOPHIE.

Vos ſoupçons ſur Rivers, ma chère Sophie, m'avoient alarmée; j'ai recommencé à obſerver ſa conduite avec l'œil le plus vigilant: cet examen l'a pleinement juſtifié. Il n'eſt attentif à mes actions que lorſque je ſuis avec du monde.

Cette même attention n'a aucun rapport avec les inquiétudes de l'amour. Si je ris, il partage ma gaieté; si je suis triste, il n'en paroît point affecté. Il semble que tout son desir est que je me conduise indifféremment avec chaque personne ; & il est parfaitement tranquille quand je lui donne quelque préférence. Lorsque je suis avec sa femme, il ne prend pas garde à moi; & quand nous sommes tête-à-tête, il ne me parle que d'elle & de ses charmes. J'ai été très-scrupuleuse dans mes remarques; & je suis très-satisfaite de n'appercevoir aucun mal dans sa bizarre conduite. Cela m'est si indifférent, Sophie, que je ne crains pas de m'être trompée dans le jugement que j'ai porté sur lui.

Pouvez-vous, ma chère Lady, prendre un véritable plaisir à tourmenter Sir James? Je voudrois épargner cet homme, quoique rempli d'ingratitude. Je suis fâchée de la peine qu'il paroît avoir éprouvée pendant votre histoire, & qu'il ait été prévenu contre moi. En vérité, ma Sophie, vous ne deviez

pas employer mon nom pour le faire souffrir. Comment pourroit-il croire, à préſent, que je penſe peu au reſte de ſon ſexe, & que je ſuis déterminée à ne jamais écouter de propoſitions que celles qui pourroient venir de ſa part? Cruelle Lady Saville, vous exercez la malignité de votre eſprit à ſes dépens. Cet homme eſt indéfiniſſable, abſurde même, ſi vous voulez: mais il m'eſt cher; vous devriez reſpecter l'objet de ma tendreſſe. S'il n'a aucun titre par lui-même auprès de vous, pour l'amour de moi traitez-le avec moins de rigueur.

Frédéric dit qu'il eſt plus effrayé du pouvoir d'une belle que de la mort. Il eſt charmé des plaiſirs champêtres & des Habitans; j'ai peur qu'il ne veuille plus rentrer dans le monde. Il paſſe ſes jours à l'ombre d'un berceau ou d'un chêne; il n'eſt plus vêtu que de verd: c'eſt abſolument un Berger d'Arcadie. Il ne parle que des charmes des danſes dans la prairie, & du bonheur de garder un troupeau, en jouant de la muſette ou du chalumeau. La beauté de Cecile

avoit presque détruit son goût de bergerie; déjà même il s'étoit expliqué en preux Chevalier, pour exprimer son ravissement: mais je l'ai aussi-tôt condamné au silence; il en est revenu à ses moutons.

Lord Lovelace a, depuis peu, fait bâtir un superbe bâtiment dans son parc, qu'il appelle le Temple des Graces. La beauté & l'élégance de cet édifice le rendent digne de ce nom. Nous y avons dîné, il y a quelques jours, en nombreuse compagnie du voisinage. La plus splendide chère & la plus exquise, de la danse, du jeu & de la musique, rien n'a été oublié de tout ce qui peut contribuer aux plaisirs. Cependant, après quelques heures, la langueur a pris la place de la joie qui régnoit; chacun s'appercevoit de ce changement, & essayoit de ranimer la gaieté mourante: mais tous les efforts ont été vains; nous nous sommes séparés après avoir passé sept ou huit heures ensemble, sans le moindre desir de prolonger le temps.

Nous avons encore eu une augmen-

tation de gens aimables, Sir Georges Shirley, Sir Henri Berkly, le doux Lindsay, le Colonel Smith; le dernier n'est pas le moins agréable. Nos Dames sont Miss Musgrave, auprès de qui Georges Shirley passe tous ses momens. Elle a de la vivacité, une jolie physionomie, & une fortune considérable. Quoiqu'elle dise qu'elle aime Sir Georges, elle ne peut s'empêcher d'être coquette. Son Amant est jaloux de ses coups-d'œil irréguliers; sa vanité au moins est blessée; il boude, refuse de lui parler; & après avoir été furieux, il s'appaise, & la prie de lui pardonner. Aussi-tôt la Belle recommence ses coquetteries.

Cecile Windham n'est pas la moins admirée ici; douce, simple, ignorant le pouvoir que ses charmes ont sur chaque cœur. Quoiqu'elle soit charmante, cependant sa beauté n'est pas si séduisante que celle de Miss Lenox. C'est le vif éclat d'une rose; c'est une grace, un ensemble si agréable & si parfait, qu'on ne peut lui résister. Tous les hommes l'idolâtrent; c'est plus que de l'admiration: c'est une magie qui fascine

les yeux. L'ame sensible de Lindsay se consume pour elle ; mais le Duc de Leicester est un rival trop puissant pour lui laisser quelque espérance de réussir. J'en suis fâchée pour l'aimable jeune homme; il mérite un meilleur sort. Je suis en colère aussi contre la belle Arabelle, de ne le pas préférer à son noble Amant.

Lord Carrington a pressé ma petite amie de danser ; elle n'ose pas, la pauvre enfant ! elle est si remplie de sa passion, qu'elle a peur qu'on ne s'en apperçoive. Quand nous causons ensemble sur plusieurs sujets, l'aimable fille trahit toujours le secret de son cœur. Mais je ne vous ai pas entretenue de M. Plympfort qui fut marié à Miss Harton. Je l'ai vu chez M. Lovelace. Il n'a pas contribué à faire naître la gaieté, comme vous pouvez l'imaginer. C'est le plus triste & le plus froid mortel; il a le meilleur caractère, mais la plus maussade humeur. Il est gauche dans toute sa personne; cependant sa femme, malgré tous ses défauts, l'aime à la folie. La diversité des sentimens fait que tout s'arrange. Mademoiselle Plympfort est plutôt laide que belle ; mais elle a

tant d'élégance, qu'on oublie qu'il lui manque d'autres charmes. Je retourne à ma petite ſociété ; je ſuis fatiguée de la contrainte. Adieu, ma Sophie.

LA MÊME A LA MÊME.

Je ſuis devenue une perſonne importante ; je n'entreprends pas moins, ma chère Sophie, qu'un établiſſement pour l'éducation de la jeuneſſe. Votre Louiſe eſſaie d'oublier ſes propres malheurs, en faiſant le bonheur des autres. Comme tous les Habitans de ce Village, qui ont beaucoup d'enfans, les laiſſent, dans leur enfance, mener une vie vagabonde juſqu'à l'âge où ils ſont propres au travail, ils contractent, par cette négligence, une pareſſe qu'ils ne peuvent plus vaincre ; pour remédier à ce mal, j'ai établi une eſpèce d'école. J'ai mis à la tête un mari & une femme de mœurs irréprochables, pour apprendre à ces enfans tout ce qui eſt utile à leur état. La femme inſtruit les filles, & leur apprend toutes ſortes d'ouvrages

à l'aiguille. Ils sont partagés en différentes classes, depuis quatre ans jusqu'à dix. Lorsque les garçons en ont douze, comme ils peuvent être utiles à leurs parens, on les renvoie; mais les filles, destinées à servir, continuent, après douze ans, à exercer, sous les yeux de leur Maîtresse d'Ecole, tout ce qui concerne la cuisine & le soin de la volaille. J'ignore encore la réussite de mes bonnes intentions; mais il est certain que les soins & l'étude préservent des vices. Ce sera, ma Sophie, un grand plaisir pour moi de les en préserver; en les rendant utiles à la Société, je serai bien récompensée de mes peines. J'ai un jour dans chaque semaine pour distribuer les prix à ceux qui se sont distingués dans leurs études. Je mets l'argent destiné à cet usage, à part pour leur acheter, à la fin de l'année, ce qui me paroît leur être plus utile, ou leur faire plus de plaisir. J'ai des nourrices aussi pour les enfans malheureux, privés de leur mère. Je les vois chaque jour, & je juge de ce qui leur convient le mieux. Il y a également des places pour les vieillards sans asyle. On est pénétré de

douleur, ma Sophie, qnand on réfléchit sur les misères que la pauvreté & les infirmités amènent sur les créatures, nos semblables. Je voudrois aussi adoucir le sort de ceux qui gémissent sous le poids des plus cruels malheurs; cela seroit plus considérable, quoique cependant bien peu soulage le pauvre. On paye souvent bien plus cher une heure de plaisir, qui laisse ou un regret, ou un grand vuide dans le cœur. Je suis honteuse quand je me rappelle que, dans ma soirée, j'ai plus dépensé d'argent qu'il n'en faut pour l'entretien d'une famille pendant une semaine. Tous les Habitans dînent, le Samedi, dans une salle, où je ne manque pas de me rendre, & où je me paye de mes peines & de mes bontés par leurs regards pleins de satisfaction. Il y a une grande prairie derrière cette maison, qui est partagée par la rivière & le jardin. Ils s'assemblent dans ce lieu pour célébrer leurs jeux innocens. En vérité, ma Sophie, tout l'éclat & la pompe d'une fête ne forment pas une si agréable vue que toute la simplicité des innocens desirs de mes Villageois. Ils ont un

mai couronné de guirlandes de fleurs, sous lequel ils danſent chaque ſoir après le coucher du ſoleil. Ils rient, ils s'amuſent ; leur vie ſe paſſe ſans qu'ils commettent aucune action qui leur en faſſe craindre la fin. Ne doit-on pas les envier, ma chère Sophie ?

Frédéric eſt venu préciſément, ce matin, prendre congé de moi. Je le regrette, & j'ai raiſon ; ſon aimable & vive converſation bannit toute mélancolie. Miſs Windham même s'en eſt amuſée. Il dit que s'il fût reſté un jour de plus, il auroit déſobéi à mes ordres, auxquels il ne pouvoit ſe ſoumettre plus long-temps, puiſqu'il n'a jamais pu, dans ſa vie, voir une jolie femme ſans lui avouer les ſentimens de ſon cœur. S'il avoit une fois parlé à Cecile, il lui auroit dit tout ce qu'il ſentoit pour elle. Je lui ai répondu qu'il en avoit dit autant à beaucoup d'autres ; qu'il n'y avoit rien à regretter dans des propos qui n'apprenoient rien de nouveau. Il m'a taxée d'inſenſible ; &, tout en chantant & faiſant des pas de menuet, il a pris congé de moi.

Je reviens à Cecile. Cette pauvre

petite aime à un excès qui me fait trembler pour elle. Peu d'hommes, ma chère Sophie, sont dignes d'un pareil attachement. La conduite de Lord Carrington ne me plaît point; il a engagé l'affection d'une aimable fille; il ne cache pas son amour pour elle: pourquoi donc ne l'épouse-t-il pas? Je voudrois savoir de Miss Windham ce qui peut retarder la conclusion de cette affaire. Elle ne me donne point l'occasion de lui dire mon sentiment; & je trouve le sujet trop délicat, pour commencer la première à lui en parler. Elle s'entretient intérieurement des perfections de son Amant; elle est à peine sensible à toute l'amitié que je lui montre, quoique remplie de déférence pour tout ce que je desire. Elle adopte mes opinions, & se laisse gouverner, par mon choix, pour les amusemens qu'on lui propose; mais elle en jouit bien peu, & revient à la maison, abattue & fatiguée de sa complaisance, s'enfermant alors plusieurs heures, & souvent reparoissant devant moi avec les marques visibles du plus violent chagrin. Que j'aurois besoin, ma Sophie, de votre charmante

gaieté pour ſupporter ſes inquiétudes & les miennes propres ! Je ſuis ſouvent tentée de murmurer & de me plaindre ; mais, dans quelque ſituation que je ſois, je ſerai toujours votre affectionnée Louiſe.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

VOUS me blâmez, ma douce amie, de la malignité d'eſprit que j'ai témoignée dans cette dernière occaſion. Si tout autre que Sir James, avec la conduite qu'il a, avoit été l'objet de cette méchanceté que vous me reprochez, vous ne la condamneriez pas ; votre prévention pour lui, ma Louiſe, vous fait regarder dans un jour favorable ſes actions & ſes diſcours. Mon amitié pour vous, au contraire, me fait trouver inexcuſable un homme qui parle & agit comme lui ; mais j'oublie que vous deſirez que je le traite comme un homme qui vous eſt cher. Ce titre, dorénavant, le met à l'abri de ma ſatyrique plaiſanterie. Ce n'eſt pas une faute, ſelon vous, qu'il

manque de galanterie; je n'en dirai donc pas de mal. Je vous apprendrai seulement qu'il m'avoit promis de se trouver à Kaiymarket Vendredi au soir; qu'il se fit excuser par Sedlay de ce qu'un violent mal de tête l'obligeoit à rentrer chez lui. C'étoit une manière honnête de dire qu'il s'amuseroit mieux ailleurs. Le lendemain matin, je reçus un billet d'excuse de sa part, où il m'exprimoit combien il étoit mortifié de n'avoir pas eu le plaisir de m'accompagner, la veille; il m'assuroit qu'il lui étoit impossible d'avoir l'honneur de venir chez moi, parce qu'il étoit obligé de partir pour la campagne. Mais cette campagne est un mystère. Que ne donnerois-je pas pour avoir une ceinture qui me rendît invisible, afin de pouvoir remonter à la source de cette mystérieuse conduite! Pas une étincelle de curiosité de femme dans ce desir, je vous assure, ma chère fille; c'est vous seule qui me l'inspirez... Après la description que vous m'avez faite du cercle d'agréables & de beautés qui vous environne, comment puis-je prétendre à vous amuser par le récit de ce qui se passe dans

ce qu'on appelle le grand monde ? Il n'y a rien ici, ma chère, qu'on puisse comparer à votre Miss Lenox ; la beauté me semble renfermée dans ce mot. Je pourrois ajouter qu'on ne peut éprouver un plus cuisant chagrin que celui du malheureux Lindsay. Si je pouvois abandonner un moment Sedlay, on en diroit autant de lui.

Mon frère me propose d'aller passer un mois à Southampton ; il s'unit à Sedlay pour me presser de changer de nom. Mon procès est actuellement fini ; quel prétexte puis-je avoir pour différer de rendre heureux le plus digne des hommes ? Je demande à Lord Walton pourquoi il ne prend pas un état dont il parle d'une façon si sublime ? Pourquoi ! ma fidelle Sophie, me dit-il ; ce sera lorsque je trouverai une femme qui puisse faire mon bonheur autant que vous êtes propre à faire celui de Sedlay : alors, je n'hésiterai pas un moment. Je suppose qu'il retournera le compliment selon l'occasion, le temps & le lieu.

Nous sommes occupés à nous préparer pour la Mascarade ; ma chambre

est pleine de turbans, de voiles & de tout l'attirail d'une Sultane. Je suis si fort interrompue, que je ne puis qu'assurer ma chère Louise que je suis son affectionnée Saville.

Miss FERMOR *à Lady* SAVILLE.

MA prévention, ma Sophie, me fait donc voir sous un jour favorable, tout ce que Sir James peut faire ou dire? La vôtre contre lui, ma douce amie, vous empêche de lui accorder aucun mérite. Laquelle de nous deux est la plus injuste? Je ne suis pourtant pas assez aveugle, pour approuver qu'il manque à ses engagemens avec vous. Vous avez tort, quand vous croyez que je ne pense pas qu'il soit nécessaire à un homme d'avoir de la galanterie; je suis éloignée de cette opinion, & nous avons une idée différente du même mot. Je crois qu'on doit avoir pour le sexe en général de la déférence & des égards; mais je n'exigerois pas tant d'exactitude pour mon compte. Je per-

mettrois à mon Amant de penſer & d'agir à ſon gré; je ne deſirerois pas qu'on ſoumît toujours ſon jugement au mien : car je ne jouirois d'aucune ſatisfaction, en gouvernant un eſclave qui n'oſeroit jamais me contredire, quoique je fuſſe en même temps flattée qu'un homme d'eſprit fût de mon avis. S'il ſe trouvoit y être contraire, j'ai un amour-propre aſſez modeſte pour me perſuader, en ce cas, que j'aurois tort, & qu'il penſe mieux que moi. L'honnêteté, ou plutôt la politeſſe, me plaît, revêtue de ſincérité. Je ſuis ſingulière, ma chère Sophie; mais j'eſpère que je ne ſuis pas ridicule. Je ne découvre mes ſentimens qu'à vous; & je me flatte que votre amitié me met à l'abri de vos épigrammes. Vous voulez bien épargner la tête, en conſidération du cœur. Quelque bizarre qu'il vous paroiſſe, vous ſavez au moins qu'il eſt capable de ſentir pour vous la plus tendre affection, en avouant même toute votre ſupériorité. Mais pour en revenir à cet incompréhenſible Sir James, que vous me dites être parti de Londres ſubitement, ſans que qui que ce ſoit

sache où il est ; on peut être assuré qu'il se plaît au mystère, & que s'il aime à embarrasser les gens, il y réussit : mais en causant mon étonnement, il perd beaucoup de mon estime. Je n'aime point ces voies obscures & détournées. Peut-être, ma chère Sophie, est-il touché de votre éloignement pour lui, qui lui donne lieu de présumer qu'il vous est très-indifférent de savoir quel Pays il habite. Je ne sais d'où cela me vient, que je trouve beaucoup plus de plaisir à juger favorablement des autres, qu'à les condamner sur des apparences, qui rarement prévalent dans mon esprit. Sir James Brudenell excepté, je suis convaincue que pour porter un jugement équitable de la conduite de quelques personnes, il faudroit s'être trouvé dans les mêmes circonstances qu'elles, puisque tout dépend presque de la situation des choses. La différence des caractères en apporte aussi quelquefois dans les actions ; c'est pourquoi je désapprouve qu'on exige toujours la perfection : c'est-là le but qu'il est difficile à la nature humaine d'atteindre. Je moralise toujours, ma Sophie,

quoique je craigne de ne vous pas persuader.

Cecile est toujours avec moi ; nous arpentons les bois toute la journée, quelquefois ensemble, d'autres fois prenant un sentier différent, selon que notre fantaisie nous conduit. Souvent aussi, après avoir erré long-temps seules, nous nous réunissons au même lieu ; vous imagineriez que nous sommes insociables. Je vous assure que non, ma Sophie ; l'une & l'autre nous faisons une très-bonne compagnie, lorsqu'il nous plaît d'entrer en conversation. La petite Windham n'a rien de sombre dans sa douce mélancolie ; son extrême timidité lui donne de la méfiance d'elle-même : doutant toujours de plaire, elle cherche tous les moyens d'y réussir, en étudiant les goûts & l'humeur de ceux avec qui elle s'entretient. Elle n'est pas fâchée, à ce que je peux voir, de mon goût pour la solitude, si conforme au sien. Elle revient à cette heure de la promenade, & regarde à ma fenêtre : un doux sourire de satisfaction brille sur son aimable visage. Elle frappe à ma porte, je vous quitte pour un moment.

Je

Je vous ai laissée, ma chère Sophie, pour donner audience à ma petite amie. Si-tôt qu'elle est entrée dans ma chambre, j'ai quitté ma plume. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, de m'interrompre; mais son impatience à me confier ce qu'elle pensoit la faisoit passer sur toute considération. Je l'ai priée d'être tranquille, parce que j'avois du temps de reste pour achever ma lettre. Elle a commencé, avec une voix de syrène, par justifier la réserve qu'elle avoit observée jusqu'ici, disant que d'autres qu'elle étant intéressés aux secrets qu'elle avoit à confier, elle n'avoit pas eu la liberté, jusqu'à ce moment, de m'ouvrir son cœur. Pendant qu'elle prononçoit ce peu de mots, l'altération, qui paroissoit sur son visage, m'a fait juger que le sujet étoit des plus intéressans. Impatiente de lui épargner l'embarras de s'expliquer, je n'ai pu me contraindre plus long-temps; & après l'avoir assurée de ma discrétion infinie, je lui ai dit que si son intention étoit de m'apprendre qu'elle aimoit, & qu'elle étoit aimée, je l'aiderois à faire cet

aveu, en lui disant que la conduite de Lord Carrington m'avoit, depuis long-temps, éclairée sur son attachement pour elle; & que la sensibilité que je lui connoissois ne m'avoit pas permis de douter qu'elle ne partageât sa passion. —N'est-ce pas-là votre secret, ma chère Miss Windham, ai-je ajouté? & ce peu de mots ne renferme-t-il pas tout ce que vous aviez à me dire?

—Vous avez, en vérité, mon aimable Miss, a-t-elle répondu en soupirant, deviné une partie de ce que j'avois intention de vous dire; mais vous ne pourriez jamais découvrir la moitié de ce que votre généreuse amitié m'a fait sentir. —Je n'exige du moins rien pour cela, ma douce amie; votre société me récompense de tout ce que je peux faire pour vous; & je vous prie, à l'avenir, de ne me regarder que comme une tendre sœur, qui ne desire que votre bonheur—.

Une confidence sans réserve a bientôt suivi cette conversation, & m'a appris que Lord Carrington ayant des raisons de famille pour cacher son amour, il attend l'occasion de l'avouer publi-

quement. Elle étoit sûre de son estime avant qu'il eût attaqué son cœur. Elle n'a aucun doute sur ses sentimens d'honneur ; ce seroit une cruelle injustice de le soupçonner. Il consent qu'elle me confie ses engagemens avec lui ; il peut avoir de bonnes raisons pour les cacher au reste du monde. En suivant en général mes maximes ordinaires, je dois supposer qu'il n'a que de louables intentions. Elle est si prévenue pour lui, que mes avis, si je lui témoignois quelque méfiance, lui feroient beaucoup de peine. Elle est remplie d'inquiétude & de crainte de n'être pas digne de lui, & de ne pas mériter tout l'amour qu'il ressent pour elle. La pauvre enfant ! quelle candeur ! Elle est plus tranquille depuis qu'elle m'a fait cette confidence.

Je reviens à vous, ma Sophie ; votre Southampton ne me plaît pas : je prévois que cela retardera votre arrivée à Bloomhill ; & je ne vous pardonne pas de violer votre promesse. Votre Walton est un sémillant personnage ; il n'est jamais satisfait qu'en changeant de lieu.

Si vous le laiſſez faire, il vous conduira dans tout le Royaume, avant de vous permettre de vous fixer. J'aimerois bien mieux que vous priſſiez Lord Sedlay pour guider vos démarches ; je ſuis sûre qu'il vous amèneroit dans cette paiſible retraite, bien plutôt qu'au milieu de ce tourbillon où votre frère veut vous entraîner. Venez donc, ma Sophie, ſi vous voulez conſerver l'amitié de votre Louiſe Fermor.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

APRÈS tout ce que vous avez fait & ce que vous m'avez dit, ma Louiſe, je crois que les plaiſirs que vous goûtez à la vue de vos heureux Habitans ont plus de charmes que ceux dont je jouis, environnée d'une vingtaine de fats. Cependant il faut que je vous avoue que je crains que vous ne ſoyiez redevable qu'à la ſeule fatigue que j'ai eue au bal cette nuit, de ces ſages réflexions ; mais je veux encore conſulter mon

cœur, & vous dire de bonne foi si je suis convertie ou non. Je soupçonne presque quelle sera la fin de tout ceci: car je me ressouviens que je n'ai pas formé un seul desir, pendant la nuit entière, d'être hors de ce bruyant fracas, bien opposé aux plaisirs de ces Nymphes & de ces Bergers dont Philip Sidney fait une description si charmante dans son Arcadie, que vous admirez. Mauvais symptôme, ma Louise!

Mais, pour suivre le récit de mes amusemens, après avoir été bien assurée par mon miroir où je me suis trouvé un regard plus angélique que jamais, je suis montée dans ma chaise avec un excessif amour-propre & une ardeur extraordinaire pour le plaisir, bien déterminée à ne pas borner mes conquêtes aux Turcs, & à faire sentir aux Chrétiens, Juifs & autres Infidèles, tout le poids de mes chaînes. Ces idées ambitieuses se sont évanouies à la vue de Sedlay, qui m'attendoit à la porte pour me recevoir. Il étoit si beau avec son turban, que je n'ai pas pu desirer plus longtemps de captiver un autre cœur que le sien. Il ne m'a pas quittée un instant;

cependant sa présence n'a pas empêché un Posthumus-Léonatus de m'inquiéter & me troubler excessivement. J'ai deviné que c'étoit Maxwel ; mon frère m'a confirmée dans mes soupçons, sans me donner pourtant d'assurance positive. J'en ai fait part à Sedlay ; ce qui lui a rappellé, je suppose, l'approbation que j'avois donnée à cet homme. Il a pensé qu'il n'étoit pas mal-à-propos de mettre fin à ses prétentions ; & oubliant même sa politesse ordinaire, il a été jusqu'à lui dire que sa compagnie ne plaisoit pas à cette Dame, qu'elle le prioit de la laisser en repos. Posthumus a obéi, & j'ai été débarrassée de ses fatigantes protestations d'amour & de fidélité. Le Colonel North a imaginé aussi, sous un élégant domino, pouvoir me dire (ce qu'il m'a souvent expliqué si clairement) qu'il étoit le plus malheureux des mortels, si je continuois à le traiter avec autant de rigueur. Ma réponse ne lui ayant pas donné de flatteuses espérances, il a cherché à se consoler avec une fille de Pathmos, plus susceptible de pitié, qui lui fera oublier mes refus. Je ne sais pas si le brillant de son esprit

égaloit celui de ſes habits. Mademoiſelle D*** étoit la ſeule au bal dont la converſation & les bons mots méritaſſent d'être applaudis. Lord Medway ne pouvoit déguiſer ſon caractère naturel, ſi loin de la ruſe & de la fineſſe.

Je ne penſe pas, ma chère Louiſe, que le bal maſqué ſoit un amuſement bien calculé pour le génie Angloïs. Nous manquons de cette charmante vivacité ſi naturelle aux François, qui entretient ſi bien la converſation; ils ſont plus brillans que nous, mais nous ſommes plus ſolides. Il étoit plus de cinq heures du matin quand je ſuis rentrée chez moi. Sedlay, avec ſon habillement Turc, a pris aſſez de jalouſie pour lui faire ſouhaiter que je n'aille plus à ces aſſemblées nocturnes. Si je m'apperçois qu'il conſerve quelques principes d'Oroſmane (j'en excepte ſon amour), certainement nous aurons une querelle enſemble.

Je ſuis charmée que la petite Cecile ait ſoulagé ſon cœur oppreſſé par la confidence qn'elle vous a faite. Mais quelles raiſons peut avoir Lord Carrigton, pour cacher ſon amour? Il me

ſemble qu'une pareille conduite ne lui fait pas honneur ; j'avouerai même qu'elle me fait ſoupçonner ſa bonne foi. Selon les maximes de ma Louiſe, on doit juger toujours favorablement des autres. Je penſe le contraire ; elle me taxera, ſi elle veut, de miſanthropie : il eſt certain cependant que je ſuis plus rarement trompée qu'elle ne doit l'être. Je la prie de croire que je ne la tromperai jamais.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

AH ! ma chère Sophie, pourriez-vous le croire ? Je l'ai vu, lui ; je l'ai vu, je l'ai entendu parler. Ah ! combien ſes regards étoient vifs ! comme il parloit ! Ce n'étoit plus ce Sir James ſi indéfiniſſable, ſi myſtérieux ; à peine reſtoit-il une ſeule trace de ce qu'il étoit autrefois . . . . Je m'arrête pour rappeller mes ſens troublés, afin de pouvoir vous inſtruire de cet étrange événement. Miſs Windham fut obligée de me quitter Vendredi matin : pour dif-

ſiper le chagrin que me cauſoit ſon abſence, j'entrepris une longue promenade. J'allai, quoique difficilement, juſqu'à un grand bois où je n'avois jamais été. Un banc de gazon m'offrit un ſiège commode, où je m'aſſis. Je tirai de ma poche les Nuits d'Young, livre convenable à la ſituation de mon ame. Un auguſte ſilence régnoit autour de moi; l'ombre des arbres formoit une obſcurité propre à inſpirer une ſecrète horreur : pas une feuille n'étoit agitée. J'avois déjà lu pluſieurs pages; je continuois, occupée à méditer ſur les ſublimes penſées de cet Auteur, lorſqu'un petit bruit me fit tourner la tête. J'allois continuer ma lecture, n'ayant rien apperçu, quand je vis Sir James ſe précipiter à mes genoux, ſaiſiſſant ma main avec ardeur, & s'écriant d'une voix dure & entrecoupée : — Vous voyez devant vous, Madame, un malheureux qui n'oſe pas . . . Oh! Miſs Fermor, pardonnez à un homme que vous avez perdu ! Je lis dans vos regards que je vous ai alarmée : je vous ſuis odieux ... Banniſſez-moi, Madame,

de devant vos yeux, je ſerai juſtement puni—.

En prononçant ces derniers mots, il me quitta auſſi promptement qu'il étoit venu. Je tâchois en vain de parler; je ne pouvois articuler une ſyllabe. Sa vue, ſi inattendue, m'avoit pétrifiée, de même que ſes propos ſi extraordinaires, par leſquels il m'accuſoit de l'avoir perdu. Il croyoit lire, au lieu de la ſurpriſe, la haine dans mes regards. Ah! Sophie, qu'il démêloit mal les ſentimens de mon cœur, s'ils lui diſoient qu'il étoit haï! Hélas! ce n'étoit pas à lui d'en juger; il avoit certainement perdu l'uſage de ſa raiſon; ſes yeux égarés, le déſordre de ſes diſcours . . . . Malheureux Sir James! en me rappellant ſa frénéſie, je ſuis encore ſaiſie d'horreur. Je reſtai immobile au lieu où j'étois; j'y ſerois reſtée plus long-temps, ſi mes Domeſtiques, alarmés de ma longue abſence, ne s'étoient pas empreſſés de me chercher dans tous les endroits où j'avois coutume de diriger mes promenades. Le fidèle Antony enfin me retrouva; la terreur ſe peignoit ſur ſon viſage. Je

fus frappée de l'inquiétude que je lui avois causée; sa joie de me retrouver fut inexprimable. Arrivée dans ma maison, je me trouvai si fatiguée, que je me mis dans mon lit; je suis restée trois jours sans sortir de mon appartement. Cet homme, ma chère Sophie, est né pour me faire de la peine. Je suis plus embarrassée que jamais, à pénétrer les motifs d'une conduite si singulière. Pendant ma retraite, j'ai eu plusieurs messages de Bently-Parck; je veux m'informer si Sir James est dans cette campagne, & où il peut être. Cependant je n'ai jamais entendu parler de lui à M. Rivers comme d'une connoissance. Je ne suis pas encore assez bien revenue de ma surprise, pour recevoir du monde. Je vous écrirai dans deux ou trois jours, ma chère Lady; je ne suis capable, dans ce moment, que de vous assurer que je suis votre Louise Fermor.

LA MÊME A LA MÊME.

VOTRE silence, ma chère Sophie, me donne beaucoup d'inquiétude, & me fait croire que vous avez quitté Londres. Sans doute les amusemens de Southampton vous empêchent de trouver le temps de m'écrire? Je continue de vous informer de ce qui me touche. Quelque partie de la conduite énigmatique de Sir James Brudenell m'a été expliquée; on m'a dit qu'il avoit acheté une maison de campagne, de laquelle le beau bois où je me suis promenée étoit dépendant. Il y est allé avant-hier, ayant signifié qu'il ne pouvoit ni recevoir ni rendre visite à personne, s'excusant sur le mauvais état de sa santé. Je suis fâchée d'être dans son voisinage; la maison qu'il vient d'acheter n'est qu'à trois milles de la mienne. De quelle inconséquence sommes-nous journellement coupables! moi qui, autrefois, ne connoissois point de plaisir égal à celui de voir cet homme, & de

m'entretenir avec lui, je frissonne seulement de l'idée de le rencontrer. — J'ai reçu des lettres de mes deux frères. Sir Charles parle des plaisirs de Paris en Philosophe ; il n'est point séduit par l'attrait de la magnificence & de la profusion ; il n'est point entraîné par les yeux : mais Williams, dont l'imagination est plus vive, ne se donne pas toujours le temps d'écouter la raison. Il parle avec admiration de Madame la Dauphine; il dit qu'il n'a jamais vu une personne plus agréable. Son frère aîné desire qu'il continue ses voyages avec lui ; il a dessein de retourner en Italie, lorsque les réjouissances du mariage seront finies. Ma porte est ouverte, de rechef, pour essayer encore une fois des effets que la société variée produira sur la mélancolie qui me dévore. Le bruit des voitures m'annonce l'arrivée de quelqu'un ; il faut que je vous quitte, ma chère Lady Saville.

Mardi au soir.

Je reviens à la plus chère de mes occupations, à la douce satisfaction

d'épancher les secrets de mon ame dans le sein de ma chère Sophie. J'ai vu ici nombre de mes anciennes connoissances, qui sont venues prendre part au retour de ma santé. La conversation, pendant quelque temps, n'a pas été assez intéressante pour servir de topique à mes maux, lorsque le Duc de ***, se tournant du côté de M. Rivers, s'est informé si son ami Sir James Brudenell étoit encore dans ce Pays. Avant de répondre à cette question, M. Rivers a fixé mal-à-propos ses yeux sur moi; j'en ai rougi; j'ai été déconcertée. J'étois presqu'incapable d'entendre sa réponse, lorsqu'à la fin de son discours, il a dit que son ami étoit dans le dessein de voyager, & comptoit partir, dans peu de jours, pour s'embarquer; mais qu'il ne savoit pas si le mauvais état de sa santé lui permettroit d'accomplir ce projet; que ses amis lui conseilloient d'aller à Nice, & de changer de climat. Un second examen de M. Rivers, à la fin de sa phrase, m'a fait perdre contenance; j'étois réellement en colère : il s'en est apperçu, & a tourné la conversation sur un autre

ſujet, pour me donner le temps de me remettre. Cela n'eſt-il pas étrange, ma Sophie! ils étoient amis, & je ne lui avois jamais entendu parler de lui! N'eſt-il pas encore plus ſingulier que M. Rivers tâche de découvrir ſi je m'intéreſſe à Sir James? car je ſuis à préſent inſtruite de toute la ſignification de ſes regards. Il a donc, ce Sir James, bien peu de diſcernement lui-même, puiſqu'il eſt obligé d'employer un autre pour pénétrer mes penſées! Mais je ne veux pas, ma chère Sophie, vous ennuyer plus long-temps, en vous traçant tous les détours de ce labyrinthe dont j'eſpère trouver le fil. J'en reviens actuellement à ceux dont le caractère n'eſt pas ſi enveloppé. Sir Henri Savage, que vous pouvez vous reſſouvenir d'avoir vu dans les aſſemblées, eſt un des étrangers de mon cercle; il vous a paru parfaitement bien: mais il brille encore plus dans une ſociété choiſie. Il a de l'eſprit, de la vivacité, & paroît avoir des ſentimens. J'ai dit à Lady Charlotte avec qui il eſt venu, qu'elle avoit amené un homme bien dangereux pour des femmes de ſa connoiſſance.

Cependant ſon mérite n'eſt pas propre à les charmer ; elles ne paroiſſent pas effrayées de ce danger. M. & Madame Burdet ſont ici ; le mari eſt frère aîné de votre ſincère admirateur le Capitaine de ce nom, homme à la mode, & ſcrupuleux obſervateur de toutes les loix du bon ton : ſes manières, ſon langage, ſes habits ſont dans toutes les règles ſtrictes de l'uſage régnant. Il a étudié toutes les formes, comme on étudie les ſciences. Sa femme lui eſt dignement aſſortie, & a aſſez de beauté pour juſtifier ſon choix. C'eſt lui qui a ſoin de ſa parure ; elle n'a pas aſſez d'eſprit pour trouver qu'il en manque, & il lui eſt aſſez indifférent qu'il ſoit un mari paſſionné. Qu'il eſt heureux, ma Lady, que ces gens-là ſoient réunis ! Ils auroient éprouvé un ſort tout contraire, s'ils euſſent été ſéparés ; ils auroient pu tomber en partage à deux eſtimables perſonnes dont ils auroient fait le malheur. Quant à eux, ils jouiſſent d'une parfaite tranquillité ; ils courent après les plaiſirs ſans inquiétude, & ſont toujours ſatisfaits.

J'attends une de vos lettres avec la

plus grande impatience ; ne m'en privez pas encore long-temps, connoiſſant avec quelle tendreſſe je ſuis véritablement votre Louiſe Fermor.

Lady SAVILLE à Miſs FERMOR.

LA précipitation, qui accompagne toutes les démarches de mon frère, ne m'a pas laiſſé le temps d'informer ma bien-aimée de mon départ de Londres ; ce qui eſt cauſe que les deux dernières lettres, qui étoient adreſſées à Stanhop-Streel, ne me ſont parvenues qu'hier au ſoir. Il ſeroit difficile de vous dire, ma Louiſe, ſi ce qu'elles contiennent m'inſpire plus de reſſentiment que de ſurpriſe. Je penſe que le premier ſentiment doit prévaloir. J'ai été ſouvent frappée de la conduite de Sir James, & chacune de ſes actions n'a ceſſé de m'étonner. Je crois que pour avoir une explication de ſes procédés, il ſeroit à propos que j'en parlaſſe à Lord Walton, qui a quelque liaiſon avec lui. La crainte de bleſſer votre délicateſſe m'a

jusqu'ici fait garder le silence vis-à-vis de lui. L'acquisition que Sir James a faite dans votre voisinage n'est pas un mystère ; mon clairvoyant Sedlay n'y voit d'autre objet que sa passion pour vous. Je l'ai questionné pour savoir s'il avoit été dans la confidence : il m'a dit que non ; mais que ses soupçons avoient encore de meilleurs fondemens. Curieuse d'en savoir davantage, j'ai demandé, en maîtresse, l'explication de ces paroles ambiguës. Hélas ! j'ai vu que toutes ses connoissances ne venoient que des remarques qu'il avoit faites quand le Baronnet étoit en votre présence. Furieuse d'être trompée dans mes espérances, je lui ai dit, avec un sourire ironique, que je n'avois pas besoin de la perspicacité de son jugement, pour découvrir ce qui étoit si visible pour tous ceux qui en avoient été témoins. Il a baissé la tête, en remerciement de mon compliment. Il m'a prié de lui permettre de m'accompagner ce matin : je l'ai refusé. Mais ne vous alarmez pas, ma Louise ; c'est d'une manière qui n'a pu l'offenser. Je donnerois tout au monde, ma chère, pour que votre Sir James

eût la dixième partie de l'amabilité de mon Sedlay. Mais pourquoi l'appeller vôtre? le malheureux ne peut jamais aſpirer à tant d'avantage; je vous préſerverai de cette peſte. Ne ſuppoſez pourtant pas, ma chère & douce fille, que ma légèreté ne vienne que de mon peu de ſenſibilité; je partage au contraire toutes vos émotions. J'abandonnerois bien volontiers cet agréable ſéjour, ſi ma préſence à Bloomhill pouvoit rétablir votre tranquillité. Mais quel effet, hélas! peuvent avoir mes plaiſanteries, & même mes injures, contre cet homme peu généreux pour qui votre cœur eſt ſi fortement prévenu? Si Sir James fût reſté à Druids-Gros, je vous aurois conſeillé de quitter votre campagne, pour n'être pas infectée du même air que lui. Son départ, heureuſement, vous laiſſe jouir en paix de votre petit Eden; ce qui me rend l'eſprit plus content & plus diſpoſé à goûter les amuſemens de ce lieu charmant. La ſaiſon eſt délicieuſe ici; les jardins & les eaux ſuperbes; Sedlay a infiniment d'eſprit; enfin, tout conſpire à nous rendre heureux, ſi ce n'étoit cet

intolérable Brudenell. Mais quel ruſé mortel que ce Rivers ! Je me réjouis au moins de ce que vous avez découvert ſes complots ; car, par le caractère que vous lui avez d'abord attribué, j'étois diſpoſée à l'inſcrire ſur la liſte de vos aimables : mais depuis que je le ſais ligué avec Sir James, je l'ai rayé de ce catalogue. Je ſuis fâchée du deſſein qu'a Sir Charles Fermor de continuer ſi long-temps à voyager ; la grande harmonie qui ſubſiſte entre les deux frères, eſt, ſelon moi, la plus heureuſe circonſtance qu'on puiſſe attendre, puiſque la ſentimentaire gravité de l'aîné pourra tempérer la trop grande vivacité de Williams. Je m'étonne de ce que je ne vous dis pas plutôt que Williams pourroit perfectionner ſon frère ; ce ſeroit une légèreté de ma plume, que vous ne me pardonneriez pas : mais vous ſavez pourtant que je l'ai toujours trouvé plus capable que lui d'inſtruire toute ſa famille. Il a un uſage du monde ſi parfait ! Adieu, ma charmante amie ; puiſſiez vous retrouver la tranquillité de votre eſprit ! ce ſont les vœux ardens de votre Sophie Saville.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

NON, jamais, mon amie, votre Louiſe ne conſentira à faire connoître ſa folie à Lord Walton; jamais il ne demandera à Sir James raiſon de ſa conduite. Non, Sophie, vous perdriez mon amitié, ſi vous me faiſiez encore une pareille propoſition; j'aurois du mépris pour moi-même, ſi je ſuppoſois que cette démarche fût néceſſaire pour aſſurer mon bonheur. Je mépriſerois auſſi Sir James, s'il ſe croyoit obligé de changer par égard pour ſes parens ou amis. Je vous le dirai encore, ma chère Sophie; le temps ſera le meilleur interprète de ſes actions: c'eſt de lui ſeul que j'attends mon repos. Après toutes ces réflexions, mon aimable Sophie, de quoi puis-je me plaindre? Sir James ne m'a jamais rien promis; il n'a donc point manqué de parole. Il dit que c'eſt moi qui l'ai perdu: il penſe donc qu'il a été maltraité; c'eſt donc à lui de ſe

plaindre. Je conviens qu'il y a une délicateſſe de ſentiment & d'honneur, & qu'il faut faire une diſtinction entre ce qui eſt implicite & obſcur, ou ce qui eſt actuel & évident; mais ce n'eſt pas ſelon ces règles en général que la plupart des gens décident. Il ſeroit abſurde de penſer que Sir James ſe plaît à être ſingulier, & a des idées auſſi particulières de moi; mais juſqu'à ce qu'il s'explique, je n'ai aucune raiſon de m'imaginer qu'il m'aime. Les hommes ne diſent jamais leurs véritables ſentimens; il me ſeroit permis de me croire trompée, puiſqu'il s'écarte à chaque moment des principes ordinaires, & que ſa conduite eſt en tout très-contradictoire. La coutume, auſſi bizarre que les êtres qui l'ont établie, nous a donné des loix qui ne ſont pas ſoutenues par l'équité, & à qui cependant on ſe ſoumet aveuglément. Nous cédons à ce tyran de l'uſage auquel nous pouvions réſiſter; & nous ſommes payées de notre complaiſance par la plus dure ſervitude. Laiſſons enfin Sir James ſuivre ſon voyage en France

ou ailleurs, s'il lui plaît. Vous ne m'entendrez plus parler de lui, ma Sophie, jusqu'à ce qu'il justifie ou votre opinion ou la mienne. Je suis devenue, aussi, plus réservée avec son ami Rivers; je ne lui donne plus de part dans ma confiance, comme il en avoit autrefois. Heureusement je n'ai aucun sentiment que je sois honteuse d'avouer. Si je pense trop favorablement d'un homme qui en est indigne, l'erreur de mon jugement n'attaque point mon honneur. Ceux à qui il est le plus facile d'en imposer, sont ceux qui sont le moins capables de tromper les autres. Ma vanité n'est jamais blessée dans ces occasions; la droiture de mes intentions me console toujours de mon peu de discernement. Le triomphe de celui qui trompe ne vaut pas la candeur de celui qui s'abuse de bonne foi. Je distingue cependant ceux qui sont dans ce cas, & ceux qui se laissent tromper par leur imprudence, quoique le piége soit visible; leur foiblesse entraîne leur chûte. Enfin, il y a autant de causes qui produisent les erreurs, qu'il y a de variétés dans ce qui nous y induit. — Je reviens

à votre opinion sur mes deux frères. Sir Charles, certainement, mérite le titre que vous lui donnez ; il est bien plus propre à conduire son frère, qu'à être dirigé par lui. Nous avons pourtant des idées différentes sur le caractère de Williams ; je me fierois à son goût beaucoup plutôt qu'à son jugement. J'avoue qu'il est agréable en tout ; mais je choisirois toujours Sir Charles pour vivre avec lui. Ne vous apercevez-vous pas, ma Sophie, combien nous sommes naturellement prévenues pour ceux qui nous ressemblent davantage ? J'aime tendrement Williams ; mais je n'ai pas pour lui une tendresse du même genre que celle que je sens pour l'aîné. Vous, au contraire, ma Sophie, vous le préférez, quoique vous ayiez la plus grande estime pour Sir Charles.

Vous me parlez aussi de l'esprit de Sedlay, de votre bonne conduite à son égard ; j'en suis charmée. Je ne crois pas que les agrémens de Maxwel vous le fassent perdre de vue une seconde fois ; & j'espère que la manière dont il a été traité au bal, l'a entièrement rebuté,

rebuté, comme cela doit être. Mais quelle raison me direz-vous encore pour retarder votre mariage?

Lord Carrington, à ce que j'ai appris, est allé à Bristol joindre sa mère & ses sœurs. Cecile doit rester ici jusqu'à son retour; elle a besoin de toute mon amitié pour supporter cette absence. Sir Henri Savage est devenu très-assidu dans ses visites à Bloomhill; nous passons des heures entières dans des dissertations sentimentaires. Hélas! il me fait ressouvenir de ces conversations qui ont détruit mon repos. Je les éviterai à l'avenir: elles sont trop dangereuses. Cet homme aimable me regarde aussi beaucoup; mais comment pourrois-je prétendre au talent de lire dans les regards? J'ai déjà prouvé, dans une autre occasion, mon peu de lumière, & je dois renoncer entièrement à toute liaison. Sir Henri ne sera plus admis. Je ne crains pas qu'il ait aucun empire sur mon cœur; mais il rappelle à ma mémoire des scènes que je desire d'oublier. Adieu, ma Sophie; continuez à m'aimer; c'est de votre

amitié que dépend tout le bonheur de votre Louise Fermor.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

J'AUROIS pu deviner, ma Louise, de quelle manière vous recevriez la proposition que je vous faisois d'obliger Sir James à se déclarer lui-même; vous ne voulez pas faire connoître à mon frère ce que vous nommez votre folie! Soyez vraie, & dites-moi si vos craintes n'étoient pas plutôt fondées sur le danger de faire trouver deux jeunes gens vifs, en explication sur un sujet intéressant? n'est-ce pas plutôt ce motif qui vous a conduite, que celui de soupçonner Lord Walton de manquer de prudence & de discrétion? J'aurois une autre question à vous faire; n'y répondez pas, si vous ne le voulez. N'êtes-vous pas décidée à renouveller le plan que vous aviez formé? Cette résolution me fait un extrême plaisir.

Vos conjectures à l'égard de ma

bonne conduite, ſont parfaitement juſtes. Environnée, comme je le ſuis, par Anderſon, Murray, Warburton & une demi-douzaine d'autres petits fats, je n'ai d'attention que pour Lord Sedlay : s'il propoſe de danſer, je lui donne la main avec l'air le plus content; s'il veut ſe promener, je cours prendre mon chapeau. Je ſuis réellement moi-même étonnée de cette complaiſance. Je crois que Milord ne l'eſt pas moins : il n'oſe pas m'exprimer ſa ſurpriſe, de crainte qu'un de ces caprices, qu'il a ſi ſouvent éprouvés, ne change tout-à-coup ſa ſituation. Vous êtes ſa protectrice, ma chère Louiſe : vous blâmez mes retardemens ; & moi je crains de prendre un état où j'ai ſouffert bien des peines. Je ſuis heureuſe d'avoir Sedlay pour Amant ; mais qui peut m'aſſurer, ſi je deviens ſa femme, de jouir du même bonheur ? Il y a des momens où le ſouvenir de mes ſouffrances paſſées m'effraie ſur le changement d'état. Certainement, ſi je n'étois pas auſſi attachée à Sedlay, le ſort le plus brillant, accompagné d'une fortune im-

menſe, ne pourroit me tenter. La dépravation de notre ſiècle empêche qu'on ne croie à cet amour platonique, amour divin! Il faut donc bannir toutes mes craintes, & rendre, à la fin, cet homme heureux, aux dépens de ma liberté! Je prévois qu'il va encore me perſécuter pour fixer ce jour; peut-être lui ferai-je la faveur de le nommer, mais éloigné; & quand il me ſollicitera pour terminer, je verrai ce que j'aurai à décider.

A propos, ma Louiſe, qui croiriez-vous qui vient de ſe ſoumettre au pouvoir de l'amour? nul autre que Lord Walton; lui qui fut ſans attention pour les tendres regards des plus beaux yeux bleus de la Grande-Bretagne, s'eſt laiſſé toucher par des yeux dont la couleur ni la grandeur ne peuvent être citées. Je dois pourtant juſtifier ſon goût, en ajoutant que lorſque vous verrez Miſs Herbert, vous n'appercevrez pas qu'il lui manque rien de ce qui peut compoſer une Beauté parfaite. Elle a une figure infiniment douce, délicate, une belle taille, le plus beau teint, les

cheveux d'un beau noir, les dents comme vous n'en avez jamais vu, un enſemble qui exprime tout ce que l'on peut deſirer de plus aimable. Elle eſt bien née, & a reçu une éducation qui fait honneur à ſes parens. Enfin, mon frère fut frappé de ſa vue au bal de Mardi dernier; il la pria de vouloir bien être ſa Parthener, cette ſoirée. Ses yeux paroiſſoient lui dire: *Et pour toute la vie;* mais il ſe contenta très-prudemment d'exprimer ſes nouveaux ſentimens par les attentions les plus délicates. Il revint du bal rêveur & ſilencieux. Je le plaiſantai pendant le ſouper ſur ſa nouvelle flamme. Il rougit, fut embarraſſé, & m'avoua qu'il admiroit Miſs Herbert. Je le fis reſſouvenir que l'admiration n'étoit pas un mot ſynonyme pour exprimer l'amour. Il s'eſt un peu accoutumé, depuis, à mes plaiſanteries. Miſs approuve ſes ſoins; & je me diſpoſe à conſentir volontiers à la voir devenir Lady Walton. Adieu, ma douce Louiſe; continuez à aimer votre Sophie Saville.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

PENDANT que vous vous amuſez, ma chère Sophie, des plaiſirs bruyans de la Ville, je ſuis renfermée & me livre à mon humeur ſolitaire. J'ai autant de plaiſir à admirer les vives couleurs de mon jardin, que vous pouvez en avoir à regarder les Beautés animées dont vous me parlez. La différente façon dont on penſe, colore ou éteint les objets. Un beau jeune homme bien vêtu plaît à vos yeux; les miens ſont charmés de voir une roſe naiſſante, qui ne peut bleſſer que mes doigts, pendant que votre cœur peut éprouver un trait bien plus piquant.

Je ſuis charmée que le rebelle Walton ait enfin ſenti le pouvoir de l'amour; puiſſe Miſs Herbert, venger ſur lui tous les affronts faits à ſon ſexe! &, après lui avoir fait éprouver cette douce vengeance, puiſſe-t-elle le récompenſer!

La manière dont vous parlez de votre

changement de situation, éloigne tous mes doutes sur votre bonheur; il ne vous manque plus que d'être occupée de celui du digne Sedlay.

Je vous ai autrefois parlé du voyage de mon frère en Italie. Sir Charles desire d'y accompagner Williams, qui m'a expliqué tout ce mystère dans une de ses lettres. Il m'apprend que son frère étant attaché à la plus belle personne de Milan, il étoit à présumer qu'il avoit dessein d'y retourner, quoiqu'il n'y eût plus d'apparence de réussir, la Dame étant mariée. J'ai pris la liberté, d'après cette instruction, de désapprouver Sir Charles de conserver un attachement qui étoit sans espérance, ou peu honnête. Il a fait une réponse à ma lettre, qui, selon mon opinion, lui fait honneur. Je vous l'envoie; vous en jugerez, ma Sophie.

Sir CHARLES *à Miss* FERMOR.

JE serois fort irrité contre Williams d'avoir trahi mon secret, ma chère

Louise, s'il ne vous avoit pas choisie pour sa confidente : la prudence qu'il montre dans cette occasion, corrige l'irrégularité de son procédé. Quoi qu'il en soit, ne soyez point alarmée; votre Charles ne vous donnera jamais aucune raison de craindre pour lui. Vous n'avez sûrement pas, ma sœur, des idées de vertu plus élevées que les miennes. La passion que je sens pour la Comtesse de Barbarini ne m'inspire pas une pensée que je doive vous cacher; c'est ce qui m'engage à vous avouer que je lui suis absolument dévoué. Sa beauté, qui donne une idée de celle des Anges, est embellie encore par l'innocence & la pureté de son cœur; ce qui fait douter si elle est plus formée pour être aimée, que pour être respectée. Mariée très jeune à un malheureux aussi méprisable par sa conduite que par ses autres imperfections, elle s'est montrée toujours irréprochable, toujours uniforme dans la sienne. Oui, ma Louise, si elle n'étoit pas si parfaite, quoique la plus belle des femmes, elle ne seroit pas digne de mon attachement. Il ne seroit pas moins opposé à mes

principes d'oſer ni eſpérer, ni lui rien demander; je ne pourrois jamais être bien avec moi-même, en penſant à avilir l'objet de mes adorations, & ravir mon eſtime à la Beauté à qui mon cœur voudroit élever des autels. Je ſuis romaneſque, ſi vous le voulez, ma Louiſe: mais celle qui m'a ſoumis doit être ſupérieure à toutes les femmes; & ſi la charmante Barbarini pouvoit oublier ce qu'elle doit à ſon mari, elle ne ſeroit plus digne de ma tendreſſe. Après les premiers tranſports, je la mépriſerois, & me déteſterois moi-même, en ſuppoſant que je fuſſe aſſez miſérable pour lui faire violer tous ſes ſermens. Je ſuis trop délicat pour accepter ce partage, & trop jaloux pour ne pas croire que celle qui en trompe un autre pour moi pourra un jour me tromper moi-même. Voilà, ma Louiſe, des raiſons qui doivent vous raſſurer ſur mes ſentimens; cependant je vous remercie des avis que vous me donnez. Je laiſſerai aller Williams tout ſeul en Italie; il viendra me joindre à Vienne. Il vaut mieux vaincre l'Amour par la fuite; c'eſt un

ennemi trop dangereux pour oſer le défier. Je regrette ſouvent, mon aimable ſœur, la perte de votre ſociété & de ces charmantes converſations qui m'inſtruiſoient ſi doucement; que je ſerai heureux, à mon retour, de pouvoir en jouir, & vous prouver que je ſuis votre affectionné frère!

Après cette lecture, ſerez-vous de mon avis, ma Sophie, ſur la manière dont je juge mes deux frères? Williams n'a jamais écouté un conſeil dans ſa vie; ce qui m'a toujours fait garder le ſilence avec lui, qui prétend que nous ne ſommes jamais plus aimables que quand nous déraiſonnons. Charles, au contraire, quoique plus âgé que moi, plus capable, comme vous voyez, de conduire les autres, eſt aſſez honnête pour écouter, & avouer qu'il eſt ſouvent avantageux de recevoir un bon avis...J'ai amené ma Cecile à Bloomhill; nous ſommes dans l'état le plus tranquille: elle eſt remplie des plus douces eſpérances; & moi, je n'attends aucun changement. Je vous ai débité beau-

coup de morale ; je me presse de finir, pour ne pas vous fatiguer davantage. Je suis toujours votre très-fidelle Louise Fermor.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

S'IL n'y avoit pas quelques petits traits de méchanceté dans notre compoſition, la vie ſe paſſeroit dans une triſte pareſſe, & ſans aucune variété : une ſemaine ſuccéderoit à l'autre ; nous ſerions morts avant d'être au tombeau. Ne vous alarmez pas de cet exorde, ma Louiſe : je n'ai pas été coupable d'imprudence ; ſeulement un petit caprice, cauſé par un accès de jalouſie que la conduite de Lord Sedlay me donna, en le trouvant trop galant auprès d'une jolie femme. Mais pour être juge dans ce démêlé, il eſt néceſſaire de vous en donner l'explication.

Une partie de plaiſir dans l'Iſle de Wight, me fut propoſée par mon frère ; Miſs Herbert devoit en être l'ordonnatrice. Nous fumes d'accord d'inviter

Lady Lexington, tante de la future Lady Walton, Miſs Sawbridge, & ſa mère, agréable & bonne femme, la fille vive & naturelle, les deux Miſs Darnley, dont vous avez ſouvent admiré l'élégance; & nous réſolûmes d'exclure de cette partie Lady Darnley, pour deux raiſons : la première, par l'ennui qu'elle apporte par-tout où elle paroît; la ſeconde, pour ne pas étendre davantage la liſte des femmes. Pour le choix des hommes, il nous arrêta quelque temps pour admettre ou pour exclure. Après beaucoup de contradictions, nous nommâmes ceux-ci : Lord Nevill, le plus grand vaurien & le plus plaiſant; le nonchalant Warburton, affectant pourtant une conſtante attitude, pour ſe faire mieux remarquer; le fier & artificieux Murray, faiſant ſes efforts pour acquérir le titre d'homme galant, c'eſt-à-dire, celui de perdre les femmes de réputation; Sir Thomas Anderſon, votre ancien ami, pour qui je vous ai accuſée d'avoir quelque tendreſſe : il arrive préciſément de ſa courſe dans la Méditerranée; il conſerve toujours ſon agréable vivacité, & ne s'eſt

pas perfectionné dans l'art d'en adoucir la pétulance, ayant pris, à ce qu'il nous a dit, quelques leçons des Dames d'Italie. Lord Walton nous pria d'admettre auſſi ſes deux amis, Spencer & Danvers, & le malheureux Lindſey; ce qui augmenta le nombre que nous avions fixé. Un des hommes de notre ſociété avoit emprunté un yacht pour la muſique, & des rafraîchiſſemens de toute ſorte d'eſpèces. Nous nous embarquâmes Mardi, à huit heures du matin; & nous fûmes cinq heures à toutes voiles. Vous ſavez combien je ſuis malade ſur l'eau; je ne pouvois pas tenir ma tête pendant tout ce temps; je m'étois réfugiée dans le cabinet. Je m'apperçus que Miſs Darnley la cadette regardoit beaucoup Sedlay, & cherchoit à lui faire remarquer qu'il occupoit toute ſon attention. En vain M. Danvers, ſon admirateur de profeſſion, mettoit tout en uſage pour s'en faire écouter; un air de mépris étoit ſa réponſe. Malgré ce mauvais traitement, ayant voulu prendre ſa main, il fut bruſquement repouſſé. Miſs Herbert, qui étoit inquiète de ma

ſanté pendant tout ce temps, venoit ſans ceſſe ſavoir de mes nouvelles, & me fit part de la conduite de cette fille pour ſon Amant, ſans me dire un mot du motif qui la cauſoit.

Les hommes, ma Louiſe, ſont auſſi foibles & auſſi ſuſceptibles de vanité que nous. Lord Sedlay fut flatté de la préférence que lui donnoit cette jeune étourdie; il ne put réſiſter au plaiſir de lui en marquer ſa reconnoiſſance. Cependant, craignant de m'avoir déplu, lorſque nous fûmes au bord du rivage, il s'empreſſa de venir me donner la main, & de s'informer de l'état de ma ſanté. Fanny Darnley, qui deſiroit qu'il revînt auprès d'elle, l'appella par ſignes: trop poli pour déſobéir aux ordres d'une Dame, il me laiſſa pour retourner lui offrir ſa main, qui fut acceptée. N'étant pas accoutumée à être ſi-tôt quittée, je tournai la tête, pour en ſavoir la raiſon; je la vis à quelque diſtance de nous, qui ſe promenoit, appuyée ſur le bras de Sedlay. Mon maintien trahit d'abord le trouble de mon cœur; la bonté naturelle de Lindſey agit dans ce moment. Il n'y avoit

pas long-temps qu'il venoit d'éprouver lui-même les tourmens de la jalousie, ayant vu son puissant rival Leicestre préféré. Il lut dans mes regards ce qui se passoit dans mon ame, & me dit tout bas qu'il avoit pitié du pauvre Sedlay, qui, par politesse, étoit aussi puni: car, ajouta-t-il, s'il n'étoit pas venu chercher cette Dame, elle seroit restée dans le yacht jusqu'à demain, ayant refusé la main de tous les autres. Je sentis toute la délicatesse de son propos, & crus devoir lui en marquer ma reconnoissance. Lord Sedlay & sa Dame s'étant approchés de nous, il quitta promptement son bras, en me priant d'accepter le sien. Je fus assez femme pour lui dire que j'étois fâchée que ma présence lui imposât autant de contrainte, & l'empêchât de suivre son inclination. Il comprit ce que je voulois lui dire, & se seroit justifié sur le champ, s'il avoit osé, en présence de cette Dame. J'aurois bien volontiers mis sur elle tout le blâme, pour le croire tout-à-fait innocent; cependant, quoique cela fût, je ne pouvois délivrer mon cœur du poids qui l'oppressoit, quoique,

dans le fond, je dusse peu redouter une rivale que mon orgueil ne me permettoit pas de trouver dangereuse. Mais, hélas! Sedlay n'est pas un Ange; c'est un mortel : ils sont si sujets à l'inconstance, si passionnés pour le changement d'objets. Il y a déjà long-temps qu'il m'aime ; sa passion est peut-être usée.

Ces dernières réflexions, ma Louise, m'accablèrent plus que jamais; & vous pouvez vous imaginer qu'oppressée comme je l'étois, je ne contribuai point du tout à la gaieté de la société. Nous allâmes voir le Château de Caristrook, célèbre par la beauté de la situation & de la vue. La mienne ne fut fixée que sur Fanny Darnley, qui regardoit Sedlay avec ses yeux noirs & étincelans, qui, à la vérité, ne paroissoient faire aucun effet sur lui, excepté quand elle lui faisoit quelques questions ; il me sembloit alors qu'il adoucissoit sa voix, ainsi que ses regards. Lord Nevill, très-empressé auprès de moi, me donnoit une belle occasion de me venger : mais je n'étois pas d'humeur d'en profiter; je rebutai toutes ses galanteries, pour reprendre ma bouderie. A la fin du

ſouper, Sedlay vint m'offrir ſa main pour danſer : je le refuſai, en lui conſeillant de choiſir une autre Danſeuſe. — En vérité, ma chère Sophie, me dit-il, vous en uſez très-mal avec moi ; comment pouvez-vous penſer que je puiſſe avoir une autre Parthener ? — Pourquoi n'en prendriez-vous pas, Milord, une autre que moi? vous n'avez aucune raiſon pour reſter ſans danſer. — C'eſt une raiſon très-ſuffiſante, Sophie, puiſque la danſe n'a aucun charme pour moi ſans vous ; daignez m'accorder ce plaiſir. — Oh ! Milord, je n'imagine pas que vous trouviez cette nuit ſi dénuée de charmes, ſans moi —. Il ſoupira, leva les épaules, & s'aſſit. Miſs Herbert joignit ſes ſollicitations à celles de mon frère ; enfin, je conſentis à ſatisfaire un homme déſolé. Il les remercia l'un & l'autre d'avoir obtenu ce que n'avoient pu faire ſes diſcours paſſionnés. Fanny eut l'air fort mécontent de n'avoir pas l'homme favoriſé par ſon choix, & ne voulut pas danſer de la ſoirée. Son aimable ſœur prit ſa place avec Danvers. Lord Nevill, qui ne néglige jamais aucune Beauté, engagea

Miſs Sawbridge. Je n'ai pas beſoin de vous nommer le Parthener de Miſs Herbert. Nous nous ſommes couchés fort tard ; la fatigue de la nuit, & les penſées laborieuſes qui m'avoient agitée, m'ont empêchée de dormir: elles étoient à peine effacées, que mon court ſommeil a été interrompu, pour m'avertir que tout le monde étoit aſſemblé pour le déjeûné, excepté Sedlay, qui n'avoit pas encore paru. Il eſt arrivé quelques minutes après moi, s'excuſant de ſa pareſſe ſur la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée. On s'eſt embarqué à neuf heures pour Southampton. J'étois déterminée à ne pas m'éloigner, comme j'avois fait la veille, afin de ne pas donner une nouvelle occaſion à cette fille ; c'eſt pourquoi je m'appuyai la tête du côté où il y avoit de l'air, preſque ſur le point de m'évanouir : mais je diſſimulai le motif qui me faiſoit reſter dans cette ſituation, pour que Sedlay crût que c'étoit uniquement pour avoir de la fraîcheur. Il ne me donna pas le moindre lieu, pendant tout ce nouveau voyage, de ſoupçonner ſa fidélité ; mais mes premières craintes n'étoient pas ſi

aisées à calmer. Je ne fus contente que quand nous fûmes de retour à la maison, qui me sépara d'une rivale beaucoup trop belle & trop tendre pour n'être pas redoutée. Quand nous nous trouvâmes seuls, Sedlay m'expliqua les motifs d'une conduite qui m'avoit si fort offensée. Vous pouvez être sûre, ma Louise, que l'on peut appeller Fanny Darnley une imprudente fille, que sa mère ne devroit pas perdre de vue; une fille qui a plus d'art & de coquetterie que toutes les femmes ensemble. Croyant que je n'étois point assez satisfaite, il essaya un autre moyen, en m'assurant qu'il n'étoit pas possible que Lady Saville pût craindre une rivale comme Miss Darnley; qu'il ne m'étoit pas permis d'ignorer une supériorité que tout le monde m'accordoit; qu'il n'etoit nullement possible que cette Miss pût m'enlever un cœur que j'avois engagé: enfin, ses soupirs, ses larmes & ses sermens furent si bien employés pour me convaincre que je serois toujours la seule qui posséderoit son ame, cette ame qui ne respiroit que pour moi, que, charmée de recevoir des

preuves auſſi tendres que ſincères, je lui pardonnai ce qui s'étoit paſſé. Il me preſſa de former les nœuds qui devoient nous unir à jamais. Je refuſai de fixer le jour, de crainte qu'il ne crût que c'étoit pour détruire toutes les prétentions de Fanny ſur lui ; car je trouve peu de délicateſſe à avoir recours au mariage, pour ſauver un Amant des ſéductions qui le menacent : j'ai cru que mon bonheur y étoit intéreſſé. Cependant, s'il ne me donne pas un nouveau ſujet de jalouſie, je conſentirai, dans peu de temps, à devenir Lady Sedlay.

Cette folle diſſertation a pris beaucoup de temps, & ne me laiſſe que celui de réfléchir ſur la lettre de l'aimable Sir Charles. Lorſque j'ai préféré Williams à ſon frère, je le croyois plus ſenſible ; mais (comme vous l'avez ſagement penſé) c'eſt uniquement parce qu'il eſt plus analogue à mon caractère, quoique ſa qualité la plus recommandable auprès de moi, ſoit d'être le frère de ma Louiſe, de qui je ſuis, &c.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

SOYEZ jalouſe, Sophie; je ne combattrai point ce mouvement d'une ame tendre : je l'approuve, au contraire. La faute légère que votre Sedlay a commiſe, eſt ſeulement un prélude de ſon inconſtance ; elle doit vous y préparer. Pardonnez-moi, ma chère Saville, ces cruels ſoupçons. Lord Carrington vient de détruire tout ce que je penſois ſur la conſtance des Amans ; il a abandonné ma Cecile ; il l'a rendue malheureuſe, après avoir prodigué les ſermens les plus propres à ſéduire ſon cœur ſimple & confiant. Il m'a enlevé mon amie ; il mérite toute mon indignation. Vous en jugerez par le récit fidèle que voici.

Nous étions allées prendre du thé chez Mlle. Hermitage. A peine avions-nous pris nos places, qu'un Gentilhomme, de ſa connoiſſance, entra : il venoit de Briſtol. On lui fit des queſtions ſur les Beautés qui étoient dans ce lieu, &

ſur les nouvelles courantes. Il nous dit qu'il n'y avoit rien de nouveau, excepté le mariage de Lord Carrington avec Lady Betty - Sidney, que leurs amis communs deſiroient beaucoup. Auſſi-tôt qu'il eut fini ſon diſcours, notre attention ſe tourna ſur la chère Cecile, qui venoit de s'évanouir. Quand elle eut repris connoiſſance, elle ſe plaignit de la chaleur exceſſive de l'appartement, & deſira faire un tour dans le jardin. La Maîtreſſe de la maiſon l'y conduiſit, pendant que je demandai une chaiſe pour la ramener à Bloomhill. Auſſi-tôt que nous y fûmes arrivées, j'employai toutes les raiſons que je crus les plus propres à perſuader Cecile, pour qu'elle ne s'alarmât pas d'un propos peut-être ſans fondement. Elle avoit reçu une lettre le matin de ſon Amant; il me paroiſſoit impoſſible qu'il pût changer auſſi promptement. Frappée de mes réflexions, elle ſe détermina à lui écrire; &, pour recevoir plutôt ſa réponſe, elle voulut me quitter pour aller à la Ville prochaine, où elle avoit une petite maiſon. J'ai envoyé chaque jour, depuis, pour ſavoir ſi la réponſe

étoit arrivée; & j'espérois encore, lorsqu'hier matin, relisant votre lettre, qui me faisoit réfléchir sur la légèreté des hommes, & applaudir à la délicatesse & à la noblesse de l'ame de ma Sophie, ma porte s'ouvrit, & offrit à mes yeux la malheureuse Cecile, pâle, desséchée, l'image même de la mort. Il n'y avoit aucune question à lui faire; son maintien exprimoit sa peine. — Je suis venue, mon amie, me dit-elle en m'embrassant, vous dire un éternel adieu—. Je la priai d'être plus modérée, de ne pas précipiter ses résolutions; j'ajoutai qu'il y avoit peut-être quelque mépriſe. Elle soupira, & me dit: — Quoique je sois, ma chère amie, dans le plus grand trouble, vous n'entendrez ni plainte ni murmure de ma part. Non, Miss Fermor, je suis au-dessus de ces expressions de la douleur. Une ame ordinaire trouve consolant d'exciter la pitié; je ne desire pas même, mon aimable amie, d'exciter la vôtre: votre cœur est trop sensible; vous oublieriez votre propre bonheur pour vous occuper d'une infortunée que vous ne devez pas pleurer. Je vous aurai montré l'exemple du

courage... Je fis de vains efforts pour la calmer, en la priant de ne point condamner Lord Carrington qu'elle n'eût des preuves assurées de son crime. — Il ne sauroit, ma chère amie, y avoir de mépriſe; j'ai été trompée; quand j'ai cru être aimée, j'ai été dans l'erreur: je ne l'accuſe d'aucun crime: je n'ai nul droit de le trouver coupable —.

En finiſſant ces mots, elle me donna ſa lettre, lettre dictée par la honte de ſa criminelle conduite. Il avoue ſes engagemens. Malheureux mot! peut-on le prononcer? Il déclare qu'il va ſe lier avec Lady Betty Sidney. Il prie Cecile de lui pardonner de lui en avoir impoſé; jure qu'il a la plus ſincère eſtime pour elle; & finit par lui ſouhaiter tous les bonheurs. Vil mortel! lorſqu'il lui arrache la vie.

L'indignation s'empara de mon ame; j'injuriois, je maudiſſois le malheureux, pendant que ma chère amie, ſi offenſée, tâchoit de m'adoucir, s'imputant tout le blâme de ce forfait, puiſque c'étoit ſon imprudence qui l'avoit cauſé. — Lord Carrington avoit d'abord été attendri de ſa ſituation, diſoit-elle; il avoit

avoit entendu dire qu'elle étoit malheureuse : son cœur en fut touché ; il se méprit sur ses sentimens ; sa pitié fit son crime, & doit faire son excuse. Voyant qu'elle parloit aussi tranquillement, j'essayai d'obtenir d'elle de l'oublier, & de venir partager ma fortune. —Je n'ai pas pris mes résolutions, ma chère Miss Fermor, sans réflexion, me répondit-elle : mon sort est décidé ; je quitte l'Angleterre, pour m'ensevelir dans l'obscure retraite d'un Couvent, où je puisse ne jamair voir ni entendre parler de celui qui étoit l'objet de tous mes vœux. Vous-même, ma chère amie, que j'abandonne, je vous cacherai l'asyle d'une infortunée, qui ne méritoit pas vos bontés —.

Voyant que j'allois lui répondre, elle reprit la parole avec vivacité. — Je vous prie, ma chère Louise, de ne pas vous tourmenter pour découvrir ma retraite ; je ne sais pas encore moi-même où j'irai : je suis si dégoûtée du monde, que je n'y conserverai aucune relation. Votre amitié, s'écria l'aimable fille, en laissant couler quelques larmes,

sera le seul souvenir que je me permettrai de garder, parce que j'espère conserver quelque part dans le plus digne cœur. Quatre jours après mon départ, ma Louise, ajouta-t-elle, vous enverrez cette lettre à son adresse (je compris bien que c'étoit au misérable auteur de tous ses maux). Actuellement, ma chère Miss Fermor, il faut hâter ce terrible moment, & aider à mon foible courage pour m'arracher d'ici —. En même temps, la chère fille se jetta dans mes bras en sanglottant. Partageant sa peine, je n'étois guère en état de lui offrir des consolations. Elle voulut s'éloigner de moi; je mis la main sur son bras pour la retenir: je trouvai sa peau brûlante. — Ma chère Cecile, lui dis-je, vous n'êtes pas en état d'entreprendre un voyage; je ne souffrirai pas que vous me quittiez dans cette situation: une fièvre terrible vous consume. — Je ne suis pas bien, il est vrai, dit-elle; c'est seulement de n'avoir pas dormi: je serai mieux demain. J'ai avec moi une vieille femme qui étoit à ma mère, qui m'accompagnera jusqu'à Abbeville, où j'ai quelques amis. Je serai

bien & heureuse, ma chère Louise; ne soyez point inquiète de moi, & ne m'oubliez pas—.

Elle n'en put dire davantage, & se jetta dans la chaise qui l'attendoit. Je restai dans un état qui n'étoit pas moins cruel que le sien; je poussois des cris & des gémissemens, sans soulager ma peine. J'appellois ma chère Cecile; je croyois entendre sa douce voix, & voir sa céleste figure, si agréable, si analogue aux charmes de son esprit. Mais, ma Sophie, dites-moi, que pensez-vous d'un malheureux qui abandonne cet Ange? & pour qui? pour Lady Betty Sidney, fille du Comte de Wilton; pour une femme, qui, si elle a eu des charmes autrefois, n'a plus aujourd'hui que des artifices. Elle épouseroit même celui qu'elle haïroit; le rang & la fortune sont ses seuls desirs. Je n'ai pas besoin de vous dire que personne dans les trois Royaumes ne seroit assez fou pour vouloir être cette malheureuse victime. Puisse Carrington, en perdant Cecile, perdre tout le bonheur de sa vie, ne rencontrer que peines & tourmens!

Quoiqu'outrée dans mes expreſſions, ma Sophie, je ne ſatisfais pas encore tout mon reſſentiment. Je m'accuſe quelquefois moi-même, de n'avoir pas fait part de mes ſoupçons à cette chère & crédule fille : mais elle étoit ſi prévenue, qu'elle n'y auroit pas ajouté foi ; & les doutes que j'aurois pu lui inſpirer n'auroient fait que troubler ſon repos, ſans prévenir le danger. Oh ! ma Sophie, que cet homme inhumain me cauſe de peine ! Je l'ai vue, cette charmante & malheureuſe fille, élever au Ciel ſes regards ſupplians, ſans ſe permettre aucun murmure ! S'il l'avoit vue, cette touchante Cecile, il n'auroit pas pu ſe défendre de tant de charmes ; il auroit reconnu peut-être tout ce qu'il avoit à réparer auprès de cette Beauté ſi outragée.

Enfin, ma chère Sophie, cette lamentable hiſtoire m'a ſi fort affectée, que j'avois perdu de vue ce qui vous intéreſſe. J'ai cependant ſenti tous les mouvemens de votre jalouſie ; je ſuis outrée contre Lord Sedlay ; je ne ſais comment nommer cette eſpèce d'infidélité. Mais pour cette impertinente Fanny,

je ne lui pardonnerai jamais. Comment pouvoit-elle imaginer, un moment, être votre rivale? Elle a bien fait de s'éloigner; car les foibles rayons de la lune ne peuvent s'appercevoir, quand le soleil brille. J'ai une véritable antipathie pour ces coquettes si libres, toujours à l'affût pour engager tous les hommes qu'elles rencontrent. Au commencement de ma lettre, je me suis déchaînée contre le genre humain; à la fin, j'ai peine à m'empêcher d'être plus sensible dans un autre genre, & plus remplie de bonté. De peur de perdre cette sensibilité, laissez-moi me ressouvenir que vous aimez votre Louise Fermor.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

EST-IL possible, ma chère Louise, que le cœur humain soit si perfide? Lord Carrington peut-il être aussi vil? Cet homme parjure a donc perdu tout sentiment honnête? Puisse-t-il un jour les reprendre, pour mieux sentir toute

l'étendue de son crime ! Je n'ai jamais bien pensé d'un homme qui observoit tant de mystère, & avec un tel Ange. Si elle avoit manqué de générosité, d'honneur, il auroit pu chercher des prétextes pour dérober la connoissance de son choix ; mais il devoit, au contraire, s'en tenir honoré, le malheureux ! il n'étoit pas digne d'elle. Hélas ! il faut le plaindre d'avoir outragé cette chère fille, & trouver de la consolation dans cette pensée, que je voudrois, pour son repos, que Cecile pût adopter. Si les malheureux qui volent, crainte de mourir de faim, subissent la peine de leur crime, pourquoi des Juges équitables ne puniſſent-ils pas un homme indigne, qui enlève toute la tranquillité & la bonheur d'une fille vertueuse ? mais ils n'oseroient rendre cet arrêt contre leur confrère.

J'ai donné à lire votre lettre à Sedlay ; j'ai été charmée de voir couler ses larmes, en abondance : cependant, qui sait si ce n'est pas l'hypocrisie qui les lui arrachoit ? Cet homme faux m'a rendue méfiante. Pourra-t-on, après cet exemple, ajouter foi ni aux promesses

ni aux sermens ? Mon Amant se croit à l'abri de toute inquiétude, ayant obtenu mon aveu pour être à lui la première semaine de Septembre. C'étoit avant de recevoir votre lettre, ma Louise, que j'ai promis ; il faut savoir à présent si ses discours persuasifs pourront prévaloir. En vérité, je crains toujours qu'il ne cache un Carrington dans le fond du cœur, malgré tous les soins qu'il prend pour me prouver le contraire. Quelle horreur de soupçonner ce qu'on aime ! . . . Je me suis excusée, Mardi dernier, d'aller au bal, ne voulant pas essayer si une nouvelle étincelle de jalousie flatteroit son cœur ou sa vanité. Tout considéré, je ne voulois pas m'exposer à rencontrer Fanny Darnley ; & j'ai senti un délicieux plaisir, quand Sedlay, voyant que je ne voulois point sortir, m'a priée de lui permettre de passer la journée avec moi. J'ai voulu lui cacher l'agréable sensation que me causoit sa proposition, en affectant beaucoup de surprise.—Pourquoi vous étonner, ma Sophie, me dit il ? ne pourrai-je jamais vous convaincre que je ne connois nul bonheur

ſans vous? eſt-il ſurprenant que je préfere votre charmante converſation, à ce tumulte, qui ne peut avoir de charmes que pour ceux qui n'ont jamais goûté le bonheur de vous entendre —? Son ton de voix, ſes tendres expreſſions, m'ont à la fin perſuadée de la réalité de ſes ſentimens. Je fus encore plus contente, peu de momens après qu'il fut ſorti, de le voir rentrer. A ſix heures, nous nous ſommes promenés en bateau; le calme des eaux, la ſérénité qui régnoit ſur le viſage de Sedlay, tout m'inſpiroit la douceur & la complaiſance. Milord, trop bon Politique pour laiſſer échapper cette occaſion d'avancer ſon bonheur, m'a tant ſollicitée, qu'enfin j'ai conſenti à devenir, dans peu de jours, Lady Sedlay. Il a envoyé à l'inſtant des ordres chez lui; il étoit dans une ſi prodigieuſe agitation, ma Louiſe, il donnoit tant de commiſſions à-la-fois, quoiqu'il fût très-tard, que je me ſuis preſque repentie, une ou deux fois, de ma condeſcendance.

Lord Walton a écrit à Milord Lexington, tuteur de Miſs Herbert; ſes pro-

positions ont été acceptées. C'est une heureuse fille, de ne pas rencontrer d'obstacles de la part de ses parens. Ceux qui ont vécu long-temps, d'ordinaire ne connoissent plus les tendres passions, & traitent l'amour d'extravagance ; les malheureux enfans deviennent alors les victimes de leurs caprices. Cette réflexion me touche de si près, que je ne veux pas m'y arrêter, pour éviter de manquer à la mémoire de ceux que je dois respecter.

Je me propose, ma Louise, de vous aller voir avant la saison des frimats, quoique rien ne puisse m'effrayer dans les bras de l'amitié ; j'espère même vous ramener à la Ville. En vérité, ma chère amie, je ne peux supporter que vous vous ensevelissiez à Bloomhill. Laissez éloigner ceux qui ne peuvent pas faire l'ornement du monde ; soyez plus juste pour vous, & ne refusez pas de vous rejoindre à votre chère amie Saville.

Louise FERMOR *à Lady* SAVILLE.

JE rétracte, ma chère Sophie, le conseil que je vous ai donné ; c'est une preuve d'un jugement très-borné, de condamner l'espèce entière pour la faute d'un seul : cette pensée ne doit pas habiter dans l'esprit de votre Louise. Lord Sedlay vous a prouvé sa constance ; il mérite la récompense que vous lui promettez. Si le repentir peut effacer le crime de Lord Carrington, il mérite aussi quelque pitié. Je lui avois envoyé la lettre que cette angélique amie m'avoit laissée pour lui ; je n'imaginois pas qu'elle pût encore être parvenue à Bristol, lorsque j'ai été surprise par la vue inopinée de cet homme infortuné. Son arrivée dans ma chambre, qui fut annoncée, me fit tressaillir, & me tira de la rêverie où sa cruelle conduite avoit continué de me plonger. J'avois peine à retenir les mouvemens de ma colère, & à cacher mon mépris. Je ne pus m'empêcher de lui demander d'un ton

impérieux ce qui me procuroit l'honneur de ſa viſite? Il ne me donna pas le temps d'achever mon diſcours. — Je vole auprès de vous, Madame, comme auprès de mon ſeul refuge; votre amitié pour ma Cecile me fait eſpérer que vous m'apprendrez le lieu qu'elle habite : je m'en ſuis inutilement informé. Où pourrai-je donc, ma chère Dame, retrouver cette fille angélique ſi offenſée? inſtruiſez-moi, je vous ſupplie, ou préparez-vous à me voir périr la victime de mon infamie : je ne peux ſupporter la vie ſans ma Cecile—. Son émotion, la véhémence de ſon diſcours me faiſoient preſqu'oublier qu'il étoit lui-même l'unique artiſan de ſon malheur. Je me ſentois émue de pitié; mais l'idée des ſouffrances de ma Cecile écarta bientôt ce doux ſentiment, & ranima mon courroux. — Je ſuis fâchée, Milord, que vous ayiez recours à moi pour être inſtruit du ſort de Miſs Windham; en me quittant, elle a refuſé de me l'apprendre; & elle ſouhaite qu'on ne découvre jamais ſa retraite : je ſais ſeulement qu'elle a quitté ce Royaume; mais le lieu qu'elle habite eſt un ſecret

pour moi, comme pour vous —. A ces mots, il se livra au désespoir, aux imprécations, invoquant la vengeance du Ciel contre lui-même. Il ne murmura pas moins contre sa mère, qu'il accusa d'avoir exigé de lui cette action indigne qui le perdoit. Ce n'étoit pas à moi à lui reprocher son parjure; je n'avois pas assez de cruauté pour insulter à un malheur qu'il sentoit si vivement. — J'ai été entraîné, Miss Fermor, me dit-il; j'ai été assez insensé pour me laisser conduire contre ma propre inclination : cela ne doit pas m'excuser; je suis un infame dans toute l'étendue du mot; je suis le plus vil des mortels; j'ai rompu les sermens solemnels que j'avois faits, pour m'engager à une femme qui m'auroit rendu son esclave : elle vouloit flatter ma vanité, en me préférant à tous les fats dont elle étoit environnée, trop habile coquette pour ne m'avoir pas étudié, dans la vue de mieux employer ses ruses. Ma mère, plus artificieuse qu'un serpent, l'aida à me tromper, pour m'arracher à la plus aimable fille, & m'engager à épouser cette diabolique créature. Tourmenté

à l'excès, environné de tous leurs piéges, j'oubliois ce que je devois & à l'amitié & à l'honneur. Dans cet horrible égarement, j'écrivis cette lettre fatale, qui m'a privé de tout mon bonheur; mais je vais chercher cette Amante injuriée, pour réparer ma faute, ou mourir à ses pieds. Lisez, Madame; lisez cette lettre, pour mieux juger de ma perte—.

Comment aurois-je tenté de la lire devant cet insensé, dont la fureur & les imprécations m'épouvantoient? Je ne pouvois plus ni écouter ni rien entendre; un froid mortel me saisit: j'allois m'évanouir. Il me demanda pardon de la frayeur & du trouble qu'il me causoit, en me protestant qu'il n'auroit point de repos qu'il n'eût parcouru tous les Monastères de France, & me laissa enfin la liberté de détester plus que jamais sa misérable conduite.

Quelle différence, ma chère Sophie, produit le crime dans la manière de supporter les malheurs! La douce & innocente Cecile, résignée à ses chagrins, les soutient avec un courage

tranquille, sans murmurer contre les décrets de l'Etre-Suprême. Lord Carrington, plongé dans le désespoir, quoique persuadé de son crime, n'en peut souffrir la punition; & aussi enragé que repentant, ne prie ni n'espère. Obligé de choisir dans cet état, qui ne préféreroit le sort de Cecile outragée?

Je ne peux prévoir le succès des démarches de Carrington; je lui ai conseillé de s'informer d'abord à Abbeville, où elle avoit intention de s'arrêter. S'il la trouve, voudra-t-elle seulement l'entendre? Peut-on se flatter de rétablir la confiance dans une ame si délicate & aussi sensiblement blessée? Je vous envoie sa lettre, si bien écrite, & si remplie de sentimens.

La violente scène que j'ai éprouvée a si bien effacé toute autre idée de ma mémoire, que j'ai oublié de vous parler de Henri Savage. Je vous avois dit, ma chère Sophie, que je ne lui permettrois pas plus long-temps de me continuer ses fréquentes visites; j'étois dans l'espérance qu'il ne penseroit plus à moi, ayant trouvé ma porte fermée:

ce qui l'a engagé à m'écrire, & à me déclarer sa passion. Il m'offre son cœur & sa fortune dans les termes les plus respectueux; il parle de ses sentimens d'une manière touchante, & du bonheur qu'il éprouveroit si je les partageois. Je ne suis pas assez injuste, ma Sophie, pour ne pas connoître tout le mérite de Sir Henri; j'avoue qu'il est aimable, sans avoir le moindre penchant pour lui. Je suis fâchée de faire de la peine à ce galant homme; mais j'en userois encore plus mal, si j'écoutois un amour que je ne pourrois jamais partager. Je l'assure de mon estime; je lui offre mon amitié: il ne peut pas se plaindre.

Que je serai heureuse, ma charmante Milady, de vous voir à Bloomhill avec Milord! Quant à l'article important de quitter cette retraite, nous ferons cet arrangement quand vous y serez. Vous connoissez tout l'empire que vous avez sur votre Louise Fermor.

Miſs WINDHAM *à Lord* CARRINGTON.

JE ſerois bien injuſte, Milord, ſi je vous reprochois votre conduite; je ne dois être touchée que de l'irrégularité de la mienne, & ne me plains nullement de la vôtre. La femme, qui oublie ce qu'elle ſe doit à elle-même, en donnant ſon conſentement à une union ſecrète, ne devoit pas être longtemps digne de votre eſtime, & ne mérite pas d'être votre femme, puiſqu'elle veut bien ſe contenter d'être regardée comme votre maîtreſſe. Je me ſuis perdue moi-même, ſelon mon opinion, en acceptant vos propoſitions; pourquoi donc ſerois-je ſurpriſe de me trouver également perdue dans votre eſprit? Je ne m'étois pas apperçue, je l'avoue, de ce changement. Accoutumée à vous croire auſſi ſincère que moi, je me fiois à vos proteſtations. Lorſque vous prétendîtes qu'il y avoit des difficultés, quant à la manière de nous marier, je fus d'accord avec vous d'en

retarder la cérémonie, jusqu'au moment de pouvoir nous unir publiquement. Je ne pouvois pas douter de votre amitié, Milord ; vous m'en aviez donné des preuves si désintéressées ! En vous regardant comme Amant, je pouvois en douter ; comme ami, je ne le pouvois pas. C'est sous ce nom sacré de l'amitié, que vous avez obtenu mon consentement pour une union secrète. Mon ame fut troublée à cette demande ; ma confiance, dans vos sentimens d'honneur, étouffa toutes mes craintes ; cette amitié, dont je dépendois, m'a trahie : je lui sacrifiai ce que j'aurois refusé au seul amour. Je respectois la tranquillité de votre mère ; puisqu'elle vous étoit chère, elle ne m'étoit plus indifférente. Je n'ambitionnois point de jouir de votre rang ; contente que vous le possédassiez, j'étois satisfaite de rester dans mon humble situation. Il y a eu une occasion où je vous montrai que je ne desirois pas un rang plus élevé. Ignorée comme je le suis, je n'aurois pas été choisie par d'ambitieux parens ; & j'avois un trop grand respect pour la piété filiale, pour souhaiter que vous pussiez

jamais vous écarter de tout ce qu'elle prescrit. Ainsi, je suis fort éloignée, Milord, de justifier une action qui vous a donné tant de désagrémens, & qui a été la source de toutes mes inquiétudes. Je n'ajouterai que peu de mots, pour vous faire savoir la résolution que j'ai prise de quitter ma Patrie. Si mon cœur gémit de l'idée de ne plus vous voir, je suis charmée de m'imposer cette peine, pour qu'il ne soit plus en votre pouvoir de conserver le plus léger desir de remplir vos engagemens. Si le hazard, Milord, a mis une grande différence dans nos fortunes, la Nature & l'éducation m'ont donné des sentimens au moins aussi nobles que les vôtres. Je vous prouverai que je méritois votre estime; pour votre amour, je ne saurois plus long-temps me vanter de ce bonheur, dont je n'ai jamais osé être bien sûre. Je ne vous reproche point votre inconstance; c'est une faute de fragilité. Hélas! Milord, le manque d'honneur ne peut trouver d'excuse. Vous pouvez m'abandonner avec impunité; mais vous ne pouviez me tromper sans crime. Puisse Lady Betty Sidney

vous rendre heureux ! puisse-t-elle vous inspirer autant de vertu que d'amour ! En pensant à moi, n'ayez aucun regret ; je suis parfaitement soumise à ma destinée. Je serai heureuse, parce que je suis innocente ; & je serai contente de mon sort, si vous l'êtes du vôtre.

Lady SAVILLE *à Miss* FERMOR.

NE m'accusez pas, ma Louise, d'insensibilité, quoique je vous dise que loin de prendre part au chagrin de Lord Carrington, je suis bien aise qu'il soit malheureux. Laissez-le donc souffrir, sans vous en affecter ; il ne peut jamais éprouver de peines comparables à celles qu'il a causées. L'homme qui peut se laisser séduire jusqu'au point de renoncer à Cecile Windham, & la trahir, ne connoît guère tous les sentimens délicats de l'honneur & de l'humanité ; on doit l'abandonner aux justes reproches de sa conscience, parce qu'il n'y a pas grand mérite à se repentir d'une faute. Mais quelle faute d'écrire une lettre aussi

barbare! Les hommes les plus mépri-sables sont souvent ceux qui ont le plus de remords de leurs mauvais procédés. Il est indigne, cet homme, d'approcher de la demeure de votre amie. Comment pourroit-il excuser ce qu'il a fait, & comment pourroit-il rétablir sa confiance, après en avoir abusé autant? J'avoue que si je rencontrois un infidèle, je ne pourrois jamais croire à ses vœux, ni à ses sermens. Pour vous, ma chère Louise, formée par la Nature avec de plus douces dispositions que les miennes, en même temps que vous frémissez du malheur de votre infortunée Cecile, vous sentez une lueur de compassion pour l'auteur de ses tourmens. Contentez-vous, ma Louise, de causer mon admiration par la générosité de votre cœur & l'étendue de sa bonté; & ne croyez pas que je puisse jamais vous imiter.

Lord Walton vient de me dire, avec un air d'importance, que des affaires indispensables l'obligeoient de quitter demain Southampton. Je connois toute son impatience pour régler promptement les articles de son mariage, quoi-

que je soupçonne encore davantage l'adroite subtilité de Lord Sedlay, qui aura engagé son ami à se servir de ce prétexte. Ah! si j'étois sûre de leur intrigue, je forcerois bien mon frère à partir sans moi. Sedlay & lui sont à ma porte; je vous laisse pour les joindre, & savoir si mes conjectures sont vraies...

Précisément, comme je vous l'ai dit, ma Louise; Sedlay avoit un air si embarrassé, quand je l'ai accusé d'être du complot, que je n'ai pas besoin d'autre certitude. Mon frère, toujours prêt à obliger son ami, en prenant un air plus sérieux, persistoit à soutenir sa première histoire, & feignit de chercher dans sa sa poche la lettre de son Avocat, qui lui marquoit que sa présence étoit absolument nécessaire : & il me dit, en renchérissant encore sur sa gravité, que Sedlay n'avoit point de part à cette affaire; qu'il avoit oublié sa lettre, mais qu'il me la feroit voir. Je l'assurai qu'il ne devoit pas prendre cette peine; qu'il me paroissoit possible qu'il eût des affaires à Londres; mais que, n'étant pas dans le même cas, je choisissois de rester ici jusqu'à la fin de l'automne. Ils

se regardèrent tristement l'un & l'autre, fâchés certainement de n'avoir pas mieux réussi. Mon frère, avec sa véhémence ordinaire, jura que j'étois la femme la plus perverse qu'il y eût sur la terre, s'étonnant que Sedlay pût m'aimer, malgré mes caprices, & protestant qu'il ne voudroit pas de la plus belle femme, à ce prix. Son ami, loin de le remercier, fut assez ingrat pour reconnoître ses bons offices, en lui disant qu'il se livroit trop à ses premiers mouvemens; qu'il n'avoit point de bonnes raisons pour se fâcher; qu'il avoit plus de tort que moi, & méritoit les mauvais traitemens qu'il recevoit de ma part. Je les laissai, pour mieux concerter leurs ruses. Bientôt je fus suivie par Sedlay, qui, avec un ton suppliant, me pria de partir le lendemain avec mon frère, qui auroit beaucoup d'humeur de mon refus. Vous observerez, s'il vous plaît, sa finesse. Enfin, après plusieurs altercations, je consentis à donner des ordres pour mon départ. Nous fûmes, le soir, avec Miss Herbert, à la Comédie, où l'inimitable caractère de M. Wats me fit fondre en larmes. Je pense que je

n'éprouverai que ce chagrin de la soirée.

Je suis charmée que vous ayez quitté Bloomhill ; je commençois à craindre que vous ne vous abandonnassiez trop à la tristesse que vous cause la perte de la petite Cecile. J'espère que le changement de lieu rétablira votre tranquillité. J'ai impatience que Henri Savage trouve quelque moment favorable pour se présenter. Il avoit bien mal combiné, en croyant que vous pourriez l'écouter, dans le temps où vous veniez d'être témoin de la perfidie de Lord Carrington. Je desirerois avoir été dans sa confidence ; je lui aurois conseillé d'attendre. Vous pouvez penser, chère amie, par ce que je vous dis, que je m'intéresse à ses succès ! En vérité, parmi tous ceux qui se sont offerts à vous, je n'ai trouvé que lui qui pût vous rendre heureuse ; c'est mon opinion. Sir Henri a de la raison ; sa figure est belle : beaucoup de bien, avec cela, & beaucoup de sensibilité. J'en ai si peu, moi, dans ma composition, de ces sentimens sublimes, que je me suis souvent étonnée de ce que je vous aimois autant. Adieu.

Miſs FERMOR *à Lady* SAVILLE.

LE changement de lieu, j'en ſuis convaincue, ma chère Sophie, produit peu de différence ſur les ſentimens qui nous touchent. Nouvelles décorations, viſages nouveaux, converſations totalement différentes, diſſipent, ſi vous le voulez, notre mélancolie pour un moment: mais quand nous revenons ſeules à nous-mêmes, nous payons un juſte tribut au chagrin auquel nous avions voulu nous ſouſtraire; c'eſt un tyran cruel & inhumain, qui dévore ſes captifs, & ne quitte guères le malheureux dont il s'eſt une fois emparé. L'infortunée Cecile m'eſt toujours préſente; ſa douce image me ſuit dans tous les lieux. Le miſérable Carrington me préſente auſſi de nouveaux ſujets de douleur. Oui, Milady, quoiqu'il ſoit vil, il eſt malheureux; & il acquiert encore plus de droit à la pitié, parce que c'eſt lui-même qui a cauſé ſa propre infortune. Vous n'êtes pas juſte, ma Sophie, quand vous

vous dites que vous ne pourriez pas pardonner à celui qui vous auroit une fois trompée; faites quelque distinction entre oublier & pardonner. Il y a des crimes qui inspirent tant de haine, qu'on n'en sauroit généralement accorder le pardon; mais quand le coupable se repent de bonne foi, il est difficile de conserver toujours le même ressentiment. Il faut donc distinguer un mortel que sa fragilité ou sa foiblesse entraîne. Seriez-vous assez injuste, s'il se repent, de le condamner à une infamie éternelle? Je vous connois mieux que vous-même, ma Sophie; je vous trouve beaucoup de sentiment, quoique vous n'en conveniez pas; vous êtes tendre, vous avez de la compassion: vous seriez fâchée d'être injuste. Ce n'est pas toujours ceux qui parlent le plus sentiment, qui en ont davantage. J'aime mieux que mes amies sympathisent avec moi, que si elles ne faisoient qu'analyser les causes de la sympathie.

Lord Walton n'a pas d'idée du cœur humain, lorsqu'il s'étonne de ce que Sedlay vous aime avec vos caprices;

c'eſt la douce variété qui charme : les caractères uniformes ſont de bonnes femmes, lorſque la vivacité de l'amour eſt changée en eſtime dans le cœur d'un mari. Auparavant, il peut être utile de mêler la crainte à l'eſpérance.

Vous voyez, par la date de ma lettre, que je ſuis arrivée à la fin de la journée qui termine mon voyage. Je ſuis dans une grande & belle maiſon, conduite avec nobleſſe & économie, quoique remplie de beaucoup de monde. La Maîtreſſe de la maiſon eſt réſervée, polie par règle, n'entre guère dans ces bagatelles qui ſont l'ame de la converſation; trop ſavante, trop haute pour ſe plier à parler à chaque perſonne, ſa ſupériorité humilie ſes égales, & lui donne des ridicules parmi ceux qui ſont au-deſſous d'elle. Mais comme chaque caractère a ſes lumières & ſes ombres, Lady Roſcomon n'eſt pas ſans mérite; elle veille à l'éducation de ſes enfans, & règle les comptes de ſon Maître-d'hôtel; prend ſoin que Milord ne ſoit pas trompé; & cherche à lui donner quelques-unes de ſes connoiſſances. Mais il y a beaucoup de vanité d'un côté,

& de l'autre beaucoup d'insuffisance pour ces mêmes connoissances ; ce qui fait encore plus remarquer le peu d'avantage qu'il en retire. Le bon-homme écoute les décisions de Milady avec vénération, en admirant son profond savoir ; & quoique la tendresse & la bonté ne puissent jamais être méprisées, il craint de faire paroître ses sentimens à cet égard, de peur qu'on ne l'accuse de foiblesse. Il craint aussi d'être tyrannisé, quoiqu'il se laisse gouverner ; &, comme le renard, il est quelquefois bien aise de sacrifier la queue pour sauver la tête (1).

Lady Marry Denton, sœur de Lady Roscomon, est spirituelle, vive & gaie, toujours contente d'elle-même, & cherchant à attirer la confiance. Elle est libre avec les hommes, sans paroître avoir aucun dessein sur leur liberté ; elle rit de si bonne foi, qu'on prend part à sa gaieté, sans lui en demander le sujet. Cette sœur donne l'idée la plus élevée de la perfection & de la beauté, unies à l'agrément. Vous pouvez de-

(1) Proverbe Anglois.

viner laquelle je préfere. Nos amuſemens ne ſont pas très-variés. Nous avons encore des caractères qui méritent d'être fidellement tracés ; mais je n'en ai pas le temps dans ce moment. La ſituation du lieu eſt belle ; tout y eſt magnifique, & manque de goût & de variété. Je reſterai encore ici quatre ou cinq jours. Lady Marry m'attend ; je ſuis forcée de vous quitter.

Lady SAVILLE *à Miſs* FERMOR.

JE ſuis fâchée, ma chère amie, que le ſéjour de Firwood n'ait pas, juſqu'à préſent, produit l'effet que j'en attendois. Quoique j'eſtime beaucoup votre aimable ſenſibilité, je pourrois deſirer que vous en euſſiez quelques degrés de moins ; en formant ce deſir, je n'ai en vue que votre tranquillité, quoique la mienne en pût être auſſi altérée, puiſqu'il m'eſt ſi naturel de partager toutes vos peines. J'eſpère beaucoup de la charmante vivacité de Marry Denton ; vous pourrez, par contagion, vous

accoutumer à rire avec elle, & reprendre votre première gaieté. Son caractère, dont vous me faites le portrait, me plaît infiniment mieux que celui de sa digne sœur, que vous m'avez représenté sous un pitoyable jour. Quoique je sois un peu passionnée pour le despotisme, je me condamnerois, si je supposois que mon Sedlay déchût de ses justes droits, en m'épousant : j'abdique toute tyrannie avec mon nom ; je ne veux conserver que ce qu'il me faudra d'esprit pour m'empêcher de végéter dans les soins de ma maison & de ma famille ; très-digne résolution, il faut l'avouer.

Le 26 du mois est fixé, ma chère, pour mettre fin à mon règne ; je ferai le meilleur usage que je pourrai du peu de jours qui me restent ; j'agirai en souveraine dans toutes mes actions. J'ai souvent pensé que si Sedlay se mettoit en tête de récriminer sur ma conduite passée, je ferois une triste figure. Il m'apporta, hier au soir, un très-beau collier de diamans & une belle fleur pour ma tête ; je les refusai d'abord : comme la bonté de Sir Charles, ou

plutôt son orgueil, m'avoit prodigué les parures de ce genre, j'en avois suffisamment pour paroître au milieu des femmes les plus magnifiques. Lord Sedlay fut sensible à mon refus; &, avec une chaleur que je ne lui vis jamais employer avant ce moment, il prit si sérieusement mon refus, que je fus obligée de tout accepter.

Quelle folie de vouloir se donner de telles prérogatives, avant d'avoir prononcé le oui fatal! Enfin, je m'y suis déterminée; c'est la dernière de mes concessions. J'ai desiré qu'il y eût peu de monde à la cérémonie; j'ai souhaité qu'on n'invitât pas d'autre personne que la tante & l'oncle de Sedlay & son ami Clinfort, Miss Herbert & Lord Walton. C'est à l'Eglise de Saint-Georges que nous serons mariés; nous partirons tout de suite pour Sedlay-Park. Mon frère & sa Lucie nous y accompagneront. Malgré mes efforts pour conduire tous ces préparatifs avec tranquillité, c'est un tracas continuel. Sedlay est occupé comme un Négociant au milieu de son comptoir; il ne fait pas un pas sans me consulter, & je suis tourmentée tant

que la journée dure. Mon généreux Amant a insisté pour que j'eusse de réglé quinze cents livres sterlings par an. Puisse le Ciel, ma Louise, m'assurer d'en jouir long-temps avec autant de satisfaction que votre Lady Saville en aura de votre constante amitié !

Miss FERMOR *à Lady* SAVILLE.

C'EST aujourd'hui le jour destiné où mon amie devient Milady Sedlay ; puisse chacun de ses jours & de ses années augmenter son bonheur & celui de son digne Parthener ! Quelle différence, ma Sophie, de ce jour à cette aurore du matin où vous fûtes forcée de donner votre main à celui que vous abhorriez ! Je me rappelle cette lugubre cérémonie, où vous alliez à l'autel prononcer le vœu fatal ; votre père à moitié satisfait ; Sir Charles, le front ridé, ne sachant guère s'il devoit être gai ou refrogné ; vos yeux gros d'avoir pleuré ; votre Louise aussi affligée que vous. Je ne voudrois pas rappeller cette triste

scène à votre esprit, si je ne savois que les chagrins passés sont un plaisir présent pour ceux dont la situation est changée. Remerciez le Ciel, ma Sophie, du bonheur que vous goûtez, en réfléchissant sur les malheurs auxquels vous êtes échappée. Je suis au comble de ma joie, ma chère amie, de vous entendre prononcer que vous n'usurperez pas plus de pouvoir qu'une Maîtresse de maison a droit d'en avoir. Une femme reçoit tout de son mari; c'est pourquoi elle doit conserver la dignité de l'homme avec qui elle la partage.

Qui pensez vous qui vient de m'arriver? pas d'autre que Henri Savage. Il a certainement dessein de réparer sa faute; mais non, il sollicite l'amour. Je lui offre de l'amitié, il n'est pas content; il murmure: je suis tentée de lui dire, ma Sophie, que je suis fâchée qu'il souffre, que je l'estime; n'en desirez pas davantage de ma part. Malgré toutes les preuves que j'ai, je conserve toute ma prévention pour un objet qui peut-être ne le vaut pas. Hélas! la conviction a peu de pouvoir sur les sentimens du cœur! Mon esprit applaudit Sir Henri;

mais un intérêt plus vif prévaut sur ses bonnes qualités. Il peut être mon ami, je le répète, & pas plus. Je suis satisfaite de mon état; je ne souhaite point d'en changer, tant que je n'aurai pas la certitude d'être plus heureuse. Je pourrois m'amuser des petits êtres que ce Pays nous fournit, dont quelques-uns, en vérité, ont beaucoup d'éclat. Le jeune Denham, par exemple, qui danse & s'habille avec plus d'élégance qu'aucun de nos Seigneurs Anglois. Il est convaincu lui-même de cette vérité, & n'ambitionne pas de plus hautes perfections. Il est aussi indulgent pour les folies des autres que pour les siennes. Il rit, plaisante avec Lady Marry toute la journée. Il est également poli pour les autres femmes; il est de toutes ces espèces de fats, le plus incapable d'offenser. Son humeur sur-tout amuse beaucoup votre Louise, qui est toujours vôtre.

LA MÊME A LA MÊME.

JE vous écris, ma chère Lady Sedlay, du plus beau lieu de l'Univers; je suis environnée de tous les côtés de grottes, de cascades se précipitant d'un rocher. Chaque objet est l'ouvrage de la Nature; l'art & la magnificence auroient en vain travaillé pour former un vallon aussi charmant. Mais, me direz-vous, où existe cette Terre enchantée? sur la rivière de Somersetskire, ma Sophie, dans un petit Village inconnu. Trouvant peu d'amusement à Firwood, j'en sortis Mardi matin; &, dans le dessein d'alonger ma promenade, j'ordonnai au Postillon de prendre un chemin différent de celui par où j'étois venue. Vous savez qu'en général je suis frappée des jolis païsages & des Châteaux. Après avoir cheminé pendant quelques heures sans voir d'objet qui piquât ma curiosité, je découvris, à quelque distance du droit chemin, une vallée délicieuse. Je fis arrêter ma

chaîse, & ordonnai de tourner à droite, à la pointe du chemin qui conduit à ce lieu charmant. Lorsque j'y fus arrivée, je me trouvai sur le bord d'un petit sentier très-crotté, bordé d'une haie qui conduisoit à une maison. Je fus presque fâchée de m'être engagée si avant hors de mon chemin, & regrettai même Firwood. Le jour étoit avancé; je ne savois où j'irois: je résolus de me promener dans le Village, & de profiter, autant que je le pourrois, de la vue de cette campagne qui m'avoit paru agréable. Je passai auprès de plusieurs petites Fermes, & m'arrêtai enfin à une qui étoit un peu éloignée des autres. Cette maison étoit si couverte de jasmin & de chèvrefeuille, qu'on ne pouvoit rien distinguer que les fenêtres; une petite porte, peinte en verd & blanc, conduisoit à cette jolie demeure. J'oubliai l'heure qu'il étoit, pour satisfaire ma curiosité, & m'arrêter à regarder cette singulière décoration d'élégance & de simplicité. L'air étoit embaumé par l'abondance & la variété des fleurs, formant une petite allée qui conduisoit jusqu'à la maison. Je n'eus pas resté

quelques minutes dans cette situation, que je vis ouvrir la porte, & s'avancer trois belles filles au-devant de moi. La surprise avoit si fort éloigné ma présence d'esprit, que je ne crus pas d'abord les avoir jamais vues; mais regardant plus attentivement, je m'apperçus de mon erreur. Je reconnus les trois Miss Graham, ces charmantes filles que l'on regardoit comme l'ornement de la Société, & dont la belle figure & la taille superbe faisoient l'admiration universelle. Nous nous étions souvent étonnées, ma Sophie, d'ignorer le lieu où elles s'étoient retirées après la perte de leur grand-père, dont la mort les priva d'une grande fortune, & d'un état convenable à la noble éducation qu'elles avoient reçue. Si je fus surprise de les voir, elles ne le furent pas moins. Leur empressement à me montrer leur habitation exprimoit leur honnêteté & leur joie de me posséder chez elles. La conversation commença par ce qui avoit pu m'attirer dans leur retraite. Elles me dirent très obligeamment que, puisque j'avois fait cette démarche, elles me prioient d'y passer quelques jours. J'y

consentis, & me trouvai très-heureuse d'être avec une compagnie aussi aimable, n'ayant espéré, dans ce voyage, que de satisfaire mes yeux par un païsage agréable. S'il est aisé, ma Sophie, de vous donner une idée de cette charmante retraite, je n'espère pas de réussir aussi-bien en vous traçant le mérite de ces aimables sœurs. Réduites à vivre avec moins de cent livres sterlings par an, personne ne pourroit s'imaginer que leur situation ne leur arrache pas quelques plaintes ; on n'apperçoit rien au contraire qui prouve les regrets & le mécontentement. L'harmonie règne autour d'elles ; tout y est sourire & bonheur. Elles parlent, sans amertume, du temps passé, paroissant insensibles aux plaisirs qu'elles ont perdus, & ne regrettant que les amies qu'elles ont été forcées de quitter. Tout leur soin se borne à prévenir mutuellement les peines les unes des autres ; conséquemment c'est une société très-agréable entr'elles, & leur situation en est très-adoucie. Elles déclarent courageusement qu'elles n'ont pas la moindre espérance de retourner dans le monde,

qu'elles ont quitté ſans regret, trop inſtruites des peines de ceux qui ſont obligés d'y vivre. Voyant les choſes dans ce jour, Eaſton leur paroît un Paradis préférable à tout autre lieu. C'eſt-là la vraie Philoſophie, ma chère Sedlay; ce ſont trois jeunes filles qui en donnent des leçons à tous les Sages de l'Univers. Elles abandonnent, ſans regret, les plaiſirs, dans le temps où ils ſe montrent à elles ſous la forme la plus ſéduiſante. Admirées, flattées dans le printemps de leur âge, ne craignant point d'être négligées (ce qui augmente leur mérite à ſe ſoumettre de ſi bonne grace à la néceſſité de vivre dans l'obſcurité d'une manière ſi admirable & ſi noble), elles s'occupent d'ouvrages & de lecture, ainſi que de la culture de leur délicieux jardin. Une honnête Païſanne fait tout l'ouvrage du ménage; & un jeune enfant, beau comme le jour, ſert de Jardinier & de commiſſionnaire. Chacun des Habitans de ce Hameau ne parle que de leur bonheur, c'eſt-à-dire, de leur vertu. Que ceci eſt différent du magnifique Château que je viens de quitter! L'in-

génuité & la délicate sensibilité de ces douces filles me charment toujours davantage. Quel dommage que tant de qualités respectables restent dans l'oubli ! ce qui auroit pu faire le bonheur & les delices des plus grandes Maisons de ce Royaume, se trouve ignoré. Rougissez, malheureux, qui avez vu ces charmes, d'avoir pu souffrir qu'ils fussent cachés dans un désert, pendant qu'ils auroient pu orner vos richesses, en les unissant à la vertu !

Je serois, ma Sophie, aussi embarrassée que le fut Pâris pour décider de la beauté des trois Déesses, qui n'en avoient pas plus que ces trois sœurs en possèdent chacune dans un genre différent. Je les ai pressées de venir à Bloomhill ; elles m'ont remerciée, s'étant fait une loi de refuser tout leur voisinage.

J'ai souvent pensé, ma charmante amie, qu'il étoit fâcheux d'être obligé de punir le crime par la prison, & d'exclure de toute dissipation ces malheureux mortels qui auroient besoin de s'oublier eux-mêmes ; au contraire, l'in-

nocence & la vertu soutiennent la solitude : ces aimables filles nous l'apprennent. Comment pourrois-je m'acquitter de la réception obligeante qu'elles m'ont faite ? Il y a mille choses que je pourrois leur offrir, que leur extrême délicatesse ne leur permettroit pas d'accepter. Je n'ai d'autre moyen que de conserver l'anonyme dans mes dons ; autrement, elles se croiroient engagées à la reconnoissance ; & je ne voudrois pas qu'elles me remerciassent de m'être rendue heureuse moi-même par mes bienfaits. La générosité n'est pas grande, lorsque nous exigeons de la reconnoissance ; le plaisir d'être utile aux autres est la plus parfaite satisfaction que le cœur humain puisse ressentir. La vanité ne doit jamais influer sur de telles actions, qui n'ont de valeur que par la pureté de nos intentions.

Je serai chez moi dans deux ou trois jours ; j'espère que ma chère Sophie recevra toujours le tendre attachement de sa Louise Fermor.

Lady SEDLAY *à Miſs* FERMOR.

JE ſerois bien ingrate envers ma charmante amie, ſi je différois de lui faire tous mes remerciemens ſur les deſirs empreſſés qu'elle avoit formés pour le bonheur de ſa Sophie. Mais pourquoi m'avoir refuſé celui de votre préſence à une cérémonie ſi différente, excepté les mêmes mots, de celle dont vous fûtes triſte ſpectatrice, il y a quatre ans? Dans celle-ci, nos yeux n'étoient ni bouffis par les larmes, ni obſcurcis par les chagrins; tout étoit joie, douceur, ſatisfaction. Malgré la défenſe que j'avois faite qu'il y eût du monde, j'en trouvai beaucoup en entrant dans l'Egliſe. J'y arrivai déſarmée de tous mes caprices & de tout mon deſpotiſme; &, loin de froncer le ſourcil à l'aſſemblée, un ſourire d'approbation les paya de leur préſence. Deux jours après que nous avons été ici, nous avons reçu les viſites de tout le voiſinage. Vous ſeriez étonnée, ma Louiſe, de

leur empreſſement curieux pour voir une mariée. Il n'y a pas un vieillard courbé ni une jeune fille, à vingt milles de Sedlay-Park, qui ne m'ait honorée de ſes regards. Les premières paroles que j'ai entendues, ont été l'éloge des vertus & des qualités eſtimables de la mère de Sedlay. Quoique j'aie voulu être toute attention, j'ai pourtant fait mille étourderies, en répondant oui, quand on attendoit non. Milord a réparé mes inadvertances. La réputation de ma beauté en avoit ſi bien impoſé à toutes ces Miſs, qu'à peine oſoient-elles dire un mot; ce qui m'a fait juger que le plaiſir de ſatisfaire leur curioſité ne pouvoit pas les dédommager de ce qu'elles ſouffroient dans cette viſite. Vous ne ſauriez vous imaginer la quantité de perſonnes qui ſont venues ici. Voici une partie de la liſte: Lady Hyde, ſes deux filles, Sir Robert, Lady Lée, Sir Thomas, Lady Egerton, M. & Mademoiſelle Vilmot, tous faits pour briller parmi les plus aimables; le jeune Egerton, fils du Baronnet; M. Fanne, M. Goring. Je pourrois vous parler auſſi de quantité d'autres jeunes fats; mais

je craindrois que mon amie ne supposât à Lady Sedlay quelques-uns des goûts de Lady Saville. MM. Clinfort & Frédéric sont arrivés ce matin. J'ai la consigne de mon frère pour garantir Lucie de leurs piéges; il a pourtant si bonne opinion de lui-même, qu'il ne craint ni la nonchalance de Clinfort, ni la vivacité de Frédéric. La chère fille rit de mes précautions, & assure qu'elle n'a pas le plus petit grain de coquetterie.—C'est plus que chaque personne n'en pourroit dire, ajoute mon frère, d'un regard traître, pendant que Sedlay, qui a été le seul à plaindre par mon caractère, soutient que je n'étois pas assez coquette pour qu'on s'en dût alarmer—. Qu'il va être récompensé de sa complaisance, par les soins que je prendrai de lui plaire!

Votre description d'Easton m'arrive. Que je suis charmée des beautés du lieu dont vous me tracez le tableau! mais je le suis plus encore de ses belles Habitantes. L'héroïsme des Miss Graham est une preuve que la grandeur d'ame n'est confinée ni dans l'âge ni

dans le sexe ; leur supériorité me fait craindre que vous ne soyez tout-à-fait dégoûtée de votre Sedlay.

Louise FERMOR *à Lady* SEDLAY.

NE vous rebutez point, ma Sophie, par la dignité & le mérite des autres ; il sera toujours en votre pouvoir d'égaler & même de surpasser Miss Graham. Il y a quelquefois une sorte de vanité, quand la fortune nous fuit, de la regarder avec mépris, & de tourner nos vœux vers le Ciel, la terre ne nous offrant aucun secours. Mais il ne peut y avoir que de la noblesse & de la sensibilité à réparer, sans aucune espèce de prétention, les malheurs & la misère des autres ; il y a même différens degrés de mérite attachés à cette vertu. On ne plaint quelquefois les malheurs, que parce qu'on les a ressentis. Le plus bel emploi de l'humanité est de réfléchir sur les maux qu'on n'a jamais essuyés, & qu'on ne peut guère

craindre, & de chercher à les soulager. Si l'adversité est l'école de la vertu, la prospérité en est l'épreuve.

Vous êtes surprise, ma chère amie, de la curiosité que vous prétendez qui attire ces jeunes personnes auprès de vous; vous ne considérez pas les avantages qu'elles retirent de cette visite. En parlant de Lady Sedlay, dont elles retiennent les phrases & imitent les habits, ce sont des charmes dont elles font l'acquisition pour briller aux yeux de leur compagnie, qui envie la distinction si chèrement achetée de celles qui ont eu l'honneur de vous voir, par la contrainte que s'imposent naturellement de jeunes personnes qui ne connoissent pas les usages.

Le cruel vent d'automne a déjà détruit une partie des beautés de Bloomhill; si vous n'y venez bientôt, vous ne croirez point à la description que je vous en ai faite.

M. & Mademoiselle Rivers viennent de me quitter; ils m'ont dit qu'on attendoit chaque jour à Druid-Growe leur ami Sir James Brudenell, qui étoit beaucoup mieux depuis ses voyages,

Qu'eſt-ce que cela me fait? Cependant je ne peux pas m'empêcher, en apprenant qu'il eſt mieux, de dire que j'en ſuis bien aiſe; c'eſt un compliment qui ne peut ſe refuſer. Pourquoi donc m'en fais-je une peine, quand il s'adreſſe à Sir James? pourquoi? En vérité, ma chère Lady Sedlay, je n'oſe me permettre de penſer à lui; convaincue de ma propre foibleſſe, je crains ſon pouvoir. M. Rivers dit que le voiſinage eſt tout-à-fait déſert; la moitié des familles n'y ſont plus, les autres changent de nom. Miſs Haſting & Miſs Muſgrave ſont du dernier nombre. La goutte m'a enlevé mon admirateur Lord Crimſby; il eſt parti pour Londres, afin de conſulter ſon Docteur; s'il pouvoit le guérir de ſa paſſion pour moi, comme de la goutte, je lui ſerois bien obligée.

Si vous différez encore de venir, ma Sophie, j'écrirai à Lord Sedlay pour vous y engager. Il doit ſe reſſouvenir de mes bons offices auprès de vous, dans le temps de votre tyrannie; mais il m'a donné tant de preuves de ſa généreuſe façon de penſer à votre égard,

que je crains que ma malice n'ait aucun ſuccès, en m'adreſſant à un autre qu'à ma Sophie, ſur qui je me repoſe, pour le prompt accompliſſement de mes vœux les plus chers.

Lady SEDLAY *à Miſs* FERMOR.

En vérité, ma belle Louiſe, vous n'avez pas beſoin d'employer l'autorité de Lord Sedlay pour m'engager à vous voir à Bloomhill; rapportez-vous-en à mon impatience. Je ne regrette pas autant que vous le dommage que le mauvais temps a cauſé aux beautés de votre Paradis terreſtre, convaincue que j'y verrai ſon principal ornement dans les agrémens de ma Louiſe. Satisfaite de cette charmante amie, je ne deſire rien de plus. Des engagemens inévitables nous ont retenus plus long-temps à Sedlay-Park; j'ai différé pour le mariage de mon frère, à qui j'avois promis de m'y trouver. Miſs Herbert m'a quittée hier matin, pour ſonger à ſes préparatifs; j'ai été fâchée de m'en ſéparer;

je ſens déjà pour elle une tendreſſe fraternelle. La compagnie qui a été ici ſucceſſivement, ne m'a pas laiſſé un moment de loiſir ; j'ai eu regret de perdre ces heures précieuſes à recevoir & à rendre des complimens ; j'aurois employé ce temps plus agréablement, ſi j'euſſe ſuivi mon goût : mais j'oublie que pour atteindre aux perfections des Miſs Graham, il eſt néceſſaire de remplir, ſans murmurer, chaque différent devoir de ſon état. Parmi le nombre de ceux que la curioſité ou la politeſſe ont attirés ici (vous y donnerez le nom que vous voudrez), il y a deux époux qui ont fixé mon attention ; la femme par ſa beauté, le mari par ſes manières rudes & choquantes. Madame Craven a la figure la plus délicate qu'on puiſſe voir ; ſes yeux ont tout ce qu'il faut pour être fins & ſéduiſans, s'ils étoient placés dans une tête qui leur donnât de l'expreſſion. Ses cheveux ſont bruns ; la blancheur de ſon teint a l'éclat & la fraîcheur d'une roſe ; ſa bouche & ſes dents ſont auſſi parfaites que ce que je viens de décrire. Si à toutes ces beautés on pouvoit ajouter autant d'eſprit,

prit, ce seroit un prodige que la sage Nature n'a pas voulu former, par pitié pour le genre humain ; elle lui a donné, au contraire, une insipidité très-capable de balancer ses charmes. Son mari, Ecuyer dans toute l'étendue du mot, fut frappé de cette rare Beauté, & la demanda à son père, qui la lui accorda avec empressement. M. Craven étant fort riche, cette belle idole n'étant prévenue pour personne, fut enchantée de se marier, & quitta, sans regret, ses parens, charmée d'avoir un carrosse à six chevaux, un beau Château, & tout l'attirail de l'opulence que M. Craven étaloit par-tout, étant flatté de montrer dans tout son éclat une si belle personne. Après quelques mois de mariage, il a commencé à la négliger, & a retourné aux amusemens qu'il goûtoit auparavant, dont la chasse & le vin faisoient la plus grande partie. Il l'a cependant amenée ici, & est resté trois jours avec elle. J'étois informée de cette conduite avant leur arrivée, & me suis fort intéressée à cette petite personne ; mais depuis que je l'ai vue si insensible

à l'indifférence de ſon mari, je ne m'en ſuis plus inquiétée. Frédéric, ſéduit par ſon agréable figure, lui adreſſa pluſieurs galanteries devant ſon mari, peu ſuſceptible de jalouſie; &, en vérité, elle ne lui donne pas ſujet d'être jaloux, ne ſe doutant pas qu'elle eſt l'objet de l'admiration. Le ſecond jour, notre enjoué Frédéric nous avoua que la ſeule beauté ne pouvoit pas l'enchaîner; & il n'a plus été queſtion pour lui de Madame Craven, qu'il regarde ſeulement comme un beau tableau. Il eſt heureux pour elle qu'elle n'ait pas plus de ſenſibilité, le ſort l'ayant unie à un mari qui en a ſi peu lui-même. Mais puiſque je ſuis ſur le chapitre du mariage, il faut vous dire, ma Louiſe, que Sedlay brille par le beau rôle d'heureux mari. Frédéric affirme dix fois par jour que nous étions faits l'un pour l'autre. Cet aveu eſt ſuivi de quelques réflexions ſévères de l'homme qui aime naturellement à contredire les actions, ſans égard ni à l'âge ni aux vertus.

Milord commence à faire uſage de vos conſeils pour gouverner. Il m'entraîne à

la promenade ; ce qui m'oblige à quitter ma chère Louise, en l'assurant de mon inaltérable tendresse.

Sophie SEDLAY.

Miss FERMOR *à Lady* SÉDLAY.

PARDONNEZ-MOI, ma chère Sophie, d'interrompre vos plaisirs, en vous faisant part de mon affliction. L'amitié de ma Sophie ne refusera pas d'oublier un moment son bonheur, pour payer un juste tribut à la sympathie qui nous lie. Le destin déplorable de deux malheureux Amans sollicite nos pleurs. Je n'ai pas besoin de vous dire que Lord Carrington & sa Cecile en sont les objets ; les lettres que je vous envoie vous apprendront cette funeste histoire. Je suis accablée par la douleur ; je sens que je suis incapable de continuer. Lisez, & jugez si je n'ai pas lieu de m'affliger.

A Miſs FERMOR.

QUOIQUE je n'aie pas l'honneur d'être connue de vous, Madame, je ne ſaurois m'empêcher d'unir ma douleur à la vôtre pour pleurer la perte de l'aimable Miſs Windham, qu'à ſa ſollicitation j'ai promis de vous apprendre. Le peu de temps que j'ai eu le bonheur de vivre avec elle, a ſuffi pour me rendre extrêmement ſenſible à ſa mort. Je déplore bien ſincèrement le malheur qui m'a privée d'une ſi charmante compagne; la ſolitude de ce lieu ſembloit le lui avoir rendu plus recommandable. Elle arriva ici, il y a un mois, avec une ſi mauvaiſe ſanté, qu'on n'oſoit pas ſe promettre qu'elle pût reſter long-temps parmi nous. Ayant un appartement près du ſien, & étant concitoyennes, nous nous liâmes l'une à l'autre; nous paſſions enſemble les journées entières. Ma nouvelle amie, quoique dans l'état de dépériſſement le plus affreux, ne formoit aucune plainte. La langueur,

qui paroiſſoit ſur ſon maintien, n'étoit imputée qu'à ſa maladie, par ceux qui avoient moins d'attention à l'examiner. Ils n'avoient point entendu, comme moi, ſes fréquens ſoupirs, ni vu couler ſes larmes; ce qui m'apprit bientôt que tout l'Art de la Médecine ne pouvoit rien ſur cette profonde mélancolie. Aucune parole, cependant, n'échappoit de ſes lèvres qui pût juſtifier mes ſoupçons; il me paroiſſoit ſeulement qu'elle étoit malheureuſe: elle parloit de vous comme d'une amie qui lui étoit chère, & nommoit fréquemment auſſi quelques autres Dames, pour qui elle conſervoit la plus tendre reconnoiſſance. Chaque jour amenoit une nouvelle altération dans ſes regards, & un plus grand dépériſſement dans toute ſa perſonne; plus elle approchoit du tombeau, plus elle paroiſſoit calme. Elle me ſourioit en avalant les potions que les Médecins ordonnoient, comme voulant m'annoncer l'inutillté de ce ſecours. Environ quatre jours avant ſa mort, elle me remit une lettre cachetée, qu'elle deſiroit que je ne vous envoyaſſe qu'après ſa mort. Le ſurlendemain qu'elle l'eut écrite,

il vint un Etranger, qui demanda avec empreſſement des nouvelles de Miſs Windham; comme les règles du Couvent permettent aux Penſionnaires de recevoir des viſites dans leur appartement, il monta dans la chambre où nous étions. Cette vue fit un ſi terrible effet ſur cette chère Miſs, qu'elle s'évanouit, & reſta un temps conſidérable ſans donner aucun ſigne de vie. Le jeune homme n'étoit pas mieux; il reprit enfin la parole, &, avec un tranſport que je n'avois pas prévu, fut prêt à exécuter ſur lui-même les cruels effets de ſon déſeſpoir; j'eus beaucoup de peine à l'en empêcher. Au moment que l'infortunée Miſs Windham eut repris ſes ſens, le premier uſage qu'elle fit de ſa connoiſſance fut d'exprimer ſon effroi en voyant Lord Carrington; car ce fut ainſi qu'elle le nomma, en lui reprochant qu'il avoit d'autres engagemens. Il l'aſſura qu'il étoit libre, & n'avoit plus de chaînes que celles de l'amour & de l'honneur; qu'il renonçoit à toutes les femmes, excepté à elle. Il continua ſon diſcours dans des termes ſi expreſſifs, qu'il auroit frappé &

attendri tous ceux qui l'auroient écouté. Après qu'il eut passé plusieurs heures dans une agitation qui pouvoit faire craindre que son esprit ne fût aliéné, & que tant de violence n'augmentât la maladie de Miss Windham, j'engageai ce malheureux homme à mettre quelques bornes à son désespoir. Mais il étoit bien tard: ma douce amie avoit tant souffert de ce violent orage, qu'elle n'étoit plus en état de rien supporter. Son Amant, convaincu alors du danger de sa situation, tremblant pour une vie si chère, prit un air plus tranquille; & aussi-tôt qu'elle lui eut accordé le pardon qu'il sollicitoit d'une manière si touchante, que les cœurs les plus barbares en auroient été attendris, il la supplia de consentir qu'ils fussent unis: ce qu'elle lui accorda. Ils furent mariés le même jour, le dernier de sa vie. Elle fut si mal après avoir vu Lord Carrington, qu'elle ne vécut que jusqu'à dix heures, le lendemain matin. Milord se flattoit encore, & espéroit au moment qu'elle expira. Il faisoit alors des plans de bonheur pour l'avenir. Comme sa mort fut le sommeil d'un enfant, ni

gémiſſemens ni convulſions n'annoncèrent ce fatal inſtant. Un doux ſourire habitoit ſur ſon céleſte viſage : on pouvoit être aiſément trompé par la douce expreſſion de cette ame innocente qui ſe peignoit ſur toute ſa phyſionomie ; &, ſans l'attention de cet Amant qui veilloit ſur tous ſes mouvemens, on l'auroit crue dans un ſommeil paiſible. Il fut le premier, ce malheureux, qui s'apperçut qu'elle n'exiſtoit plus. Il s'abandonna alors à tout le chagrin qu'il avoit renfermé en lui-même. Je n'ai jamais vu, Madame, un objet ſi digne de pitié. Ses yeux étoient étincelans ; ſa voix étoit le cri du délire le plus furieux. Il étoit prêt à exterminer tout ce qui s'oppoſoit à ſa fureur. Ses gens, épouvantés de ſon état, allèrent chercher les Médecins. Il fut emporté par force dans ſon lit, ayant la fièvre la plus ardente. Tous les ſecours ont été vains ; Lord Carrington n'a ſurvécu que douze heures à ſa Cecile. Il n'a pas ceſſé juſqu'au dernier moment de ſe reprocher d'avoir été le bourreau de ſa femme. Vous pouvez vous imaginer, Madame, ce que cette terrible

ſcène a ajouté d'horreur à celle que la ſolitude de ce lieu inſpire. Je ne veux pas m'appeſantir plus long-temps ſur un ſujet auſſi triſte pour vous, qu'il eſt affreux & frappant pour celle qui eſt votre très-humble, *Anne-Marie* DORME.

Miſs WINDHAM à Miſs FERMOR.

TRÈS-PEU de jours, ma chère amie, termineront ma vie & mes chagrins. Je vais dans le ſéjour où rien ne pourra interrompre mon bonheur. Quelle douce perſpective pour un cœur qui a autant ſouffert que le mien! Malgré le déſordre de mon ame, le Ciel a permis que j'aie eu aſſez de temps pour réfléchir & me repentir de mes folies. J'ai imploré la miſéricorde de Dieu pour obtenir le pardon des erreurs de ma vie, & encore plus de l'oubli de ce Dieu, lorſque je me ſuis permis qu'un mortel occupât une ame entière, qui ne devoit ſes adorations qu'à cet Être-Suprême. Mes prières, je n'en doute pas, ont été entendues, mes eſpérances ſe raniment;

j'enviſage avec joie cette heure qui m'appelle en préſence de mon Juge, à qui ſa clémence fait oublier la fragilité humaine. Puiſque ſa juſtice eſt déſarmée par notre ſincère repentir, nous nous retrouverons, mon aimable amie, dans ces heureuſes demeures, où l'on goûte un bonheur pur & ſans mêlange. Nous ſerons heureuſes; même la malheureuſe Cecile le ſera ... Pourrois-je donc regretter la perte de la vie, & deſirer de languir ici? Les décrets du Ciel m'ayant deſtinée à être malheureuſe ſur la terre, dans la vue de me récompenſer auſſi magnifiquement de mes ſouffrances, je ne pouvois guère eſpèrer, quelques efforts que je fiſſe, de ſupporter patiemment l'épreuve qu'il m'avoit envoyée. Quelle misère que toutes mes infortunes paſſées! Dans cet auguſte moment, où chaque créature a perdu tout ſon pouvoir ſur mon ame, je me rappelle ſeulement, avec plaiſir, la vertu de ma Louiſe, qui m'aſſure notre réunion dans l'avenir. Ne vous affligez pas; je ne ſouffrirai plus quand vous recevrez cette lettre, & j'aurai été juſqu'à la fin de ma vie, votre affectionnée *Cecile* WINDHAM.

Lady SEDLAY *à Miſs* FERMOR.

RIEN, ma chère Louiſe, ne fuit plus rapidement que le plaiſir. Peu d'heures avant l'arrivée de votre lettre, tout reſpiroit la joie & le bonheur autour de moi; j'ai volé au devant d'elle pour la recevoir, eſpérant ajouter encore à toutes les émotions agréables dont mon cœur étoit rempli. La première ligne, où le malheureux deſtin de Cecile étoit tracé, m'a ſaiſie; je n'ai pu retenir mes larmes : je ſuis venue me renfermer ici, pour donner des conſolations, s'il m'eſt poſſible, à ma chère Louiſe, avec la plus tendre ſympathie que mon ſenſible cœur puiſſe les dicter. La mort, ma chère amie, quoique terrible, étoit le ſeul baume qui pût guérir la profonde bleſſure de Miſs Windham. Son cœur & ſa beauté, formés pour lui donner la ſupériorité ſur toutes les femmes, ne l'ont pas rendue plus heureuſe. Elle avoit été trahie par celui de qui elle ſe devoit le moins méfier; tous les ſermens

& les protestations de Lord Carrington ne pouvoient jamais effacer son crime. Elle avoit pu lui pardonner; elle ne pouvoit jamais l'estimer. Le moment qui l'a privée du sentiment de son malheur, lui a été le plus favorable; son innocence l'a garantie de tous les regrets, qui rendent la mort si redoutable: sa piété, sa résignation à la volonté du Ciel, lui assurent un bonheur que tous les faux plaisirs du monde n'auroient pu lui faire goûter. Vous me direz, peut-être, que je ne connois point le malheur de perdre une aussi excellente amie. Je vous permets, ma Louise, dans les premiers transports de chagrin, de pleurer cette chère fille à qui vous étiez si attachée; mais j'espère que la réflexion réveillera la générosité naturelle de votre ame, & que vous ne serez plus si affligée d'un événement qui a terminé les souffrances de votre angélique amie. La mort de Lord Carrington l'a un peu réhabilité dans mon esprit; il a expié sa perfidie. Ce sont, je le crois, les malheureux conseils de ses amis & l'autorité de sa mère qui l'ont égaré, plutôt que son propre

cœur; puiſqu'enfin, rendu à lui-même, il s'eſt repenti ſincèrement.

La charmante Lucie m'attend dans ſes habits de noces; il faut que je paroiſſe gaie, quoique, dans ce moment, la joie ſoit bien étrangère au cœur de votre ſincère amie Sedlay.

Miſs FERMOR *à Lady* SEDLAY.

JE ſerois bien ingrate, ma chère Sophie, ſi je refuſois de me prêter à toutes les conſolations que votre tendreſſe m'offre. Je ferai mes efforts pour modérer l'excès de ma ſenſibilité, en réfléchiſſant ſur la tendre amitié de ma charmante Sedlay; cette douce idée ſera ſeule aſſez puiſſante ſur mon cœur, pour me faire perdre le ſouvenir de mes malheurs. Puiſque vous me reſtez, mon aimable amie, je ne ſaurois être inconſolable de la perte d'une autre. La cruelle deſtinée de Cecile ne pouvoit pas manquer de toucher mon cœur; mais ce même cœur eſt ſi ſenſible au bonheur de ma Sophie, qu'il ne ſauroit

être long-temps dévoré par la mélancolie, ayant un contre-poison aussi sûr dans votre amitié. Les corps de ces Amans infortunés seront conduits en Angleterre, pour y être inhumés dans la sépulture de la famille de Carrington. Sa mère & ses sœurs vont les recevoir, & sont plongées dans un chagrin qui ne permet guère d'espérer pour elles aucune consolation. Si nous pleurons, mon aimable amie, quelle douleur doit ressentir une mère qui peut se reprocher d'être la première cause de la mort de son fils! Ce n'est pas la maladie, uniquement, qui a terminé sa misérable vie; dans l'accès de son violent délire, il s'est précipité sur son épée. Le peu de connoissance qu'il avoit excuse cette action, en ajoutant à l'affliction de ses amis. Le suicide inspire une horreur plus frappante que tout autre genre de mort; un crime d'une nature différente fait tout espérer de la clémence de Dieu: celui-ci semble défier sa colère. Cependant le pauvre Lord Carrington ne peut être mis au nombre de ces malheureux endurcis, qui semblent, par ce dernier crime, vouloir éviter la pré-

sence de la Divinité outragée. Les Médecins assurent que s'il eût vécu, sa tête ne seroit jamais revenue; l'aliénation de son esprit ayant produit cette cause funeste, on doit le plaindre sans le blâmer...

On m'apporte une lettre dont les armes du cachet me troublent. Je suis saisie; je vais lire ce papier intéressant...

N'avez-vous pas deviné, ma chère amie, de qui cette lettre pouvoit être? je n'ai pas besoin, je crois, de vous le dire. Sir James Brudenell est arrivé à Druid-Growe, & me prie de vouloir bien écouter l'histoire qu'il desire me raconter pour sa justification, craignant que je n'aie formé des idées désavangeuses pour lui sur l'apparence de plusieurs procédés qui ont dû me paroître ridicules de sa part : il ajoute que la cause de ces mêmes procédés étant détruite, il espère me prouver que rien ne l'occupe plus que la véritable passion dont son cœur est rempli pour moi. Ne vous ai-je pas toujours dit, ma chère Sedlay, que Sir James n'agissoit point par caprice? J'ai toujours pensé, par les sentimens que je conservois pour

lui, qu'il étoit digne de mon attachement. Que je desire, ma Sophie, d'être persuadée de tout ce qui peut flatter ma tendresse ! Il a eu des raisons qui lui paroissoient importantes, qui justifieront ses procédés singuliers ; peut-être je les trouverai telles, quand il me les aura confiées ; & je le justifierai encore mieux, en avouant mon attachement pour lui. Mais, hélas ! nous nous méprenons si souvent, ma chère Sophie, sur le choix de nos affections, que je ne prétends pas soutenir que ma prévention pour Sir James constate son mérite ; ce seroit une démence de ma part : mais la foiblesse est inséparable de l'amour. J'ai laissé passer quelques heures avant de lui faire réponse ; son Domestique en attendoit une avec l'impatience d'un homme qui craint d'être réprimandé en différant son retour. J'aurois desiré qu'il m'écrivît tout ce qui étoit nécessaire pour sa justification ; j'aurois donné beaucoup pour ne pas le voir, avant que d'être mieux instruite. Dans cette situation, je me trouve engagée à affecter de l'indifférence dans ma réponse, quoique je n'aie pas intention

de me prévaloir de sa déclaration pour le maltraiter. Quelle étrange émotion cette lettre a produite dans mon ame ! Le plus petit bruit que j'entends m'alarme ; je crois que c'est lui ; que je vais le voir ; je cours à ma fenêtre, ne sachant où adresser mes regards ; je reviens fâchée ; je sonne trois ou quatre fois : quand mes gens arrivent, j'ai oublié ce que je voulois leur dire. Le bruit de ma volière me distrait : je vais dans l'allée la plus solitaire de mon jardin ; je ne my trouve pas plus tranquille. Je retourne à ma table ; je prends un livre : je le quitte, & je ne trouve enfin que le portrait & les lettres de ma Sophie qui puissent calmer le trouble de mon ame. J'espère que votre amitié vous apprendra encore mieux ma situation, que je ne puis vous la décrire.

Je serai charmée que vous me fassiez quelque détail sur le mariage de votre frère. Je m'en remets à vous pour assurer le couple heureux, du plaisir que me cause cette union. Votre présence me devient chaque jour plus nécessaire ; je ne recevrai point d'excuse qui puisse vous dispenser d'accomplir votre pro-

meſſe. Votre nouvelle ſœur peut bien attendre votre retour de Bloomhill. Je n'ai jamais été ſix mois ſans voir ma Sophie; ſon abſence ne m'a jamais paru auſſi longue. Venez donc, ma charmante amie, ranimer la vie languiſſante de votre Louiſe Fermor.

LA MÊME A LA MÊME.

SIR James Brudenell a deſiré que je vous envoyaſſe, ma Sophie, l'hiſtoire des événemens qui lui ſont arrivés; il a été bien plus malheureux que coupable. Vous êtes trop juſte pour ne pas juſtifier ſa conduite paſſée, en admirant la nobleſſe de ſon ame. J'eſpère que vous vous unirez à moi pour eſtimer & honorer un homme qui en a auſſi-bien agi dans les circonſtances critiques où il s'eſt trouvé. Je vais à Bentley-Park, où je le trouverai. Ne viendrez-vous pas, ma Sophie, partager le bonheur de votre affectionnée Miſs Fermor?

James BRUDENELL *à Miſs* FERMOR.

C'EST peut-être haſarder plus qu'il ne m'eſt permis, Madame, en prenant la liberté de vous écrire ; mais il ſeroit peu raiſonnable, me promettant le plaiſir de vous voir, de me priver du plaiſir de vous prévenir. Que ne puis-je cependant effacer de ma mémoire le triſte récit qui va ſuivre !

Lady Sedlay, Madame, comme votre amie, a des droits ſur cette confidence ; je vous prie de la partager avec elle. J'oſe vous prier auſſi, aimable Miſs, d'agir avec votre bonté ordinaire, & de plaindre plutôt un homme de qui le bonheur dépend de vous, que de le blâmer : en avouant ſes erreurs, il ne prétend pas les excuſer ; il attend plus de votre généroſité que de ſon repentir.

Hiſtoire de Sir James BRUDENELL.

AVANT perdu mon père dans le temps où ſes ſages inſtructions m'étoient le plus néceſſaires, je me trouvai, à ſeize ans, livré à moi-même, ſans avoir perſonne pour guider mes pas, le tuteur qu'on m'avoit nommé ſe mêlant ſeulement de conduire mes affaires d'intérêt. Impatient de ſortir du Collége, je quittai Eton, peu de temps après en être ſorti, pour aller à l'Univerſité. J'y trouvai pluſieurs Ecoliers, parmi leſquels Mawbray, qui étoit plus âgé que moi de quelques années, s'étoit déclaré mon ami & mon protecteur, dans les premiers momens de mon inſtallation. La reconnoiſſance que j'avois conſervée des preuves de ſon amitié, m'engagea à lui montrer le plus tendre retour. Nous devînmes inſéparables : tout ce que nous poſſédions étoit en commun. Après quelques mois de cette façon de vivre, il me propoſa de m'in-

troduire chez une Dame de ſa connoiſſance, qui avoit une fille de vingt ans, d'une rare beauté. Elles étoient établies, à une petite diſtance, dans une maiſon fort ſimple, convenable à leur état. Un air de propreté régnoit autour d'elles & dans leurs habits. Mawbray m'apprit qu'elles n'avoient qu'une fortune très-bornée. Mademoiſelle Melmork étoit la veuve d'un Clerc de Paroiſſe, qui ne leur laiſſa preſque rien à ſa mort. Depuis ce temps, elles ne virent plus perſonne que mon ami, qu'elles avoient connu dans leur première ſituation. Il les trouva lorſqu'il vint à Shire, & leur demanda la permiſſion de continuer de les voir comme des perſonnes qu'il eſtimoit infiniment. Nous y fûmes reçus ſur ce ton-là, & avec une apparente ſatisfaction de la part de la mère & de la fille. Nous continuâmes de les voir. L'idée de contribuer à leurs plaiſirs me faiſoit toujours accepter la propoſition de mon camarade pour l'accompagner dans les viſites fréquentes qu'il leur rendoit. Je ſoupçonnois quelquefois Mawbray d'aimer

Miſs Melmork; d'autres fois je penſois que cela étoit impoſſible. Les choſes étoient dans cette ſituation depuis un an, lorſque Rivers, l'ami le plus cher que j'aie au monde, vint à l'Univerſité. Son arrivée obtint une grande partie de mes ſoins. Mon cœur le préféroit ; mais je partageois mon temps entre Mawbray & lui. La différence de leur caractère ne leur permettoit pas de s'accorder fort bien enſemble : l'un froid, obſtiné & ſombre ; l'autre vif, ardent, ſupportant avec peine la contradiction, n'ayant pas une penſée cachée, ni un ſentiment qu'il ne pût avouer publiquement. J'eſtimois Mawbray, & j'étois reconnoiſſant de l'amitié qu'il m'avoit marquée ; mais ma tendreſſe pour Rivers étoit bien au-deſſus. Les mêmes plaiſirs nous avoient rendus inſéparables à Eton, & notre ſéparation n'avoit pas affoibli nos ſentimens. Succeſſivement j'oubliois preſque Mawbray, lorſqu'un jour il vint me reprocher ma légèreté, en m'aſſurant que Miſs Melmork & ſa mère paroiſſoient ſenſibles à mon oubli, & regrettoient beaucoup

ma société ; il ajouta qu'Elisa Melmork ne lui en avoit pourtant rien dit, mais que la tristesse de ses regards lui avoit prouvé son chagrin ; que ses beaux yeux avoient perdu tout leur éclat, & que sa santé étoit fort altérée. Je me mis à rire de l'idée qu'il avoit que je pusse être cause de ce changement ; mais cédant à ses importunités, je promis d'y aller l'après-midi, & je m'y rendis, en effet, avec lui. Je trouvai tout ce qu'il m'avoit annoncé ; je fus frappé du changement de Miss Melmork, & lui en témoignai ma surprise. Elle me dit qu'elle étoit malade, baissa les yeux, rougit & soupira. La mère, paroissant vouloir expliquer ce que sa fille n'avoit osé dire, m'accabla de reproches d'être resté six semaines sans les voir ; & finit par me dire que les malheureux étoient plus touchés du peu de cas que l'on faisoit d'eux, que ceux qui étoient dans une agréable situation. Je fus frappé de ce discours ; &, déterminé à réparer ma faute, j'observai plus attentivement la fille, qui sembloit se ranimer par ma présence. Lorsque nous sortîmes, elle

me dit qu'elle eſpéroit me revoir bientôt. Mawbray, quand nous fûmes ſeuls, me demanda ſi je perſiſtois à croire qu'il s'étoit trompé dans ſes conjectures, & ſi je doutois de l'attachement que Miſs Melmork avoit pour moi? Me voyant encore peu perſuadé, il me proteſta que rien n'étoit plus vrai que cet attachement; que lui-même avoit été ſi frappé de ſa beauté & de ſes autres perfections, qu'il lui avoit offert ſa fortune & ſa main; qu'elle avoit refuſé l'une & l'autre avec fierté, ce qui lui confirmoit ſa prévention pour moi. L'amour eſt éclairé; il diſoit avoir obſervé très-attentivement cette Belle. Quand on prononçoit mon nom, elle ſe troubloit; & ce qui venoit de ſe paſſer dans l'après-dîner ne lui laiſſoit plus de doute. Comme je connoiſſois ſa légèreté auprès de toutes les femmes, & ſes plaiſanteries ſur le mariage, que je ſavois qu'il cherchoit toujours à rendre ridicules ceux qui s'y engageoient, il parloit de Miſs Melmork avec tant de marques d'eſtime, que j'étois dans l'opinion que ſa beauté & ſa vertu avoient converti

verti cet homme si rebelle. J'étois fâché de ce qu'on l'avoit refusé ; j'aurois desiré qu'il eût mieux réussi auprès de cette aimable fille : je m'accusois d'être, malgré moi, un obstacle à son bonheur. Pardonnez-moi, Madame, cette vanité ; j'avoue que j'étois assez fou pour me croire aimé. Cette foiblesse peut s'excuser dans un jeune homme inexpérimenté, disposé à croire qu'on est d'aussi bonne foi que lui. Jusqu'au moment où l'on est trompé, on soupçonne difficilement les autres.

Cette conversation me fit impression. Je réfléchis plusieurs fois sur ce que j'avois vu ou entendu. Je convenois que Miss Melmork étoit charmante : mais elle ne me touchoit pas, quoique fort belle ; & j'espérois que le temps & le mérite de mon ami la guériroient du goût aveugle qu'elle avoit pour moi. Je fis part de mes réflexions à Mawbray : il refusa de s'y prêter ; & me demanda, d'un air de mépris, si je le croyois assez peu délicat pour vouloir occuper la seconde place dans le cœur de cette jeune personne. Il comptoit com-

mencer ſes voyages dans peu de mois, & avoir aſſez de courage pour vaincre une foibleſſe qui le rendoit mépriſable à ſes propres yeux; & puiſque l'aimable Eliſa ne vouloit pas le recevoir pour époux, il vouloit au moins devenir ſon ami, & tâcher de la rendre heureuſe, par ce qui pouvoit dépendre de ſon zèle; que, pour commencer à y réuſſir, il me prioit de me reſſouvenir que j'avois promis de la voir plus ſouvent.

A meſure que j'effectuois cette promeſſe, je m'appercevois plus viſiblement de la prévention de Miſs Melmork en ma faveur; ce qui me conduiſit moi-même à croire qu'elle étoit néceſſaire à mon bonheur. Nous étions toujours enſemble; elle en paroiſſoit charmée. Ma vanité me perſuada que je lui étois devenu plus cher encore qu'elle n'oſoit me le témoigner; & je finis par lui déclarer l'amour que je croyois reſſentir pour elle. Cet aveu fut d'abord traité de pure galanterie. Je continuai ſur le même ton pendant quelque temps; &, examinant mon cœur de nouveau

ſur les diſcours que j'avois pris l'habitude de tenir à Miſs Melmork, je me ſentis plus diſpoſé à me dédire qu'à continuer de parler. Je ſaiſis le prétexte qu'elle m'avoit donné, en ne paroiſſant pas croire que j'euſſe d'autres ſentimens que ceux de la galanterie. Je ne lui parlai, les jours ſuivans, que de choſes très-indifférentes; mais, un matin, entrant dans la ſalle du thé, je la trouvai fondante en larmes: je ne l'avois jamais vue ſi belle; ſon affliction donnoit encore plus de douceur à ſes traits, & rendoit ſes beaux yeux noirs plus piquans. Elle parut aux miens avec tant d'avantage, que je fus frappé de la voir dans cette triſte ſituation. Je la preſſai de m'en apprendre la cauſe: elle m'avoua, avec aſſez de peine, que ſa mère étant réduite à la plus grande détreſſe, l'avoit vivement preſſée d'accepter la main d'un jeune homme riche, dont elle connoiſſoit tout le mérite depuis long-temps; mais que la mort lui paroiſſoit préférable à l'idée de devenir ſa femme; que Mawbray, par ſa conduite honnête, auroit obtenu la

préférence, si elle avoit pu surmonter sa répugnance pour un mariage où son cœur n'auroit point de part ; que sa mère avoit ignoré ce refus, Mawbray ayant eu la délicatesse de ne lui en point parler, procédé généreux dont elle avoit toute la reconnoissance possible.

Vous ne sauriez imaginer, Madame, les mouvemens qui m'agitèrent pendant ce discours, Miss Melmork ne prononçant pas un mot, & ne m'adressant pas un regard qui ne me prouvât très-intelligiblement que j'étois celui que son cœur auroit choisi. Ses larmes, toujours plus abondantes, augmentoient mon émotion ; il ne me fut pas possible de résister au sentiment de pitié qui s'emparoit de toute mon ame. Je me jettai à ses pieds, la priant de ne plus s'affliger, & de disposer de ma personne, de ma fortune, & de tout ce qui pouvoit contribuer à son bonheur. Le plaisir subit qu'elle éprouva fut si vif, qu'elle ne chercha point à le dissimuler. Je goûtai toute la satisfaction d'un cœur sensible, en faisant la félicité d'un objet qui en paroissoit aussi digne.

Mawbray étoit alors au moment de son départ; il me recommanda de nouveau Elisa & sa mère. Je voulus lui épargner la mortification d'apprendre ce qui s'étoit passé, lui promettant seulement de remplir ses desirs à cet égard.

J'avois rendu Miss Melmork heureuse; mais je sentois bien que je ne l'étois pas. Je n'éprouvois aucune de ces émotions vives, que j'ose dire depuis, ma chère Miss Fermor, avoir si bien senties auprès de vous, & qui caractérisent le véritable amour. Elisa étoit tendre; mais elle ne me touchoit pas. Ses sourires, quoique charmans, ne m'inspiroient qu'un vain plaisir. J'essayois inutilement de me réconcilier avec moi-même sur la démarche légère que j'avois faite; mon cœur me reprochoit, à chaque moment, de sacrifier à la compassion ce qui ne devoit appartenir qu'au sentiment. Pouvois-je dire que j'en éprouvois un véritable pour Miss Melmork?

Rivers, que je trouvai peu de momens après, s'appercevant de ma tristesse, me pria, avec toute la chaleur

de la plus tendre amitié, de lui apprendre le sujet de ma peine. Comme je me condamnois le premier, je n'espérois pas de lui plus d'approbation, en lui faisant connoître les engagemens que j'avois pris. Enfin, il me pressa si vivement, que je lui confiai l'embarras où j'étois. Il blâma Mawbray de m'avoir porté à faire cette connoissance, & me recommanda de prendre garde aux artifices qu'on pourroit employer contre moi, en m'assurant qu'il ne jouiroit d'aucun repos, qu'il n'eût appris l'histoire de la mère & de la fille. Les réponses aux informations qu'il fit furent toutes en leur faveur. Plusieurs personnes, qui les avoient connues dans Surry, louèrent beaucoup Elisa & sa beauté. On vanta leur prudence d'avoir pris le parti de la retraite après la mort de M. Melmork. Mon ami, alors, n'ayant plus de doute sur leur conduite, desira d'être introduit chez une personne qui devoit être ma femme, espérant de trouver dans son caractère ou ses manières quelque défaut qui pourroit l'autoriser à m'empêcher de remplir mes promesses.

Il fut donc résolu, entre nous, de demander la permission à Madame Melmork de le lui présenter; je l'y conduisis le même jour. Il trouva la fille belle, remplie d'agrémens & d'amabilité.

Peu de temps après, Mawbray étant parti, Rivers, qui avoit eu le loisir de les examiner, & qui pensoit d'elles favorablement, me parla des préparatifs de mon mariage, & me dit que Madame Melmork avoit pris sur elle tous ces soins, pour épargner la modestie de sa fille. Quoique je crusse mon bonheur intéressé dans cette affaire, j'étois fâché d'agir contre mes idées; je frissonnois en pensant à cette union: cependant je ne voulois pas succomber à la tentation de manquer aux engagemens que j'avois pris; c'eût été, selon moi, un crime de les rompre. Je priai Elisa de nommer le jour de notre union; il me manquoit trois ans pour contracter en liberté mon mariage, ce qui me fit desirer qu'il restât secret. Je n'avertis pas même Rivers, qui étoit allé à quelques milles; &, pour éviter tout soupçon, les Dames prirent un

chemin différent du mien, pour se rendre à Edimburgh, où nous fûmes mariés. Nous avions à peine quitté l'Eglise, qu'un exprès vint, à la hâte, me remettre une lettre. Je l'ouvris; jugez de mon étonnement, lorsque je reconnus les caractères de Rivers, qui m'écrivoit dans les termes qui suivent.

« Si vous êtes déjà marié, vous êtes » perdu, Brudenell; si vous ne l'êtes » pas, abandonnez Miss Melmork à l'in» famie qui la rend indigne de vous. » Mawbray vous a trompé; Elisa étoit » la Maîtresse de votre perfide ami. Il » a imaginé de vous séduire, pour que » vous l'épousassiez, afin que l'enfant » dontelle est grosse à présent pût avoir » un père. N'hésitez pas de me croire; » si cependant vous y avez de la répu» gnance, venez me joindre: vous ap» prendrez les détails de ce vil complot. » J'ai impatience d'apprendre si mon » ami a échappé à sa perte, & s'il re» vient délivré de ses chaînes auprès » du tendre & affectionné Rivers ».

Etonné & troublé, comme je le fus, à cette lecture, je dis à ces Dames

qu'une affaire de la plus grande conſéquence m'appelloit à Londres; que j'allois prendre la poſte pour m'y rendre, & qu'elles pouvoient retourner à N***. Je ne ſais ce qui ſe paſſa, en ce moment, dans leur ame coupable; l'altération de mes traits devoit au moins leur cauſer quelque trouble : mais elles n'en témoignèrent aucun. Eliſa me donna la main juſqu'à ma chaiſe, & me pria, du ſon de voix le plus doux, de revenir bientôt auprès d'elle. L'innocence, qui paroiſſoit dans ſes regards, me faiſoit preſque penſer qu'on en avoit impoſé à Rivers. En me faiſant ſes derniers adieux, ſa tendreſſe m'avoit déſarmé; & j'aurois abandonné le deſſein d'aller à la Ville, ſi je n'avois pas cru devoir à mon ami le ſacrifice de ma répugnance à l'écouter.

J'arrivai à Londres, rempli de ces penſées. J'y trouvai Rivers, qui m'attendoit, pour fortifier ſon premier témoignage. Il me remit une lettre de Mawbray, qui lui apprenoit qu'il étoit mortellement bleſſé; qu'il avoit eu une affaire à Lyon, où il étoit au lit de la

mort; qu'il n'auroit point de repos qu'il n'eût avoué sa perfidie ; qu'il imploroit l'assistance de mon digne ami pour lui obtenir de moi le pardon qu'il ne pouvoit que difficilement espérer sans son secours. La première partie de l'histoire de Miss Melmork étoit vraie ; c'étoit Mawbray qui l'avoit amenée à N***, & l'avoit trompée par plusieurs promesses de mariage. Il me conduisit chez elle avec le projet de se procurer en moi un successeur ; car il étoit aussi vil que volage. Il prévoyoit que sa passion finiroit comme toutes celles qu'il avoit eues ; & comme sa victime tenoit à une famille un peu considérée, il vouloit la soustraire au mépris, en procurant un mari à Elisa. Madame Melmork connut trop tard sa liaison avec sa fille, pour prévenir sa chûte ; elle crut sauver son honneur, en le perdant d'une autre manière, & en favorisant les horribles desseins de Mawbray.

Vous apprenez, sans doute, avec étonnement, aimable Miss Fermor, qu'il puisse exister des créatures humaines, qui ne connoissent ni vertu ni

aucun principe d'honneur ! J'écoutai avec surprise le tissu d'infamie de cette intrigue obscure. Je regrettois presque que le Ciel, en punissant le vil auteur de ma disgrace, l'eût soustrait à ma vengeance. Je me reprochois de n'avoir pas suivi les pressentimens de mon cœur, qui sembloit se refuser à cette fatale action. Je n'écoutois point les tendres consolations que mon ami m'offroit : il m'assuroit que la loi étoit directement opposée au mariage que j'avois contracté ; je n'entendois aucune de ses raisons. Rien ne pouvoit jamais, selon moi, effacer cette tache. La loi peut déclarer que je ne suis pas marié, disois-je ; cependant je me suis lié à la face des autels par les vœux les plus solemnels, & rien ne sauroit m'en dégager : d'un autre côté, mon orgueil ne me permettoit pas de penser tranquillement que mon nom seroit mêlé avec le sien, & avili par une histoire aussi flétrissante. Cependant le mystère qui avoit été observé me donnoit quelqu'espérance que le secret resteroit toujours enseveli. Je savois que je pouvois

me fier à la prudence de mon ami, & je me déterminai à pourvoir à la subsistance de cette malheureuse fille, & à celle de son enfant. Je respecte son malheur, quoique je la mépriſe, dis-je à Rivers; je ne lui ferai pas connoître que je suis instruit de sa perfidie. Effectivement, Madame, j'envoyai fréquemment m'excuser auprès d'elle de mon absence, jusqu'à ce que j'appris qu'elle étoit accouchée d'un fils, qui mourut immédiatement après. Aussi-tôt que je sus qu'elle pouvoit voyager, je lui appris que j'étois informé de sa criminelle conduite; que j'avois pitié de son malheur; qu'elle savoit bien qu'elle n'avoit aucun droit légitime pour réclamer mes bontés; que cependant j'offrois à sa mère & à elle huit cents livres sterlings par an, sous la promesse qu'elle conserveroit toujours son nom, & qu'elle se retireroit à Aveline dans le Royaume de Naples.

Le temps auroit dû me réconcilier avec moi-même; mais l'artificieuse Melmork m'avoit dégoûté de toutes les femmes. Je n'avois nul desir de former

ni amitié ni autre liaiſon. Je voyageai dans toutes les Cours de l'Europe, ſans rencontrer perſonne qui me fît oublier mon malheureux engagement. Je revins en Angleterre, pleinement perſuadé de mon inſenſibilité. J'avois connu Lord Sedlay & Lord Walton dans mes voyages; nous nous revîmes avec plaiſir. Ils me préſentèrent dans votre ſociété: je vous vis; je vous parlai; je perdis la tranquillité que j'avois acquiſe. Votre converſation avoit des charmes qui m'entraînoient auprès de vous. En vous écoutant, charmante Miſs, j'oublios tous mes malheureux ſermens. Quand je m'éloignois de vous, je me livrois à un affreux déſeſpoir; j'enviſageois avec frayeur les heures qui m'enlevoient votre préſence. Je vis avec un plaiſir inexprimable le refus que vous fîtes des offres de pluſieurs perſonnes qui mettoient leur fortune à vos pieds. Howard, qui vous adoroit, & ajoutoit à ſa naiſſance des biens immenſes, me faiſoit trembler. Mon courage m'abandonna, n'oſant me flatter que vous ne l'accepteriez pas. Enfin, il fut con-

gédié, & vous daignâtes vous apercevoir, divine Louise, du désespoir que ses prétentions m'avoient causé; ce qui me conduisit à me flatter que vous m'aviez distingué. J'en fus si transporté, que j'avois presqu'oublié que je ne pouvois pas offrir à votre ame pure & sans tache ce cœur qui n'étoit plus animé que par vous. Je n'osois pas dire que je vous aimois, parce que Miss Melmork mettoit des barrières insurmontables à ma passion. Je connoissois votre délicatesse; votre vertu se seroit alarmée de ma confidence, & je vous aimois trop parfaitement pour vouloir vous tromper. Dans une de ces délicieuses conversations si précieuses à ma mémoire, où tous les sentimens que vous exprimiez étoient encore embellis par les graces de votre esprit, combien je regrettois que l'usage ne permît pas que la plus tendre amitié unit les différens sexes, sans rendre suspecte cette charmante union! Quoiqu'avec la dignité & l'innocence d'un cœur rempli des plus nobles principes, vous me dîtes cependant que je serois votre ami. Vous

eûtes assez de confiance en moi pour croire que je ne ferois pas un mauvais usage du titre que vous m'accordiez. Je l'acceptai, ce titre si cher à mon cœur, en me croyant parfaitement heureux. Mes réflexions ne m'apprirent que trop que j'avois tort de me livrer à la joie ; & si-tôt que je vous eus perdue de vue, je me reprochai de m'être écarté des règles que je m'étois prescrites. Jusqu'à ce moment je fus alarmé de l'abus que j'avois fait du caractère sacré de l'amitié, par la connoissance que j'avois de mes sentimens. Je n'osai pas hasarder de m'exposer à vous voir pendant plusieurs jours ; &, lorsque je vous rencontrai, je m'imposai la peine cruelle d'affecter un air d'indifférence. Je crus remarquer, par votre conduite, que je n'étois redevable qu'à mon assiduité auprès de vous des distinctions que vous m'aviez accordées, puisque, pour m'en être éloigné pour peu de temps, vous me traitiez avec une politesse froide, plus désobligeante que ne l'eût été votre colère.

La mort de votre tante vous fit

quitter Londres pour venir ici. Je ne goûtois plus d'autre consolation que d'entretenir Lady Sedlay ; elle s'appercevoit de l'intérêt que je prenois à tout ce qu'elle me disoit de vous, & donnoit carrière à sa gaieté, en se moquant de mes inquiétudes. L'ayant fatiguée un jour par mes questions, elle me punit de mes importunités, en me disant que Lord Medway vous faisoit sa cour. Je frémis d'avoir un tel rival ; mais ayant appris, par Rivers, qui vous veilloit avec des yeux d'Argus, que vous aviez plusieurs Amans qui cherchoient à obtenir votre main, je le priai de s'informer enfin s'il n'y avoit point quelque maison que je pusse acheter dans votre voisinage. Il me proposa Druid-Growe; je convins du prix, & fus charmé de la situation de la maison, & encore plus de me trouver auprès de vous, avec l'agréable espérance de vous voir sans être apperçu. Je traversai plusieurs fois les bois & les plaines des environs de Bloomhill ; &, dix jours après mon arrivée dans ce lieu, je vous trouvai dans le bois. Je demeurai quel-

que temps à vous admirer en silence. Vous ne m'aviez jamais paru si belle ; un mouvement, dont je ne fus pas maître, me précipita à vos pieds. Je vous vis effrayée de ma présence ; je m'imaginai qu'elle vous étoit odieuse. Je savois que ce seroit un crime de vous parler d'amour ; que la pureté de votre ame vous feroit éviter un malheureux qui se trouvoit lié à une autre femme. Je vous quittai, troublé par mon état, par mes remords, & pris la résolution de ne voir personne que Rivers, tant que je serois à Druid-Growe. Il m'assura que vous n'aviez donné de préférence à personne ; que Lord Medway méritoit l'estime de tout le monde ; que vous lui accordiez la vôtre, mais qu'il ne voyoit rien de plus. Toutes ces relations ajoutoient à l'amour que je sentois pour vous ; chaque jour vous en rendoit plus digne, & me rendoit plus malheureux. On me conseilla, dans l'état de dépérissemenr où j'étois tombé, de voyager. Quoique je n'eusse aucun rayon d'espérance de me tirer de ma triste situation par ce moyen, je cédai cependant aux représentations de mes amis. Je m'embarquai pour la France, déter-

miné à ne jamais revenir en Angleterre. Le changement de lieu n'apporta aucun remède à mes maux ; mon chagrin s'irritoit par l'idée de ne plus vous voir : mon existence m'étoit odieuse. Représentez-vous, mon aimable Miss, le triste état d'un homme qui ne peut former aucun vœu qui puisse s'accorder ni avec sa probité ni avec sa délicatesse.

Les choses en étoient-là, lorsque je reçus une lettre d'Aveline de Miss Melmork, qui me prioit de me rendre auprès d'elle, croyant n'avoir pas longtemps à vivre. J'hésitai à partir, quoiqu'il me fût indifférent d'être là ou ailleurs. Je n'osois me flatter qu'il pût résulter quelque bien de ce voyage. Je voulois pourtant savoir si Miss Melmork étoit aussi mal qu'elle me l'annonçoit. Enfin, agité de tant d'émotions différentes, je me rendis à Aveline. J'arrivai dans son appartement ; je la trouvai presque à l'agonie. Je fus frappé de l'altération de ses traits ; ma pitié fut émue : j'oubliai qu'elle m'avoit rendu malheureux. Personne ne partage mieux l'affliction des autres, que ceux qui souffrent eux-mêmes. Elisa ne vécut que trois jours après mon arrivée ; elle expira

avec toutes les marques d'un sincère repentir. La mère étoit morte depuis un an. La fille, abandonnée à ses propres réflexions, se rappellant sa conduite passée, étoit devenue la proie de la plus affreuse mélancolie.

Je ne pouvois pas m'empêcher, Madame, de vous entretenir sur un si triste sujet. C'est avec toutes les terreurs d'un malheureux, qui redoute la sentence de son juge, que j'attendrai votre réponse. Puisse, aimable Miss, votre ame douce vous inspirer quelque pitié ! Je vous convaincrai, par toutes mes actions, que ce cœur, si oppressé par ses peines, n'en est pas moins entièrement à vous.

Miss FERMOR *à Sir James* BRUDENELL.

VOUS avez été malheureux, Sir James, je vous plains; vous avez été magnanime, je vous admire. Je serois très-injuste si je ne vous estimois pas; il faudroit aussi que je fusse insensible, pour ne pas éprouver la plus douce satisfaction, en croyant posséder un cœur aussi digne que le vôtre. M. Rivers m'a

priée de me rendre à Bentley-Park ; j'y vais ce matin. Je ferai charmée d'y trouver Sir James Brudenell.

Louiſe FERMOR.

Lady SEDLAY *à Miſs* FERMOR.

J'AVOUE, ma chère amie, que je ſuis prête à briſer mon taliſman, & que je renonce à toutes mes prétentions dans l'art de deviner, de peur qu'en continuant à pratiquer une ſcience auſſi incertaine, je me trouve encore dans le cas de blâmer un objet eſtimable. Je ſuis cependant bien éloignée d'être fâchée de ce que Sir James vient de prouver que toutes mes prophéties ſont fauſſes. Je l'aime, ce digne homme ; oui, je l'aime, ma Louiſe : n'en ſoyez point alarmée. Sedlay ſuit ma plume des yeux, & approuve l'expreſſion. Vous ne pouvez pas être plus jalouſe du cœur de votre Amant, qu'il l'eſt de celui de ſa femme. S'il a un tort, c'eſt de lui croire trop de perfection ; ce qui me fait penſer qu'il ſeroit poſſible que, vou-

lant m'amuſer à donner quelque préférence à un fat, dont les folies me divertiroient, il n'en prît aucune inquiétude. Eſt-il poſſible que cette Lady Saville, ſi gaie, & ſi à la mode autrefois, ſoit métamorphoſée en vieille Beauté campagnarde, qui s'occupe à écrire de tendres élégies ſur ſon époux? Empêchez donc, ma chère fille, je vous prie, que je ne ſois accablée de ce ridicule, afin que je paroiſſe toujours votre Sophie. Voudriez-vous que je fuſſe dégradée de mes avantages, rayée de la ſociété des femmes, & expoſée aux plaiſanteries amères des jolies Dames de ma connoiſſance?

Mais, pour en revenir à Sir James, je m'unis à vous, mon amie, bien ſincèrement pour admirer la nobleſſe de ſes ſentimens, en déclarant qu'il eſt digne de toute la tendreſſe que vous avez pour lui. La généreuſe conduite qu'il a obſervée avec cette infortunée, ſuffiroit ſeule pour expier un million d'erreurs. Les motifs qui le faiſoient agir, & qui lui attiroient tous mes reproches, ſont actuellement bien développés. Comme il me paroît grand dans tous ſes procédés! Je voudrois que ſon

hiſtoire fût connue; elle ne manqueroit pas de lui attirer de nouveaux amis. Je ſerois un Avocat zélé pour plaider ſa cauſe auprès de vous, ſi ſon propre mérite, uni à votre prévention pour lui, n'étoit pas ſuffiſant. J'ai un deſir bien vif d'être témoin du bonheur qui doit accompagner l'union de tels Amans. Lord Sedlay eſt auſſi enchanté que moi du délicieux avenir qui s'offre à ſon ami. Mon frère n'eſt pas ſi entièrement livré à ſon bonheur, qu'il ne partage le vôtre. Il ignoroit les premiers engagemens de Sir James, & en exprime ſon étonnement. Avant d'être inſtruit, il étoit ſurpris de n'avoir pas reçu, depuis douze mois, des propoſitions de la part de Sir James; car il aſſuroit qu'il vous avoit aimée dès le premier inſtant qu'il vous avoit vue; & déſapprouve, malgré ce qu'il vient d'apprendre, l'innocent Baronnet. Je reſpecte la chaleur des ſentimens de mon frère, qui le conduit à blâmer un procédé très-beau; mais je n'en admire pas moins Sir James. L'aimable Lucie paroît formée pour ajouter à la félicité de tous ceux qui lui appartiennent. Je bénis à chaque inſtant l'heureux hazard qui la fit connoître à mon

frère ; il eſt parfaitement perſuadé de ſon mérite. Nous ſommes retournés hier au ſoir à la Ville de Surry. Auſſitôt que tous les complimens de mariage ſeront paſſés, Lord & Lady Walton iront en Oxford-Shire ; j'irai, après, aſſurer ma chère Louiſe que je ſuis plus que jamais ſon affectionnée Sedlay.

Miſs FERMOR *à Lady* SEDLAY.

IL n'eſt pas poſſible, ma chère Sophie, d'éprouver une ſituation plus heureuſe que la mienne ; j'aime & je ſuis aimée par un objet eſtimé de tout le monde, & parfaitement digne de la tendreſſe que je ſens pour lui. Je ne connois rien qui puiſſe égaler le plaiſir que reſſent un cœur ſenſible, lorſque ſes doux ſentimens ſe trouvent ſi bien juſtifiés & autoriſés par la raiſon.

J'ai trouvé Sir James ici à mon arrivée : nous nous ſommes revus comme de vrais amis qui ont été long-temps ſéparés, & qui ont ſupporté impatiemment cette cruelle abſence. Il étoit ſi tranſporté de joie, que je n'oſe croire qu'il ait apperçu toute la mienne. Ce-

pendant, pourquoi ne pas l'espérer? L'usage nous défend de montrer toute notre sensibilité. Cette contrainte est une hypocrisie dont l'Amant peut se prévaloir pour nous trahir. Je ne dois pas craindre de l'être; Sir James ne sauroit tromper. Je n'emploie point de coquetterie, Sophie; je lui laisse naturellement deviner les sentimens qu'il m'a inspirés. Si j'étois honteuse d'aimer, je pourrois chercher à cacher mon attachement; mais, après l'avoir choisi, affecter pour lui de l'indifférence, ce seroit avilir mon caractère.

Sir James a envoyé un courier à mon frère; il attend son approbation: c'est un compliment au meilleur des frères & des tuteurs. Vous seriez assez méchante, Lady Sedlay, pour me demander si j'ai quelque doute d'obtenir ce consentement de Sir Charles, & si je voudrai l'attendre? Je répondrai à cette question, en vous disant que si Sir James avoit moins de mérite, je l'aimerois moins. Il paroît déterminé à vouloir surpasser la magnificence de tous ceux qui prétendoient à moi, en me faisant des avantages si immenses, que je suis presque

tentée

tentée de lui dire que je n'ai que le dessein d'être sa femme, & non pas sa veuve. J'ai absolument refusé d'accepter un présent en argent; il n'auroit pas été convenable à lui de ne pas l'offrir: mais je rougirois de faire un arrangement pour dépendre moins de lui. Chaque présent qu'il me fait acquiert une nouvelle valeur; chaque amusement que je partage avec lui a plus de charme pour moi. Je suis plus satisfaite de faire tous ces détails à Lady Sedlay, que si je les avois faits à Lady Saville. La première est une si excellente femme, qu'elle sent bien la vérité de tout ce que je lui dis, & ne fera pas un Roman ridicule des idées de sa Louise, parce qu'elle est bien convaincue, à présent, que le bonheur d'être aimée d'un homme aimable est préférable au plaisir frivole de faire l'admiration de cent mille fats. Si les femmes qui leur ressemblent ont la turpitude de se moquer de moi, je leur permets de rire, puisqu'elles ne sont pas dignes de connoître des joies plus pures. Elles ne posèdent pas un Sir James. Soyez aussi passionnée de votre mari qu'il vous plaira, ma Sophie; quand

vous viendrez ici, vous ne serez pas obligée de vous gêner devant M. & Madame Rivers, dont l'union est aussi remplie de charmes & de tendresse que la vôtre; ils ont une petite fille qui est une Beauté parfaite: Sir James la caresse sans cesse; ce petit Ange paroît charmé de le voir.

M. Rivers est aussi bon père que bon ami & bon mari. Il me dit qu'aucun de mes Amans ne lui avoit causé tant d'inquiétude que Henri Savage; que son séjour à Firbois, pendant que j'y étois, lui avoit donné bien de l'humeur. Il est ravi de se défaire de sa charge de surveillant, difficile à remplir auprès d'une femme environnée de séducteurs. Nous vous attendons ici avec impatience. Adieu.

LA MÊME A LA MÊME.

Vous ne venez point encore, Lady Sedlay; je vois que vous voulez éprouver ma patience & ma constante amitié. Si c'est votre projet, je vous avertis que je suis réellement fâchée, & que je me détermine avec peine à vous écrire. J'ai

eu réponſe de mon frère, qui approuve mon choix, & me félicite d'avoir ſoumis le cœur invincible de Sir James. Comme j'avois déclaré à ce dernier que je ne voulois pas me marier avant d'avoir cette réponſe, il ſuppoſe à préſent que, toutes les difficultés étant levées, je ne dois pas différer à nommer le jour heureux qu'il eſpère être fixé pour la ſemaine ſuivante. Je lui ai objecté que je vous avois promis d'attendre votre arrivée; il m'a dit que vous aviez oublié vos engagemens, & que vous n'aviez pas intention de venir à Bloomhill. Vos retardemens commencent à donner crédit à ſon opinion; mais je ne ſaurois ſupporter qu'il veuille déjà décider. En adoptant votre ſyſtême, ma chère couſine, je ne pourrai jamais, je crois, réſigner mon pouvoir d'auſſi bonne grace que vous; comme je n'exerce pas une grande tyrannie, je ne pourrai guère apprendre à ſi bien obéir: n'étant pas abſolument convaincue de l'obligation du dernier point, je ne pratiquerai pas auſſi-bien l'autre. Mardi eſt cependant le jour fixé; je ne ſerai pas, ma chère Sophie, parfaitement heureuſe ſans votre préſence. Venez

avant ce temps, s'il vous eſt poſſible; je ſerai plus diſpoſée à vous pardonner d'avoir manqué ſi ſouvent à vos promeſſes. J'irai d'ici à la maiſon de Brudenell, où nous reſterons juſqu'après Noël. Je ſuis perſuadée que vous ne refuſerez pas de m'y accompagner, quoique le Pays ne fourniſſe pas beaucoup d'amuſement dans cette ſaiſon; mais comme Berk-Shire n'eſt pas éloigné du grand monde, j'eſpère que vous ne ſerez pas ſi expoſée à vous y ennuyer qu'ici.

Madame Greville, l'unique ſœur de Sir James, eſt venue nous joindre; elle eſt veuve, jolie, aimable. La conduite de M. Greville l'a fort dégoûtée du genre humain; elle n'écoute aucune propoſition pour engager de nouveau ſa liberté. Elle avoit treize ans, quand elle fut mariée à M. Greville, qui n'étoit pas beaucoup plus âgé qu'elle. Ses parens & amis s'oppoſèrent à ce mariage, trouvant les Amans trop jeunes; mais enfin, voyant qu'on ne pouvoit pas leur perſuader de différer, & pour empêcher qu'ils ne ſe mariaſſent ſecrètement, ils conſentirent à les unir. M. Greville, jeune, beau & très-paſſionné, promet-

toit à sa compagne le sort le plus heureux. Les trois ou quatre premières années de leur mariage, ils étoient le modèle de la foi conjugale, & le tableau de la félicité. Au bout de ce temps, M. Greville commença à penser qu'il étoit ennuyeux de se renfermer avec sa femme, & chercha à s'amuser ailleurs de tous les plaisirs que sa jeunesse pouvoit lui faire goûter. Madame Greville s'apperçut bientôt de son changement : blessée du peu de pouvoir que ses charmes avoient pour le retenir, elle ne pouvoit supporter le peu de cas qu'il en faisoit, & fut encore plus irritée quand elle apprit qu'il étoit admiré & recherché par toutes les femmes. Vaine au dernier degré, & sans prévoyance, elle ne fit aucun frais pour regagner ce cœur volage : au contraire, elle exhaloit sa mauvaise humeur contre lui toutes les fois qu'elle le rencontroit ; reproches, menaces, querelles, rien n'étoit oublié. Il s'absentoit des semaines entières, redoutant ce vacarme domestique ; à son retour, il la trouvoit toujours moins disposée à la douceur. Elle s'enfermoit souvent avec ses enfans pour pleurer en

liberté, & ne pouvoit gagner sur elle-même de lui faire une plus douce réception, quand il revenoit chez lui; de sorte qu'il ne perdoit jamais aucune occasion de la laisser seule. Plus de cinq ans s'écoulèrent de cette manière, qui lui firent oublier le bonheur dont elle avoit joui les trois premières années de son mariage. Elle n'en avoit pas encore vingt-trois, quand la mort de son mari la délivra du joug sous lequel elle avoit si long-temps gémi. Cette perte ne la réconcilia pas avec le monde; sa beauté lui est restée, de même que sa tendresse, qu'elle partage entre ses enfans, qui lui promettent plus de retour que leur malheureux père.

Mais quelle histoire au moment de mon mariage! J'avois oublié de vous apprendre la générosité de Sir James, qui donne deux cents livres sterlings par an pour maintenir ma fondation de Bloomhill. Il a promis d'y passer régulièrement deux mois de l'été. La proximité de Bentley-Park nous sera agréable à l'un & à l'autre. La maison de Druid-Growe n'est pas si logeable que celle-ci; d'ailleurs nous sommes naturellement

prévenus pour les lieux où nous avons reſſenti le plus de plaiſir, & celui-ci a cet avantage ſur l'autre. Je vous envoie un exprès, la poſte ne pouvant ſatisfaire aſſez promptement l'impatience de ceux qui deſirent vous voir ici. Je n'ai pas beſoin de les nommer; ma chère Sophie peut être aſſurée qu'il n'y a perſonne qui la ſouhaite plus ardemment que ſa chère & affectionnée Louiſe.

Lady SEDLAY *à Miſs* FERMOR.

CESSEZ vos reproches, mon aimable Louiſe, & apprenez la cauſe de mes retardemens. Dans ma dernière lettre, je vous avois marqué que je ſerois à Bloomhill dans peu de jours. Tous les préparatifs du voyage étoient finis; je ne parlois que du plaiſir que j'aurois d'embraſſer ma chère amie; je me plaignois de la lenteur des heures qui retardoient mon bonheur. Mon impatience me faiſoit enviſager tous mes délais comme un crime; mais j'ai été ſur le point d'expier cette faute par une cruelle punition. Mon cher Sedlay a été dans le

plus éminent danger, d'une fièvre putride & d'une inflammation à la gorge. Il en avoit ſenti les avant-coureurs depuis quelques jours ; de peur de retarder encore le voyage deſiré, il ne ſe permettoit aucune plainte. Son viſage altéré & ſes regards abattus m'apprirent ce qu'il ſouffroit. J'envoyai à l'inſtant chercher Médecins & Chirurgiens ; je leur demandai ce qu'ils en penſoient avec une voix tremblante. Le doux Docteur H***, trop rempli d'humanité pour me priver du peu de raiſon qui me reſtoit, ne me dit pas ſes craintes, & m'aſſura que Lord Sedlay n'étoit pas auſſi mal que mon imagination troublée me le perſuadoit. Peu d'heures m'apprirent que je ne m'étois pas trompée ; il fut ſaiſi d'un violent délire, & le Docteur W *** déclara qu'il étoit à l'extrémité. En vain ils eſſayoient de me déguiſer le malheur qui me menaçoit ; leur contenance les trahiſſoit. Je ne quittois pas le chevet du lit de Sedlay. Mes ſoupirs & mes ſanglots rappelloient quelquefois ſon eſprit aliéné ; il oublioit alors ſes propres maux pour s'occuper des miens. J'ai paſſé douze jours dans des horreurs dont

l'affreux ſouvenir me glace encore. Enfin, le Ciel propice a écouté mes vœux; la fièvre l'a quitté, & tous les autres accidens ont ceſſé. Occupé de me donner du plaiſir, mon bien-aimé Sednay n'a pas plutôt été en état de quitter ſon lit, qu'il a commencé à parler d'aller à Bloomhill. Je crains que ce ne ſoit encore beaucoup haſarder; je le lui ai repréſenté : mais il eſt un peu trop mari à la mode, pour avoir égard à mes remontrances; il inſiſte pour partir Vendredi prochain. Je penſe que vous ne me croyez pas aſſez déraiſonnable pour imaginer que je deſire que vous différiez davantage de célébrer cet heureux jour. Sir James a déjà tant de raiſons d'être fâché contre moi, que je ne veux pas lui donner un nouveau ſujet de m'appèller ſon ennemie. Nous ſommes obligés de voyager lentement : n'attendez donc pas, ma Louiſe, notre arrivée; ſoyez aſſurée que tous mes vœux vous accompagneront à l'autel. Si le mérite & les charmes pouvoient aſſurer le bonheur, ma chère amie jouiroit d'une félicité ſans bornes.

Lady SEDLAY *à Lady* WALTON.

De Bloomhill.

VOUS êtes dans l'erreur, mon aimable Lady Walton, lorsque vous supposez que je serai si absorbée dans mes plaisirs & dans ceux de mes amis, que je ne pourrai pas seulement accorder une pensée à ma sœur bien-aimée. Quoique Louise Fermor soit bien chère à mon ame, elle n'enlèvera point la place que l'agréable & chère Lucie mérite dans mon cœur.

Nous avons terminé notre voyage sans rencontrer aucune aventure merveilleuse, ni de ces événemens surprenans, quelquefois si funestes aux voyageurs. Je bénis le luxe d'un siècle si industrieux, qui nous rend le commerce si facile en s'occupant de la beauté des chemins, de la commodité des voitures & de la perfection de toutes les choses utiles, des selles des femmes, si commodes, qu'elles peuvent monter fièrement les plus beaux chevaux que leurs maris à peine ont pu dompter. Tout ce que je

veux dire par-là peut s'appliquer auſſi aux maris de ce ſiècle, qui different ſi fort de leurs ancêtres dans leur conduite, comme dans leurs habits. Je le prouve par Walton & Sedlay. Malgré mes ordres précis, mon amie a retardé ſon mariage. Nous l'avons trouvée encore Miſs Fermor; cette chère fille n'a pas voulu conclure cette cérémonie ſans nous. Tous les obſtacles étant détruits, elle ſera Lady Brudenell demain matin. Vous ne connoiſſez pas, ma ſœur, cette charmante couſine; mais vous en avez ſi ſouvent entendu parler, que ſes perfections ne vous ſont pas inconnues. Jamais je ne l'ai trouvée ſi belle que dans ce moment; l'air de la campagne ſemble avoir augmenté la fraîcheur de ſon teint. Il ne manque rien à la régularité de ſes traits; ſon maintien exprime le bonheur de ſa ſituation. Elle a long-temps aimé Sir James, & en étoit également aimée, quoiqu'elle en doutât alors. Imaginez la ſatisfaction qu'elle reſſent. Sir James eſt rempli de ſon bonheur; enfin, tout ici reſpire le plaiſir. M. & Mme. Rivers, & quelques amis choiſis, partagent notre ſatisfaction. Nous nous promenons; nous

danſons : Sedlay eſt ſi bien rétabli, qu'il n'écoute pas mes judicieux avis pour l'engager à ſe ménager. Je l'ai menacé vainement que je ne me tourmenterois plus pour lui; malheureuſement il eſt ſi bien perſuadé qu'il ne ſeroit pas en mon pouvoir d'effectuer cette menace, qu'elle ne fait plus d'effet ſur lui.

Nous nous ſommes engagés à accompagner Lady Brudenell à Berk-Shire; ils ſont ſi heureux avec eux-mêmes, qu'il faudra employer bien des ſollicitations pour les déterminer à venir à la Ville, quoiqu'ils m'aient promis de m'y joindre après Noël. Ce ſera, ma chère Lucie, de quoi enrichir la Société de bien des charmes & de bien des vertus. Adieu.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois d'Août *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 30 Juillet 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Chriſtine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE 1782.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
SEPTEMBRE 1782.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

GUILLAUME CABESTAING.

C'EST la cruelle aventure du malheureux Raoul que nous allons remettre

ſous les yeux de nos Lecteurs, ſous d'autres noms. Fayel, comme on le verra par cette Hiſtoire, ne fut pas le ſeul monſtre qui exiſta dans le douzième ſiècle. Raymond de Rouſſillon peut être placé à côté de lui, l'infortuné Cabeſtaing à côté de Raoul, & Marguerite de Taraſcon à côté de Gabrielle de Vergy. Le petit Château du Fayel, que j'ai vu aux environs de Chantilly, le Village de Rouſſillon aux environs d'Apt en Provence, ſont donc conſacrés par deux forfaits qui ſeroient inouis, ſi, dans le même ſiècle, on n'en retrouvoit ailleurs des traces.

Aurions-nous cru que la Provence eût fourni, à cette époque, un exemple cruel de barbarie? Elle étoit moins excuſable que les autres Royaumes. Ses Troubadours avoient poli ſa langue, adouci ſes mœurs; la galanterie étoit admiſe; l'amour faiſoit des conquêtes & chantoit ſes victoires. Il pouvoit conſacrer les noms de la Beauté; la Renommée pouvoit les porter aux extrémités du monde. Ces plaids, ces jeux ſous l'ormel, eſpèce de fraternité chevaleresque, étoient multipliés. Les

Cours d'Amour assuroient déjà une espèce de juridiction aux Dames; la modeste Ville de *Signe* voyoit dans son vallon solitaire, & dans l'enceinte de ses rochers nuds & escarpés, les Belles les plus renommées accourir sur les pas de la Vicomtesse de Marseille. Les Chevaliers les plus braves venoient y recevoir *douce merci, guerdon de leur flamme, ou punition de leur déloyauté en la franchise de leurs Dames;* d'autres venoient y jurer *constant servage.*

Avant de crayonner la malheureuse fin du beau Cabestaing, nous ne pouvons nous dispenser de rappeller à nos Lecteurs le souvenir de Vaucluse. Ce fut auprès de ce lieu charmant, immortalisé par les Amours, que Cabestaing trouva la mort. L'Amour auroit dû l'en garantir; l'Amour est si souvent assis auprès de cette belle source où Pétrarque épura ses feux, sans les éteindre!

Dans les champs de Provence, il vole vers Vaucluse,
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.

Demande-t-on une peinture plus fidelle de cette fontaine ? nous emprunterons les couleurs d'un Poëte moins brillant que Voltaire, mais non moins fidèle.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroucés
D'une écume blanche & bleuâtre.
La chûte & le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.
Mais bientôt, moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux;
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable & sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille différens canaux
Divisent au loin dans la plaine
Le trésor fécond de ses eaux;
Son onde, toujours épurée,
Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée.

Rapprochons, pour ceux qui aiment les détails, la prose d'un Voyageur instruit, le Père Papon, Historien de Provence. Pour moi, si j'étois Voyageur, j'admirerois les descriptions poëtiques; mais je préférerois la prose du Géomètre & du Géographe & celle de l'Antiquaire. « Ce voyage, dit le Père » Papon, si on le fait dans la belle » saison, sera d'autant plus agréable, » que pour y aller, on traverse la plus » belle partie du terroir d'Avignon & » celui de Lille, qui est dans une plaine » charmante. On passe ensuite dans un » vallon, le long duquel s'élève, en » fer-à-cheval, une montagne de pierre » vive, & l'on arrive par un chemin » étroit & pierreux, au pied d'un rocher » fort haut & taillé à pic, où l'on trouve » un antre assez vaste, dont l'obscurité » a quelque chose d'effrayant. On peut » y entrer, si l'eau est basse. On y voit » deux grandes cavernes, dont la pre- » mière a plus de soixante pieds de » haut sur l'arc qui en forme l'entrée; » l'autre paroît avoir cent pieds de » large & presqu'autant de profondeur, » & n'a qu'environ vingt pieds d'élé-

» vation. C'eſt vers le milieu de cet » antre que s'élève, ſans jet & ſans » bouillon, dans un baſſin ovale d'en- » viron dix-huit toiſes dans ſon plus » grand diamètre, la ſource abondante » qui forme la Sorgue, & porte bateau » preſqu'en ſortant du rocher.

» Quand elle eſt dans ſon état ordi- » naire, l'eau s'échappe par des con- » duits ſouterreins juſqu'à ſon lit ; mais » après de grandes pluies, elle s'élève » au-deſſus d'une eſpèce de môle qui » eſt devant l'antre, y forme un baſſin » dont la ſurface eſt unie comme la » glace ; enſuite elle ſe précipite avec » un bruit affreux à travers les débris » des rochers, les blanchit de ſon » écume, & ſemble faire des efforts pour » fuir vers l'endroit où, ne trouvant » plus d'obſtacle, elle prend un cours » paiſible & tranquille. Je l'ai vue dans » cet état ; & il faut avouer que le » bruit de l'eau répété par l'écho, » l'écume bondiſſante, la ſolitude du » lieu, l'aridité & la hauteur du rocher, » les blocs énormes, qui, étant déjà » ſéparés de la maſſe par de larges cre- » vaſſes, ſont ſuſpendus ſur votre tête, » & ſemblent vous menacer ; ceux qui

» ſont près de s'arracher par leur peſan-
» teur & par leur ſituation inclinée du
» terrein rapide dans lequel ils ſe ſont
» enfoncés de quelques pieds en tom-
» bant de la montagne; tous ces objets
» font ſur l'ame une impreſſion qu'il faut
» avoir éprouvée.

» L'eau de cette fontaine eſt claire &
» pure comme le cryſtal, & ne forme
» ni mouſſe ni dépôt; cependant elle
» ne vaut rien pour boire, tant elle
» eſt crue, peſante, indigeſte; mais elle
» eſt excellente pour la Tannerie & la
» Teinture, & fait croître une herbe qui
» a la vertu d'engraiſſer les bœufs &
» d'échauffer les poules; propriété dont
» il eſt parlé dans Pline & dans Strabon ».

» Les Habitans de Vaucluſe ne man-
» queront pas de vous dire que le vieux
» Château que vous voyez perché ſur
» la montagne inacceſſible, au pied de
» laquelle la Sorgue ſerpente, eſt le
» Château de Pétrarque. Ils ſe trom-
» pent; il a de tout temps appartenu
» à l'Evêque de Cavaillon, Seigneur
» de cet endroit; & le fameux Philippe
» de Cabaſſole, lorſqu'il occupoit le
» Siége de cette Egliſe, venoit ſouvent

» dans ce Château pour voir Pétrarque, » son ami. Celui-ci étoit logé près du » Village, dans une petite maison de » Paysan, dont il ne reste plus aucuns » vestiges; il la comparoit à la maison » de Fabrice ou de Caton ».

On nous pardonnera cette digression; elle est longue : mais elle fait enfin connoître un lieu si souvent chanté, devenu la chimère des Amans-Poëtes, & immortalisé. Nous sommes certains du pardon. On dira maintenant : C'est donc là cette fontaine si renommée ? L'imagination n'aura rien perdu, & la réalité sera plus connue. Nous ne finirons point sans transcrire ce que Pétrarque disoit de sa maison; on a si souvent lu ce qu'Horace disoit de la sienne ! Les Poëtes ont le droit de parler d'eux-mêmes. « Ici, dit Pétrarque, je fais la guerre » à mes sens; je ne vois que le Ciel, » l'eau & les rochers : ni or, ni pier- » reries, ni ivoire, ni pourpre. La seule » femme qui s'offre à mes yeux, est une » Servante noire, sèche, brûlée comme » les déserts de la Lybie. Je n'entends » que des bœufs qui mugissent, des » moutons qui bêlent, des oiseaux qui

» gazouillent & des eaux qui mur-
» murent. Je garde le silence depuis le
» matin jusqu'au soir, n'ayant personne
» à qui parler ; le Peuple, uniquement
» occupé à cultiver sa vigne & ses ver-
» gers, ou à tendre des filets, ne con-
» noît ni la conversation ni la société.
» Je me contente souvent du pain noir
» de mon Valet, & je le mange même
» avec une sorte de plaisir. Les figues,
» les raisins, les noix, les amandes sont
» mes délices. J'aime les poissons dont
» ce fleuve abonde ; c'est un plaisir pour
» moi des le voir prendre au filet, &
» de les prendre quelquefois moi-même.
» Je ne parle pas de mes habits ; tout
» est changé : je ne porte plus ceux dont
» j'aimois tant à me parer ; vous me
» prendriez pour un Laboureur ou pour
» un Berger ». En lisant ses Lettres & ses Sonnets, on le prend avec raison pour le plus bel Esprit de son siècle.

Si, dans un Roman, il nous étoit permis de suivre un plan géographique, nous retracerions quelques-uns de ces noms consacrés dans l'Histoire, ou faits pour l'être. Après avoir parlé de Pé-

trarque, pourquoi ne nous rapprocherions-nous pas de cette rivière si inégale dans son lit, si rapide, comme le sont toutes celles qui ont leur source dans les Alpes, & qui reçoivent plusieurs torrens ? La Durance (1) étoit navigable, & le fut jusqu'au seizième siècle. Sur ses bords, & non loin de la Chartreuse de Bonpas, ancien Monastère qui avoit appartenu aux Templiers, l'on trouve un petit Hameau qui se nomme *Noves*. C'est-là que la belle Laure prit naissance ; son père, le Marquis de Sade, en étoit Seigneur. De

(1) *Sparsis incerta Druentia ripis.* (Ausone). Tite-Live dit que la Durance étoit de toutes les rivières des Gaules la plus difficile à traverser. Silius Italicus peint avec force les dangers qu'il y a d'y naviguer.

. . . *Nam qui montibus ortus,*
Avulsas ornos & adesi fragmina montis
Cum sonitu volvens, fertur latrantibus undis,
Ac vada translato mutat fallacia cursu,
Non pediti fidus, paulis non puppibus æquus.

ce Village sortit un Troubadour, qui, suivant l'usage, en prit le nom, & devint fameux en 1236, *par des Poësies où il célèbre la galanterie* comme un sentiment fait pour exprimer l'amour de la gloire & de la vertu. C'est ainsi qu'il l'a peint dans des vers adressés à la Comtesse de Provence, qui fut l'objet de ses chansons, & qu'il appelle *Beldesir.*

Lambesc est une Principauté qui appartient à la Maison de Lorraine-Brionne; c'étoit un Fief dépendant d'une Maison souvent nommée dans les Chartes sous le nom de Lambesc, de laquelle il se forma plusieurs branches, qui sont éteintes, ou qui rampent dans l'obscurité sous un nom étranger; car, dit l'Historien de Provence, il y a presqu'autant de faux Roturiers que de faux Nobles. Souvent toute la différence qu'il y a entre deux hommes d'un rang tout-à-fait opposé, c'est que l'un a des titres, & que l'autre en manque. Le marbre abonde à Lambesc, & en général dans toute la Provence. Nous ne parlerons point de Sallon, la Patrie du Prophète du Midi, pendant le sei-

zième siècle, de Nostradamus (1). Ses prophéties lui firent une réputation étonnante hors de la Provence, & surtout hors de Sallon, où il éprouva des désagrémens qui lui firent cruellement sentir que nul n'est Prophète dans son Pays. Il en fut heureusement dédommagé par les marques de bonté qu'il reçut de Henri II & de Catherine de Médicis, qui lui firent faire un voyage à Paris pour le voir. Charles IX, étant ensuite venu en Provence en 1564, voulut avoir le même plaisir, & lui fit présent de deux cents écus d'or; il lui donna le titre de son Médecin ordinaire, avec des appointemens considérables.

Nous ne pouvons être Historiens dans un Roman; nous ne prendrons point la Ville d'Aix à sa fondation : nous viendrons à Alphonse II, Roi d'Aragon, qui fut le premier de son nom en Provence. Protecteur des Trouba-

(1) On peut voir à Sallon, dans l'Eglise des Cordeliers, le tombeau du fameux Michel Nostradamus, né à Saint-Remy le 14 Décembre 1503, mort à Sallon le 24 Juin 1565.

dours, & Troubadour lui-même, il encouragea la Poëſie & chanta ſes amours; ſa Cour étoit l'aſyle des talens. « — Je l'ai fréquentée, diſoit *Peyre Vidal*, Troubadour, à un Jongleur; j'y ai vu tant de bons exemples, que j'en ſuis devenu meilleur. Si vous y aviez été, vous auriez vu, comme moi, ce ſiècle heureux dont votre père vous parloit, & où brilloient les hommes amoureux & généreux. Vous auriez entendu les Troubadours raconter comme ils étoient régalés & entretenus dans les Cours qu'ils viſitoient; vous auriez vu auſſi les ſelles de leurs chevaux garnies de flocons; des équipages ſuperbes, des brides dorées, des palefrois, que vous en auriez été dans l'admiration; les uns venoient d'outre mer, les autres d'Eſpagne, & ils trouvoient le Roi Alphonſe, qui les combloit de joie & de marques de généroſité. Vous auriez vu la même choſe chez le Seigneur de Blacas, & chez Guillaume le Bon, Seigneur de Baux — ». Ce fut ſous Alphonſe que commença cette galanterie, qui, ſuivant l'expreſſion des Troubadours, *animoit les Chevaliers à*

la gloire, & les Dames à la vertu. Elle se répandit parmi la Noblesse avec l'amour de la Poësie, ou, comme on disoit, avec le *Gaï Saber*, lorsque Raymond Berenger IV & Béatrix de Savoie sa femme eurent pris les rênes du Gouvernement. Béatrix avoit amené de Savoie plusieurs Dames d'un nom illustre, Agnesine de Saluces sa cousine, la Comtesse Béatrix, la Dame de Massa, de la Maison Malaspina, la Comtesse de Carret, & la Princesse Barbossa, fameuse parmi les Poëtes, par sa sagesse, sa beauté & par la connoissance qu'elle avoit, disent-ils, *des sept Arts libéraux.* Béatrix introduisit à la Cour & dans toute la Provence ces mœurs chevaleresques tant vantées dans les treizième & quatorzième siècles. C'est à Alphonse qu'on doit l'institution de la ridicule procession de la *Fête-Dieu* à Aix.

Aux environs de cette Ville, on retrouve les territoires de Tretz & de Pourrière, où Marius livra aux Ambrons & aux Teutons cette fameuse bataille où ils perdirent deux cents mille hommes, suivant Tite-Live, & cent cinquante mille, suivant Velleïus Pater-

culus. La rivière de Larc fut teinte du sang des morts, & le cours des eaux suspendu par les cadavres amoncelés. Les femmes de ces barbares, voyant leurs époux lâcher le pied dans le sort du combat, prirent les premières armes qui leur tombèrent sous la main; &, toutes écumantes dè rage & de douleur, elles frappoient, sans distinction, leurs ennemis & leurs époux, les uns pour les repousser, les autres pour les faire aller au combat. Elles se précipitèrent même dans la mélée, saisissant avec leurs mains les épées nues de l'ennemi, portant & recevant des coups avec une intrépidité sans égale.

On lit, dans les Lettres de S. Jérôme, que trois cents de ces femmes, qui étoient au nombre des prisonniers, ne pouvant se résoudre à vivre avec d'autres hommes qu'avec leurs époux, supplièrent Marius de les donner à Cérès ou à Vénus, pour servir dans leurs Temples en qualité d'Esclaves; que Marius le refusa, & que ces femmes, poussées par le désespoir, massacrèrent leurs enfans, & s'étranglèrent de leurs propres mains dans une nuit, préférant

une mort violente à la honte de servir les caprices d'un maître, & de relever le triomphe du vainqueur. Marius fit élever sur le champ de bataille un arc de triomphe dont on voit encore les fondemens sur la rive gauche du Larc.

Parlerions-nous de la Sainte-Baume, de la Sainte-Madelaine, du Saint-Pilon de Tourves, Bourg où l'on a retrouvé une borne miliaire élevée sous la quatrième année de Néron l'an 58 de J. C., & qui se trouve dans le Château du Marquis de Valbelle, un des descendans des d'Arcussia & des Vintimille? Nous ne dirons rien de Brignolle, ni de cette fameuse Abbaye de la *Celle*, dont la fondation remontoit en 1011, & qui eut pour Abbesse *Garsinde de Sabran*, Comtesse de Provence, & mère de Raymond Berenger, qui faisoit des vers, qui avoit son Troubadour, suivant la Coutume, lequel disoit ingénieusement que pour se rendre digne d'elle, il vouloit prendre à *Aimar* sa politesse; à *Trincaleo* sa gentillesse; à *Rendos* sa générosité; au *Dauphin* ses réponses obligeantes; à *Pierre de Mauleon* sa plaisanterie; au Seigneur *Beraud*

sa bravoure ; à *Bertrand* son esprit ; au beau *Castillon* sa courtoisie ; à *Nebles* sa magificence dans les repas ; à *Miravals* ses chansons ; à *Pons de Cap-d'Œuil* sa gaieté ; à *Bertrand de la Tour* sa droiture. « — Un tel Amant, disoit-il, sera parfait ; tous deux vous ne sauriez manquer de vous aimer, à cause de la ressemblance — ». Louange délicate, qui figureroit à côté des Pièces les plus ingénieuses de nos meilleurs Poëtes. Citons encore une chanson, mais d'un genre plus philosophique, d'un autre Troubadour ; c'est le Seigneur du Village de Cadenet. Celui qui le possédoit en 1165, étoit un pauvre Chevalier, qui eut le malheur de voir détruire son Château lorsque les Comtes de Provence & de Toulouse portèrent la guerre dans le Comté de Forcalquier. Son fils, encore enfant, fut emmené prisonnier. Il se fit Jongleur, quand il fut grand, & courut le monde sous le nom ignoble de *Baguas*, qui signifie *garçon*, espérant de percer dans les Cours, & de trouver la fortune avec la gloire. Il eut des liaisons avec la Comtesse d'Auvergne, le Comte de Provence & la Reine

Eléonore, sœur de Pierre II, Roi d'Aragon, épouse de Raymond VI, Comte de Toulouse; car dans les siècles de la Chevalerie, la galanterie & l'amour des vers rapprochoient tous les rangs.

« Les honneurs, disoit Cadenet, » s'achètent cher: avec plus de peine, » on obtient avec plus de gloire. Quand » on n'y réussiroit pas, toujours est-il » beau de s'être bien comporté; du » moins je vous ai aimée, Madame, » pour un bien qu'on ne sauroit me » refuser: mon cœur est content, dès » que je puis étendre votre gloire. Quand » je vois tour ou Château, ou homme » du Pays où vous régnez, je me sens » comblé de joie; & quand je vais à » votre demeure, je crois, dans mon » impatience, reculer en avançant, jusqu'à ce que je sois auprès de vous.... » Si je pouvois, dit-il ailleurs, forcer » ma volonté à suivre ma raison, Amour » ne m'auroit pas aisément soumis à » son empire. Ce n'est pas qu'on soit » plus vertueux sans amour; car qui » aime bien ne croit jamais assez bien » faire; qui n'aime point ignore cette » noble émulation, & ne s'attire jamais

» autant d'estime que l'Amant heureux » ou aspirant à le devenir ». Cadenet, dégoûté du monde, se fit Religieux dans l'ordre des Hospitaliers.

Nous ne nous éloignerons point du Diocèse d'Aix; & c'est avec regret que nous passerons sous silence tant de faits honorables à la Provence. On n'y peut faire un pas sans y trouver des traces des Romains, des restes de la langue des Troubadours, & les descendans de cent Peuples différens qui habitèrent la Provence.

Nous voici à Apt, non loin de l'affreuse scène que nous avons à décrire, & qu'il semble que nous ayions voulu reculer. La Ville d'Apt étoit une Colonie Romaine: elle existoit cependant avant la conquête de la Provence; mais l'Art de bâtir d'une manière régulière & commode ne fut généralement connu en Provence que sous les Romains. Il y avoit à Apt un Collége de Prêtresses destinées à servir dans le Temple d'Auguste. Cette Ville fut dévastée par les Lombards; à peine commençoit-elle à se peupler, que les Sarrasins la ravagèrent. Elle se releva peu-à-peu de ses

ruines, & se forma un plan d'administration particulière, quand l'absence ou la foiblesse des Comtes eut permis à nos principales Villes de se retirer de leur dépendance à certains égards. L'Evêque avoit autrefois le titre de Prince. Il ne le devoit qu'à la politique des Empereurs; car il n'avoit que la Seigneurie du Bourg. La Maison de Simiane avoit celle de la Ville, au commencement du onzième siècle. Elle réunit ensuite l'une & l'autre, & les vendit successivement aux Comtes de Provence de la Maison d'Anjou.

Le Village de Roussillon, près d'Apt, devint célèbre dans le douzième siècle, à la mort tragique de Guillaume de Cabestaing.

Guillaume étoit né de parens nobles, mais si pauvres, qu'il fut obligé de quitter de bonne heure la maison paternelle, & d'aller se présenter à Raymond, Seigneur de Roussillon, pour être son *Varlet*: car, dans ce temps-là, les jeunes Gentilshommes, nés sans fortune, trouvoient une ressource assurée pour leur éducation dans la maison des Seigneurs, soit de la Cour,

soit des Provinces; & ils y étoient élevés en qualité de Varlets ou Varletons, c'est-à-dire, de Pages.

Cabestaing avoit une figure & des manières qui lui gagnèrent les bonnes graces de Raymond & de sa femme Marguerite, de la Maison de Tarascon. Marguerite se défia d'autant moins des premiers mouvemens de son cœur, qu'ils étoient réglés par ces principes d'honnêteté, dont les Dames s'écartoient d'autant moins, que les maximes de la Chevalerie les y rappelloient sans cesse.

Nous ne dissimulerons point cependant que Cabestaing avoit plu à Marguerite; mais Dame bien discrète & bien accorte, moult blessée, *elle avoit été moult discrète.* Soupirer & garder le silence, desirer la vue de son beau Varlet, le voir & se taire. Lui .... hélas! de quoi auroit-il pu être coupable? il étoit tant respectueux! Aimer! ce n'est que la moitié; le dire, c'est le plus fort: il ne l'avoit osé. Pauvre Guillaume! il chantoit. Eh! oui, chanter soulage. Dans ce temps-là, avec un peu d'imagination, on étoit Poëte;

avec un peu de voix, on étoit Jongleur. Guillaume étoit l'un & l'autre. Il s'en alloit au bord d'un ruisseau qui couloit sourdement sous une allée de peupliers, derrière les murs du Château; & là il chantoit :

« — Hélas ! pauvret ! que me fait la vie sans un peu d'amour? la vie est, comme la terre, une mère complaisante, prête à produire des roses ou des buissons. L'Amour est comme l'astre du monde, qui, par sa lumière, fait tout germer & épanouir. La terre sans le soleil, la vie sans l'Amour, languissent & n'offrent plus cet éclat qui les rend chères. Hélas ! pauvret ! que me fait la vie sans un peu d'amour?

» Les oiseaux de ces contrées, dans leurs chants tant amoureux, disent, en brûlant de mille feux : Hélas ! pauvret ! que me fait la vie sans un peu d'amour ?

» Si les fleurs avoient un langage, elles diroient, dans les mains de l'Amant qui les cueille, & qui, de leurs couleurs artistement oppossées, fait un bouquet à son amie : Hélas ! que serions-

nous

nous dans la vie ſans un peu d'amour !

» J'aime ; mais chut... Echos, n'allez pas le redire ; mes deſirs ſont trop ambitieux. J'aime : mais non ... ; quel que ſoit mon martyre, jamais Marguerite ne m'éloignera de ſes yeux ; jamais elle ne ſaura mon audace. Ah ! quel que ſoit mon cruel martyre, je ne puis m'empêcher de dire : Hélas ! pauvret, que me fait la vie ſans un peu d'amour — » !

Marguerite ne perdoit guère de vue ſon cher Cabeſtaing. S'il alloit avec les jeunes Varlets : *Que faites-vous-là ?* lui diſoit elle ; s'il alloit rêver ſous les arbres : *A qui rêve-t-il ?* Elle l'avoit ſuivi ; car Cabeſtaing aimoit trop la ſolitude. Il avoit donc des ſecrets ? quels ſont-ils ? Elle le rencontroit ſouvent avec des bouquets : *Pour qui ces fleurs ?* Ce n'étoit qu'en tremblant qu'il oſoit en offrir quelquefois ; une ſeulement : encore falloit-il la demander. — Ingrat Cabeſtaing — ! ſe diſoit-elle tout bas. Elle l'avoit ſuivi, & elle avoit entendu ce troiſième couplet.

» — J'aime . . . ; mais chut ! . . . . Echos, n'allez pas le redire : mes deſirs

ſont trop ambitieux. J'aime....; quel que ſoit mon martyre, jamais Marguerite ne m'éloignera de ſes yeux: non, jamais elle ne ſaura mon audace. Ah! quel que ſoit mon martyre, je ne puis m'empêcher de dire: Hélas! pauvret, que me fait la vie ſans un peu d'amour — »!

Marguerite, tranſportée de joie, avoit auſſi-tôt coupé une longue boucle de ſes cheveux, en avoit treſſé une couronne avec des fleurs, & l'avoit dépoſée à la même place où elle avoit entendu qu'elle étoit aimée. — Soyez béni à jamais, doux moment, avoit-elle dit; Amour, reçois cette couronne: Amour, fais ſi bien qu'elle ne ſoit point ravie par une autre main que par celle de... Mais tu m'entends....; conduis ici ſes pas —. Après cette courte prière, elle s'étoit retirée avec précipitation.

Cabeſtaing fut amené par cette heureuſe fatalité qui rapproche deux Amans, quoi qu'ils faſſent pour s'éloigner, ſur la même place que Marguerite venoit de quitter; il trouva la couronne, & la ramaſſa. Perſonne ne lui avoit dit:

Voilà les cheveux de Madame Marguerite; son cœur les avoit reconnus. — Pour qui cette couronne? est-ce à Sire Raymond —? Une voix intérieure lui disoit non.—Pour qui—? Ah! tout étoit pressentiment, divination pour lui. Mais où étoit la certitude? — Il faut la reporter, dit-il, à Dame Marguerite... La rendre! rendre une couronne! Je trocquerois bien celle d'un Empire pour celle-ci —. Il la couvroit, en tremblant, de mille baisers; il craignoit de faner les fleurs.

Dame Marguerite attendoit que l'heure du service ramenât Cabestaing dans la salle. Il vint; il jetta les yeux sur elle: il rougit; il voulut parler comme à son ordinaire, & ne put. Dame Marguerite en soupçonna la cause, baissa les yeux & rougit aussi. Cabestaing crut avoir deviné la cause; il n'en devint pas plus tranquille. — Dame, lui dit-il d'une voix mal assurée, Sire Raymond vous attend: on a servi—. Dame Marguerite se leva, présenta, suivant la coutume, la main au Varlet, qui, suivant la coutume, présenta son bras. Dame Marguerite (je ne sais si ce fut

par hasard ou avec dessein) rencontra la main du Varlet. L'effet de l'électricité est moins prompt ; Cabestaing sentit aussi-tôt un feu brûlant passer de sa main à son cœur, & remplir tout son être. — Ne sais, Dame, dit-il, quoi que j'éprouve... Ah! Dame, ne fus oncques tant heureux. — Aise en suis moult, répondit Dame Marguerite. — Ah! Dame, trois fois aise en suis —. La présence de Sire Raymond coupa court ce dialogue, qui alloit devenir intéressant. On se mit à table.

Le Varlet se plaça derrière la chaise de Dame Marguerite. Oh! comme il étoit distrait! Le beau col de la Dame l'occupoit tout entier ; c'étoit la première fois qu'il le regardoit avec cette attention ; c'étoit le premier signe de propriété qu'il se permit. L'Amour ne possède-t-il pas plus des yeux que par les autres sens? Un Amant n'est qu'un heureux légataire, à qui l'usufruit de la Beauté est légué, à condition qu'il ne détériorera point la richesse foncière. Le Varlet sentoit, pour la première fois de sa vie, le bienfait de la vue. Déjà, par l'impression que la main de

Dame Marguerite avoit faite ſur la ſienne, il avoit ſenti toute la douceur du toucher. Ah! penſoit-il, ſi l'Amour développe ainſi toutes nos facultés, malheureux qui ne le connoît point! Il appuyoit ſa main ſur la chaiſe de Dame Marguerite, & touchoit à ſa robe; il oſa poſer un doigt bien léger ſur ſon col. Ce plaiſir fut court; il l'en retira promptement, mais il l'en retira tout de feu. La Dame n'avoit fait ſemblant de rien; c'étoit beaucoup. Il craignit de rencontrer ſes yeux; il lui préſentoit le baſſin pour laver ſes belles mains, ſans oſer la regarder. Dame Marguerite ne fit ſemblant de rien, parla au contraire avec bonté à ſon Varlet, qui reſpira.

Il avoit beſoin de retourner ſous les allées ſolitaires, pour y ſoulager ſon cœur, ſi plein, que c'étoit pitié. Il avoit porté la couronne de Dame Marguerite; il l'eſſayoit ſur ſon front dans le moment qu'elle parut. —Que faites-vous-là, dit-elle? —Dame, ai trouvé ici cette tant belle couronne; vous jure qu'il n'eſt guerdon dont je fuſſe autant jaloux que de cetui-ci; donnerois, pour

l'avoir mérité, ma vie & le peu que poſsède ; & marri moult ſerois de n'être ne Roi ne grand Prince pour donner, pour cette tant grande faveur, un Empire. — Que méritez bien telles faveurs avec de tels penſers. Savez-vous à qui appartient cette couronne ? —Rien n'en ſais. Plains cil qu'il n'a plus ce guerdon ; voire elle eſt perdue. — Oh ! perdue, reprit Dame Marguerite, rien n'en croyez ; Dame de bien ne perd de ſemblables couronnes qu'à bon eſcient. — Le croyez donc ? — Voirement, oui ; on ſavoit qu'elle ſeroit ramaſſée : onc on ſe doutoit qui la ramaſſeroit. — Qui la ramaſſeroit ! vous vous trompez, Dame ; c'eſt moi qui l'ai ramaſſée, & bien ſavez que perſonne ne peut faire ce bien à un pauvre Varlet comme moi. — Un Varlet comme vous peut être Prince un jour. — Hélas ! oui . . . Mais que de temps ! que de choſes faut que je faſſe ! Ah ! Dame, s'écria-t-il avec tranſport ; Dame . . . parler n'oſe ! cette couronne, la mets à vos pieds ; point n'en veux, ſi ne vient..... Ah ! Dame parler n'oſe . . . —. Il mit un genou en terre, & préſenta ſa couronne.

Dame Marguerite, toute troublée, ne ſut que lui dire. — La vous baille, beau Varlet; bien la gardez cette couronne; puiſqu'avez ſu me deviner, vous pardonne, & l'avez méritée —.

Oh! qui de nous n'eût été tranſporté? qui de nous n'eût ſenti tout le prix d'une couronne ſi belle? Il eſt paſſé, ce temps où nos Dames nous en préſentoient de ſemblables. Aujourd'hui... ce n'eſt pas moi qui ferai la ſatyre d'un ſexe toujours enchanteur, quelqu'abus qu'il faſſe de ſes charmes. Revenons à Cabeſtaing. Ce n'étoit plus le même jeune homme; il avoit bien plus de graces; il ſe tenoit bien mieux à cheval: perſonne ne paſſadoit auſſi-bien que lui; il couroit la bague à tout coup, ſoulevoit une lance avec la plus grande légèreté; ſes beaux cheveux étoient toujours bouclés: dans les petits tournois qui ſe donnoient entre les jeunes Varlets, il remportoit toujours tous les prix.

Un changement ſi avantageux frappe Sire Raymond; il étoit jaloux: il n'étoit pas aimé de Dame Marguerite. Dame Marguerite avoit toujours été

d'ailleurs Dame de bien. Jusqu'au moment où elle avoit vu Cabestaing, elle avoit ignoré la place de son cœur. Ce n'étoit pas sa faute ; peut-être étoit-ce celle de Raymond : mais, à coup sûr, ce n'étoit pas celle du beau Varlet. Il avoit pris l'Amour tout comme il étoit venu ; l'avoit présenté tout enfant qu'il étoit ; & Dame Marguerite l'avoit reçu avec aussi peu de finesse. Il n'y avoit là rien qui pût alarmer Sire Raymond. Oh ! non, il n'auroit pas été inquiet, s'il avoit pu entendre la prière que Dame Marguerite fit le soir même à Dieu, aussi-tôt qu'elle se trouva seule dans sa chambre. Elle avoit éteint ses bougies, & ce n'étoit point sans intention. On ne sauroit être trop seule, & dans un lieu trop caché, pour faire un aveu de sa foiblesse. « J'aime, Dieu bon, tu le » sais bien, disoit-elle ; tu as déjà lu » dans toute ma pensée ; tu sais tout » ce que je voudrois & ne peux ac» corder au beau Varlet : donne-moi » la force de lui tout refuser. Sire Ray» mond est le maître de mon corps ; à » lui soit le corps : le beau Varlet aura » mon ame ; pas ne sera Cabestaing le

» plus mal partagé ». Non sans doute, le beau Varlet n'étoit pas le plus mal partagé. Cependant il eſt bien des gens aujourd'hui, qui auroient été jaloux du ſort de Sire Raymond. Quoi qu'il en ſoit, telle fut la prière de Dame Marguerite : qu'on juge ſi Sire Raymond avoit raiſon d'être jaloux. Quel tyran voulut jamais aſſervir une femme juſqu'à la penſée ? la penſée, ce fluide léger, ce fluide de feu, mort, dès qu'il eſt comprimé, cet agent libre de notre félicité & de notre malheur, pourroit-il être enchaîné ? C'eſt la ſeule de nos facultés qu'un Ciel ami voulut nous laiſſer indépendante. Notre volonté peut ſeule l'aſſervir ; l'Amour, qui ſe contente de l'hommage de la penſée, n'eſt point capable d'alarmer un mari.

Sire Raymond (les jaloux ſont clairvoyans) ſoupçonna ce que tout le monde auroit ſoupçonné ; mais tout le monde, qui connoiſſoit la vertu de Dame Marguerite, n'auroit point mal penſé d'elle. Sire Raymond fut injuſte ; il croyoit le cœur de Dame Marguerite inacceſſible à l'amour, puiſqu'il n'avoit

pas su lui en inspirer. Mais des soupçons ne sont pas des preuves. On va voir de quelle espèce furent celles qu'il osa se procurer. De la force de l'attachement de Cabestaing pour Dame Marguerite, il conclut que Dame Marguerite aimoit beaucoup Cabestaing; &, de leur constance, il conclut qu'elle avoit des foiblesses. On raisonne de la sorte tous les jours, & tous les jours on se trompe. Eh! combien d'Amans timides & délicats ont adoré long-temps Vénus, sans toucher à sa ceinture!

Sire Raymond commença par sonder le cœur de Cabestaing, en lui parlant de Dame Marguerite. Cabestaing répétoit ce nom avec tant de plaisir; il y mettoit tant d'expression! Sire Raymond accusoit sa femme de plusieurs défauts; Cabestaing essayoit de le détromper. S'il parloit de ses graces, Cabestaing en trouvoit de nouvelles: la conversation n'auroit pas tari. La nuit, il prenoit plaisir à appeller, en déguisant sa voix, Cabestaing, à répéter le nom de Marguerite. Cabestaing, piqué par la curiosité, sortoit de son lit, descen-

doit dans la campagne, suivoit la voix de Sire Raymond, qui s'éloignoit à dessein, & le conduisoit dans des piéges qu'il avoit dressés exprès. Cabestaing s'y débattoit toute la nuit, & toute la nuit il s'entendoit appeller. Ce nouveau genre de supplice peignoit l'ame du Tyran. Le lendemain, Dame Marguerite étoit instruite de ce qui étoit arrivé à Cabestaing; elle avoit si peu d'art, qu'au premier mot de danger, elle rougissoit. Cabestaing, devant qui ces explications se faisoient, étoit interdit; il ne savoit se défendre de sa bonne foi; il répond: — Dame, on vous nommoit; à ce nom si beau n'iroisje pas aux deux bouts de l'Univers —? Il enduroit les plaisanteries de Sire Raymond.

Une autre fois, le Tyran faisoit proposer des défis par les jeunes Varlets des environs, à Cabestaing. Cabestaing les acceptoit, se défendoit comme un lion, déployoit, aux yeux de Dame Marguerite, toute sa grace & toute son adresse, & forçoit tous ses adversaires à lui demander merci. Sire Ray-

mond se travestit une fois, descendit dans la lice, se présenta comme un inconnu, défia Cabestaing. Malgré la supériorité de l'âge & l'usage des armes, Sire Raymond fut battu; sa visière s'étant relevée, il fut reconnu, & tous les assistans l'auroient hué: mais il se tira d'embarras, en embrassant Cabestaing, & en lui disant: — J'ai voulu, gentil Varlet, éprouver ton courage; ai vu, avec moulte joie, que tu t'achemines loyaument à Chevalerie. Rendrai compte de ta prouesse aux Chevaliers du canton, & point ne manqueras de recevoir bientôt l'honorable accolade; dès-hui, te prends pour mon frère & compagnon d'armes —. L'ingénu Varlet répondit en versant des larmes de joie.

Dame Marguerite y fut aussi trompée, & ne put soupçonner tant de perfidie dans Sire Raymond. Elle le plaisanta beaucoup sur sa déconvenue; les autres Dames en firent autant: il soutint de son mieux toutes les railleries. Mais, parmi ces Dames, il en étoit une, & c'étoit Eléonore de Comminges, veuve de ce Roger qui fut le père de

Raymond Turenne, qui, dans le quatorzième siècle, suscita tant de guerres civiles en Provence, & qui étoit Seigneur de Meyrargues, où s'élevoit alors un Château très-fort. Cette Dame Eléonore aimoit beaucoup les plaisirs, & sur-tout les agréables passe-temps d'amour. Elle avoit été belle, & tout le temps de sa jeunesse & de sa beauté, nombre de Chevaliers courtois avoient porté ses couleurs & combattu en son honneur. Ce temps étoit passé. Mais, avec jeunesse, desir d'aimer ne l'avoit point quittée; elle se plaisoit à donner des leçons de courtoisie à de jeunes Varlets, à leur apprendre toutes les gentilles manières d'aimer. Pour savoir s'ils étoient discrets, elle ne manquoit pas de mettre souvent leur jeune discrétion à l'épreuve. Dame Eléonore n'étoit pas ménagée dans les Cours d'Amour; deux fois elle avoit été citée à ce galant tribunal, & pour des cas plus graves que ces séductions envers les jeunes Varlets, qui, après tout, étoient ses égaux. Elle descendoit vers des gens d'un rang bien inférieur; pourvu qu'ils fussent grands, bien faits & beaux, peu

lui importoient la baſſeſſe de la naiſſance & la rudeſſe de l'éducation.

Sire Raymond, dans ſes courſes, ne manquoit point de venir prendre un droit de gîte au Château de Dame Eléonore. Sire Raymond étoit peu délicat, & ne trouvoit pas moins de plaiſir avec la Châtelaine, quoiqu'elle admît des Manans & des Serfs au partage de ſes graces. Dame Eléonore, qui, après tout, étoit douce & bonne, aimoit un peu Sire Raymond. Le Châtelain lui avoit conté l'aventure ſecrète du Damoiſeau; il l'avoit priée de ſe charger de l'enchaîner par le lien de ſes faveurs, afin que Dame Marguerite, voyant ſon beau Varlet trop avant dans ſa tendreſſe, en perdît la mémoire.

Quand Dame Eléonore eut vu Cabeſtaing, elle brûla & ſe ſentit plus que jamais portée à obliger Sire Raymond. Le Damoiſeau avoit en outre des graces, de la jeuneſſe & de la fineſſe, des traits, & de cette phyſionomie pudibonde que répand ſur toute la perſonne la candeur de l'ame, des avantages que Dame Eléonore étoit plus capable qu'une autre d'apprécier. — Sire,

dit-elle à Raymond, il eſt gentil le Damoiſeau; croyez-vous qu'il ſoit encore tout jeune ? — Je le penſe, Dame Eléonore. — Oh ! bien, pas ne gardera longtemps cette fraîcheur —. Elle aviſa aux moyens d'emmener avec elle le beau Cabeſtaing. Elle fit partir devant elle, ſous différens prétextes, tous ſes Varlets & ſes Ecuyers. Quand vint le ſoir, elle ſe trouva ſeule à monter dans ſa litière. Cabeſtaing n'oſa lui préſenter ſon bras : cet honneur étoit réſervé à Sire Raymond. — Sire, dit-elle, voudriez-vous me bailler ce gentil Damoiſeau ? j'aurois moult de joie de cheminer ſous ſa ſauve-garde. — Dame, reprit Raymond, vous le baille. — Le renverrai ſain & ſauf demain, dès le point du jour —.

Dame Marguerite ne vit point avec plaiſir ſon beau Varlet partir avec Dame Eléonore; mais il falloit bien le permettre. Cabeſtaing ſe ſéparoit avec regret de Dame Marguerite : heureuſement le voyage n'étoit pas long. Le voilà ſur un palefroi, caracolant devant la litière de Dame Eléonore. La nuit

se rembruniſſoit : Dame Eléonore feignoit d'avoir peur, pour rapprocher Cabeſtaing de ſa litière. Tout en cheminant, elle contoit menus devis, toute l'hiſtoire de la Chevalerie, depuis le Roi Artur juſqu'à Palmerin d'Olive. Perſonne ne ſavoit mieux qu'elle les aventures ſecrètes & amoureuſes des Dames & des Damoiſelles. Elle avoit un ſi doux parler, *tant mignardement elle deviſoit !* Cabeſtaing l'écoutoit de toutes ſes oreilles; mais le charme ne remuoit pas ſon cœur. Le chemin lui auroit paru court, ſans le ſouvenir de Dame Marguerite.

Les voilà arrivés. Dame Eléonore prend gaillardement ſa main, & la ſerre; le Damoiſeau en rougit. Elle le fait aſſeoir à table vis-à-vis d'elle; il s'en défendit long-temps : il fallut obéir. Auprès de lui avoit pris place un gros gars, bien nourri, bien grand, bien intrépide, qui toiſoit Cabeſtaing, & qui dévoroit des yeux Dame Eléonore. Il poſoit ſa main hardiment ſur tous les plats. Le Damoiſeau l'auroit pris pour un mari, s'il n'avoit ſu que la Châtelaine étoit veuve; il le prit pour un

oiſeau de proie. Le Manant parloit tout haut, à tort & à travers; il prenoit à plaiſir de contrarier le Damoiſeau, qui en parut choqué. — Dame, dit-il, faut que je me ſouvienne que je ſuis dans votre Châtel, & que ce Manant eſt honoré de vos bontés; ſinon, je lui apprendrois avec quelle révérence il doit en agir avec moi —. Dame Eléonore impoſa ſilence au Manant, qui ne fut pas aſſez docile pour ſe taire, ſans grommeler, ſans menacer. Il ſe leva de table, & de colère marcha ſur les pattes du chien du Damoiſeau, qui ſauta ſur lui, & l'auroit mordu, s'il n'avoit été fort & accoutumé à lutter avec ces animaux.

Dame Eléonore fit de ſon mieux pour faire oublier au beau Varlet les contrariétés qu'il avoit eſſuyées à ſouper. Elle fit tout ce qu'une autre Dame n'auroit pas oſé faire; elle introduiſit Cabeſtaing dans ſa chambre à coucher, s'y enferma ſeule avec lui. Là, elle trouva la chaleur trop forte; détacha d'abord une agraffe de ſon corſet, puis deux. Elle ne reſpiroit plus; elle paroiſſoit étouffer: elle pria (car il falloit tout dire au Damoiſeau, qui ne devinoit rien) Cabeſ-

taing de détacher l'épingle qui retenoit ſon mouchoir par derrière. Il obéit, & il fut ému. Mais ce n'étoit point Marguerite. O Dieu ! ſi c'avoit été elle, il ne fût pas demeuré ſi tranquille. Dame Eléonore appelloit en vain Cabeſtaing ; en vain elle l'attiroit. La plus hardie de toutes les Coquettes eſt bien embarraſſée, quand elle rencontre un de ces aimables novices, qui inſpirent mille feux, dévorent, étouffent tous ceux qu'ils reçoivent, & n'oſent jamais en laiſſer tranſpirer la flamme. C'eſt Pigmalion, voulant en vain réchauffer un marbre. Jamais Eléonore n'en avoit tant fait ſans être entendue. — Encore un moment, ſe dit-elle —; & elle dérangeoit de plus en plus ſa parure. Le Damoiſeau crut qu'elle avoit beſoin d'entrer dans ſon lit ; il ſe leva bruſquement. — Dame, bonſoir, dit-il ; vois bien qu'avez envie de repoſer —. Il s'inclinoit & ſe diſpoſoit à ſortir. — Reſtez encore quelques inſtans, chier Damoiſeau ; vois bien que vous n'avez oncques aimé : voire n'aimerez de votre vie. — Adoncques vous vous trompez, Dame. — Le croyez ? — Le ſens,

Dame, mieux que vous le dis —. Il se tut. — N'avez fait onc de votre vie rêves charmans ? — Dame, vous vous trompez. — A quoi rêvez, puisque rien ne sentez? Ah ! fit le Damoiseau. — Soupirez ? — Non, Dame. — Si fait.— Eh ! non, vous dis-je. Dame, bonsoir.— Bonsoir, dit-elle—.

Le Damoiseau sortoit, conduit par une Dariolette charmante, vive, jeune, à la démarche leste, à l'œil clair, jupon court, bras nuds, fermes & ronds. Le Damoiseau étoit fort tenté; il la prit pardessous les bras : mais la pensée de Dame Marguerite l'arrêta. Dariolette se disposoit à se défendre à moitié.—Beau Damoiseau, voilà votre lit; y coucherez seul; seul, reprit-elle avec un air malicieux; & puis, comme par réflexion :— Voilà ma chambre à côté de la vôtre. Frappez avec le pommeau de votre épée, si besoin avez de quelque chose; mais besoin n'avez de rien. — Vous badinez, belle Dariolette. Bonsoir. —Bonsoir, insensible Damoiseau—.

Il entra dans son lit avec le ferme projet de dormir, & de partir de bon matin. Il fut deux heures entières à trouver le sommeil; Dame Eléonore oc-

cupoit sa pensée, & Dariolette étoit sa voisine. Vingt fois il avoit pris son épée, bien tenté de frapper contre le mur; Dame Marguerite vingt fois arrêta son bras : enfin il dormit.

Une femme qui veut, veut bien. Dame Eléonore avoit attendu son sommeil; &, pendant que le Damoiseau dormoit, *jettant arrière le voile de pudeur*, elle s'étoit couchée à côté de lui : pour ne pas l'éveiller, elle retenoit son haleine. Le Damoiseau étoit jeune; à cet âge, on ne dort point d'un sommeil calme. Il étoit agité; il se réveilla enfin : il sentit qu'il n'étoit pas seul dans son lit. Se réveiller, s'élancer, crier & porter la main à son épée, ce ne fut que la même chose. Il marcha à tâtons, & se mit à l'issue de la chambre. Dame Eléonore, qui ne vouloit point être reconnue, cherchoit à s'échapper; &, trouvant le Damoiseau qui gardoit la porte, le repoussa. — Homme, Diable, Génie, parle, dit Cabestaing—. Il agitoit son épée; la pointe blessa au bras Dame Eléonore; elle jetta un cri. — Auriez honte, dit-elle, en contrefaisant sa voix, d'avoir blessé ailleurs qu'au cœur une Damoiselle; seriez honni de

toute la Chevalerie. Puiſque êtes tant peu digne du bien qu'on vouloit vous faire, laiſſez-moi partir, & n'éveillez pas Dame Eléonore. — Dariolette, s'écria-t-il, Dariolette, merci vous fais; pourquoi ne vous ai-je pas connue —? Et puis, revenant à ſoi: — Ah! Dame Marguerite, dit-il, quel aſſaut viens-je d'endurer! Bien eſt mal-aiſé de ſe garder tout entier à ſa Dame — . . . Il ſe remit ſur ſon lit, tenant ſon épée embraſſée.

On n'a jamais eu autant de joie à voir pointiller le jour. Aux premiers rayons, il ſauta bas de ſon lit. Il fit ſa prière; puis deſcendit à l'écurie, ajuſta ſon cheval. Il attendoit qu'un des Valets ou des Palefreniers fût levé, pour le charger de remercier Dame Eléonore du gîte. Il vit venir à lui le Manant de la veille, qui, le ricanant ſur ſa bonne fortune, lui tenoit des propos qui marquoient ſa jalouſie. — Il falloit, lui répondit Cabeſtaing, que Dame Eléonore ne fût que faire pour confier ſon cœur à de ſi vilaines mains, & ſon honneur à une bouche comme la tienne. Eloigne-toi, vilain; ſens mieux ton bonheur,

& tais-toi. J'honore Dame Eléonore, & ne sais pourquoi tu viens me complimenter d'une bonne aventure que n'ai eue, & dont, au reste, point ne parlerois —. Le Manant, enfonçant son chapeau & renforçant son ton ricaneur : — Pauvre Damoiseau, dit-il, te crois sur parole ; Dame Eléonore a eu pitié de ta foiblesse. — Tu vas voir, dit Cabestaing, si mon bras est assez fort pour assommer un vilain ; attends que j'aie attaché mon palefroi à cet anneau de fer —. Il courut aussitôt sur le Manant ; &, après une lutte assez longue, après bien des coups donnés & reçus, le Manant demanda grace. Dariolette avoit mis la tête à la fenêtre, & crioit de toutes ses forces. Elle battit des mains, aussi-tôt qu'elle eut vu le Manant renversé. — Belle Dariolette, dit Cabestaing, adieu vous fais ; recommandez-moi aux bonnes graces de Dame Eléonore. Aimable Dariolette, si avois su, ne seriez point sortie cette nuit comme étiez entrée. —Vous vous trompez, beau Damoiseau ; si parler pouvois . . . . Un jour vous rencontrerai peut-être, & dirai à vous chose qui, au demeurant, ne devroit pas vous

surprendre. — Ainsi soit fait —. Là-dessus, il monta sur son palefroi, & s'éloigna au petit trot.

Il est bien vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur. Son séjour au Château de Dame Eléonore avoit été malencontreux. Pour lui en faire perdre le souvenir, il rencontra sur son chemin un Troubadour & deux Jongleurs. Le Troubadour étoit gai comme un Poëte, le Jongleur fou comme un Musicien. Ils couroient de Châteaux en Châteaux, cherchant les amourettes, chantant les amours, égayant toutes les fêtes. Le Troubadour se rendoit chez la Princesse de Blaye, qui l'attendoit. Il portoit son cœur & son porte-feuille; il étoit heureux, parce qu'il étoit sûr d'avance d'être aimé. Nous n'extrairons qu'une seule des chansons qu'il disoit, chemin faisant; nous préférerons le style d'un nouveau Traducteur à celui du Romancier, & nous n'avons point été étonnés de la retrouver dans le Recueil des Fabliaux. Ce sont des excommunications, plaisamment narrées, & qui donnent une idée des anciennes *Sirventes*

du temps, genre tout-à la-fois satyrique & plaisant.

« — J'excommunie le pauvre orgueilleux, la vieille qui se mire, le vilain qui devient Chevalier, le jeune homme qui se fait Moine, l'homme riche qui mange seul.

J'excommunie, après mûr examen, femme pauvre qui ne file pas, Chevalier qui hait la guerre, vieillard qui rit sans dents, Gentilhomme qui empêche ouvrier de gagner sa vie, Damoiseau qui fait retourner son manteau, jeune Ecuyer qui fuit les tournois, & tout homme qui méprise son métier.

J'excommunie Chevalier qui rejette amour de pucelle, mari qui a jeune femme & qui l'enferme, Meûnier qui ne sait point prendre à la trémie, ivrogne qui répand du vin ou qui arrache la vigne; Gentilhomme qui ferme sa porte aux Ménétriers, quand ils viennent chez lui chanter Roger, Olivier & Roland.

J'excommunie l'usurier qui hait l'argent, Marchand qui prend maille pour denier, joueur qui ne laisse pas au trémerel

mérel cotte & manteau, Jongleur qui ne ment point, Moine qui n'aime pas la table, Plaideur qui n'eſt pas prêt à faire un faux ſerment.

J'excommunie, & ce n'eſt point un jeu, femme qui pleure, quand joli homme la tire à ſoi; homme las, quand il ne faut pas ſe repoſer.

J'excommunie toute None qui ſort de ſon Couvent; car, après cela, ce ſont des fantaiſies à ne jamais finir.

J'excommunie grand mangeur qui n'a point de rentes, Ménestrier qui refuſe un préſent.

J'excommunie, & celui qui hait les conteurs, & celui qui boit de l'eau quand il a du vin, & celui qui fit les dez, auteurs de ma ruine.

J'excommunie enfin tous ceux qui trompent & qui volent d'une manière ou d'autre, excepté les Catins & leurs amis. Pour ceux-là, que Dieu les maintienne en paix, & que toute leur vie ils portent chapel de roſes & de fleurs — ».

Arrivé au Château de Rouſſillon, Cabeſtaing ſe donna bien de garde de

raconter ce qui lui étoit arrivé à Meyrargue. En vain Sire Raymond lui fit des questions; il ne répondit jamais ni mal ni bien sur Dame Eléonore: c'étoit bouche close. Dame Marguerite n'étoit pas contente de son silence; elle lui en témoigna son mécontentement. Sire Raymond, qui reçut bientôt des lettres de Dame Eléonore, ne manqua pas de le plaisanter; c'étoit à table; c'étoit dans la salle qu'il racontoit cette aventure, pour confusionner le Damoiseau, qui ne savoit plus que dire. Dame Eléonore, pour s'amuser à ses dépens, s'avisa de présenter une Requête au Tribunal des Dames de la Cour d'Amour, & de dénier l'Ordre de Chevalerie à Cabestaing, pour avoir failli à la première qualité d'un Chevalier, pour avoir frappé & bien plus griévement blessé Dame accorte, qui offroit son cœur. Cabestaing fut cité à comparoir devant ce Tribunal redoutable, dont les sentences étoient exécutées sans appel. Il étoit sans exemple qu'on y eût prononcé un seul jugement par contumace. Aucun Chevalier n'avoit jamais refusé

de paroître à l'ajournement des Dames. Il s'y défendoit avec respect, n'accusoit jamais, promettoit de mieux faire, & juroit de subir la sentence. Jamais ce Tribunal n'avoit versé du sang; jamais de long exil; quelquefois, & c'étoient les plus grandes peines, il étoit ordonné de remporter vingt gages de bataille en l'honneur de la Dame outragée. Tribunal charmant & auguste, qu'il étoit réservé aux François d'imaginer, & qu'ils auroient dû rétablir! Que d'entrepriſes brillantes n'étiez-vous point capables d'inſpirer, Amour & beauté! nœuds charmans! nœuds céleſtes! vous auriez fait les délices & l'honneur du monde.

Quelle fut la ſurpriſe du Damoiſeau, en recevant l'ajournement à la Cour d'Amour? — En quoi ai-je donc failli à votre égard, Dames de bien, Dames que tant j'honore? Ah! s'il m'eſt échappé un ſoupir, ce n'eſt pas contre vous—. Sire Raymond rioit de ſon embarras; Dame Marguerite n'en rioit pas: elle penſoit que le cas étoit plus grave.

Le Damoiſeau n'avoit pu ſe trouver encore tête-à-tête avec ſa Dame; Sire

Raymond prenoit trop bien ſes meſures. Sa prudence, un jour, ſe trouva en défaut. Pendant qu'il croyoit le beau Varlet à la chaſſe à l'oiſeau, celui-ci s'étoit enfoncé dans des allées qui entouroient le Château, avoit attaché ſon cheval, & ſe promenoit. Dame Marguerite étoit dans le même endroit; elle le vit venir, ſe cacha un moment, pour l'épier & l'entendre. Il ne tarda pas de tirer ſa couronne de ſon ſein ſur lequel il la tenoit cachée. — Ah voilà l'Ordre que je veux toujours porter; voilà la ſeule couronne que j'envie. Mais, las! je n'ai reçu ce guerdon que pour mieux ſentir les rigueurs de ma Dame. Elle ſemble éviter ma préſence; honneur! cruel devoir — !

Eh! bon Dieu! Dame Marguerite ne le fuyoit pas; elle n'avoit pas pu le rencontrer. Pour ne rien dire, elle ne ſentoit pas moins. C'eſt un grand fardeau que de porter ſon doux ami ſur ſon cœur & ſon mari dans ſa crainte. Peur & amour vont ſi ſouvent enſemble! ſi ſouvent Amour veut ce que devoir ne veut pas! Pauvres cœurs de femmes, que je vous plains! On devine

aiſément que toutes les nuits de Dame Marguerite n'étoient pas des nuits de roſes ; Sire Raymond venoit y apporter quelquefois des épines : puis, un peu de jalouſie trottoit dans ſa tête. Dame Marguerite étoit curieuſe d'apprendre ce qui s'étoit paſſé entre Dame Eléonore & le Damoiſeau. Il étoit ſi novice ! Dame Eléonore en ſavoit tant ! C'eſt choſe ſi aiſée à une belle femme de retourner le cœur d'un enfant ! elle trembloit. Dame Marguerite, quoique Dame de bien, ne vouloit rien perdre de ſes droits ſur le beau Varlet ; & celà eſt bien naturel.

A peine elle eut entendu ſon beau Varlet, qu'elle le jugea à moitié juſtifié, & qu'elle comprit qu'il étoit plus jeune encore qu'elle ne l'avoit cru. Elle le regarda avec bonté. — Racontez-moi, lui dit-elle, par le menu, ce qu'avez fait chez Dame Eléonore, qui vous a rendu félon en ſon honneur, à telle fin que faut que comparoiſſiez devant les Dames de la Cour d'Amour ? — N'ai rien qui me rende coupable de félonie, Dame ; n'ai rien failli en l'honneur de Dame Eléonore. — Me le jurez ? — Ah !

Dame, si vous le jure. — Eh bien ! prendrai votre défense devant les Dames. La Châtelaine ne gagnera au plaid que vergogne & moult plaisanterie. Qu'avez fait? — Dame, l'ordonnez, faut bien vous obéir; Dame Eléonore m'a tant amoureusement parlé, tant gentiment elle m'a attiré à soi. Ah! Dame, que de belles choses elle m'a montrées! Moi, à tout cela, j'ai dit: Bonsoir, Dame Eléonore; vois qu'avez envie de vous coucher, bonsoir. Puis, la nuit, pendant que rêvois à vous, ai senti dans mon lit. . . quoi qui m'a épouvanté: soudain me suis élancé à terre, ai pris mon épée, ai blessé quelqu'un: c'étoit, je crois, Dariolette. — Avez tout dit? — Point ne faux à la vérité; croyez, Dame Marguerite, que, de ma vie, point ne sentirai pour autre que pour vous un seul besoin du cœur. Vous aime de la tête aux pieds; n'ai rien dans toute ma personne qui ne soit à vous. Moult de fois, me suis-je dit: Tout est à Dame Marguerite; tout veux garder à elle. — Bien faites, mon doux ami; reçois le don de vous que me faites. Heureuse celle qui peut tout

donner à ſon doux ami! Recevez, en attendant que le Ciel ait pitié de nous, ce bracelet de mes cheveux; portez-le en ſouvenir de moi: jamais ne le quittez. — Ah! Dame, que puis-je vous donner, moi? — Me donnerez l'épée qui vous aura ramené vainqueur des premiers pas d'armes qu'aurez ſoutenus en mon honneur. — Le vous promets: viennent tous les Chevaliers. Ah! Dame, que me donnez grand feu, grande envie de bien faire. — Faut nous ſéparer, adieu: point ne faillez de vous ſouvenir que diſcrétion nous eſt bien néceſſaire—.

Dame Marguerite ne laiſſa point échapper une occaſion de faire des préſens à ſon Damoiſeau, il étoit le mieux paré de tous les jeunes Varlets du canton. Il eſt tout ſimple que la Beauté riche donne des écharpes & des rubans à l'Amour, quand il eſt nud. Il eſt tout ſimple d'orner l'idole; il ſemble que cette eſpèce de prodigalité ſoit réſervée à ces femmes ou moins belles, ou plus âgées, ou d'une naiſſance & d'un rang plus illuſtre. Il ſemble que celles-là

veuillent mettre l'Amour dans le nombre de leurs créatures ou de leurs protégés. Il semble que, par ces dons, elles veuillent faire une compensation avec ce qu'elles conservent de leur liberté. Ce n'est pas tout-à-fait dans ces motifs que Dame Catherine combloit de présens son Damoiseau. Elle étoit riche, il étoit pauvre; elle étoit un peu plus âgée, il falloit bien qu'elle fît quelques largesses de ce côté-là. Elle souffroit qu'il fût encore Varlet, & étoit un peu humiliée de le voir borné à ces fonctions de Page, qui ne sont propres à un Gentilhomme, que dans les premières années de son enfance; elle mouroit d'envie de le voir monter sur un beau destrier, revêtu de l'Ordre de Chevalerie, couvert de son armure, & briller dans tous les pas d'armes. Ce desir étoit bien pardonnable; qui ne veut élever ce qu'il aime? il étoit tout simple qu'elle aimât la bravoure dans son Damoiseau. Les Dames n'ont jamais aimé des lâches, des poltrons, des Chevaliers félons, des relaps à l'honneur. — Quand voulez-vous, Sire, dit-elle à Raymond, que

le chier Damoiſeau, qu'avons élevé, couré le monde, ſe faſſe un renom dans les aventures, & s'honore d'être votre Compagnon d'armes ? Faut l'éloigner de notre Châtel, ſi voulons qu'il aille à la renommée. — Avois penſé, Dame, à votre propoſition; ſi le veut, ira demain eſſayer ſon épée contre des larrons qui ravagent dans la forêt voiſine, le territoire des ſaints Moines de Saint-Caſſien, qui pillent les paſſans & vont fourvoyant à l'honneur des Dames qu'ils rencontrent; une d'elles a été larronnée hier. Puis, reviendra pour aſſiſter au plaid de la Cour d'Amour : là, recevra, ſi point n'a forfait, l'Ordre de Chevalerie; & puis, ira chercher auprès du Comte de Toulouſe, ou du Roi d'Aragon, la guerre & la gloire. — Grand merci vous fais pour le Damoiſeau; adonc partira demain. — Mais, Dame, reprit Sire Raymond, avois cru qu'aimiez le Damoiſeau; & le voulez ſi tant vîte éloigner —? Dame Marguerite rougit un peu à cette queſtion inopinée; & répondit : — L'aime, le Damoiſeau, pour ſa gloire; il eſt né pour elle, puiſqu'il eſt Gentilhomme. — Puiſ-

qu'il eſt Gentilhomme, reprit Raymond, il eſt né pour l'Amour. Adonc, qu'il aille chercher l'Amour ſur les aîles de la Gloire—.

Sire Raymond ordonna les apprêts du départ du Damoiſeau ; ils n'étoient point conſidérables. Comme il n'étoit pas encore Chevalier, il n'avoit point d'Ecuyer : un cheval, une valiſe dans laquelle étoient les pièces de ſon armure, une épée, une lance, un cimier & peu d'argent ; ce fut-là ſon équipage. Dame Marguerite lui fit remettre, par ſa Demoiſelle, quelques écus & une lettre. Cette lettre étoit un abrégé du Code de Chevalerie & d'Amour. Cabeſtaing jura de s'y conformer de point en point. Dans le même temps, Dame Marguerite & Sire Raymond ſe diſpoſoient à ſe rendre à *Signes*, où ſe tenoit le Tribunal de la Cour d'Amour. Les Hérauts couroient déjà la Province, pour notifier le mandement de nos *Dames*. Tous les Chevaliers avoient promis de s'y rendre, & la plupart ſe mettoient en marche. Ces petits voyages étoient des fêtes plénières par-tout. Les troupes de voyageurs groſſiſſoient

à mesure qu'ils s'approchoient du lieu, & se rassembloient tous les soirs dans les Châteaux qui étoient près des chemins. On y passoit des journées entières, pendant lesquelles on s'amusoit à des luttes, à des tournois, à des danses. C'étoient des jours de triomphe pour les Dames & Damoiselles, pour les Troubadours & pour les Jongleurs. C'étoient aussi des jours de justice. C'est dans ces assemblées qu'on se liguoit contre les Chevaliers félons, contre les malfaiteurs, qu'on menaçoit les tyrans de les accabler, s'ils n'abrogeoient des loix dures; les Manans trouvoient protection & défense. Tous les torts se redressoient, chemin faisant. On ne rencontroit sur les chemins que Chevaliers, menant en croupe sa bonne amie, *qui, de son bras amoureux, moult tendrement l'enlaçoit à elle par la ceinture, peur de cheoir, & pour le sentir mieux.* Là, on rencontroit ces riches Comtes, suivis d'Ecuyers ayant pennon, de Varlets & d'Estafiers, glorieusement revêtus de brillantes armures, & montés sur des destriers alezans, aussi vifs que des daims. Là, on rencontroit ces beaux

Paladins d'Amour, portant sur la poitrine le portrait de leurs Dames; d'autres bariolés de toutes couleurs, & comblés des faveurs de mille. Là, on voyoit ces tristes Chevaliers noirs, montés sur des chevaux hongres, qui avoient perdu leurs Maîtresses, leur fortune, & à qui l'âge avoit emporté la moitié de leur renommée. On rencontroit aussi ces galantes Aventurières, ces gentilles Pelérines, ces Damoiselles plantureuses, ces Dariolettes si tentantes. C'étoit un plaisir que de voir ce cortége; c'en est un de se le représenter; & surtout *ces Dames sages, courtoises, spirituelles, qui portoient*, dit un Troubadour, *des patenôtres & des parfums.*

Le voyage du Damoiseau n'étoit pas tout-à-fait si gracieux. Il cheminoit dans une forêt noire, où la hache n'avoit jamais rien émondé, où tout étoit taillis. Il étoit seul; & n'entendoit que le son de la cloche d'un Monastère de Cassianites, qui tintoit à chaque heure. La nuit étant venue, il espéra rencontrer ces Brigands dont Sire Raymond lui avoit parlé. Il étoit descendu de son cheval, l'avoit attaché à un arbre, &

se tenoit couché, l'oreille contre terre, pour mieux entendre. Pendant qu'il étoit en arrêt, il entendit une voix de femme qui sanglottoit. A l'instant, il bride son cheval, monte dessus & accourt à la voix. Il arriva au-devant d'une chaumière, & frappa à la porte. Aussi-tôt les sanglots redoublèrent. Cabestaing, élevant la voix : — Dame ou Damoiselle, rien ne craignez ; le Ciel m'envoie ici pour vous défendre —. La clef tenoit à la porte ; Cabestaing l'ouvrit. Il vit une jeune Damoiselle toute nue, les mains attachées & les pieds retenus à un anneau. Il la couvrit de son manteau & la délia : elle n'avoit pas quinze ans. Elle tomba aux pieds du Damoiseau ; elle vouloit les couvrir de baisers. Il la relève, la soutient dans ses bras. Il sentit . . . ; la force lui défailloit . . . . Il lui demanda la cause de son aventure. —C'est un Moine, dit-elle, le Prieur du Couvent voisin, qui m'a ravie à mon père, qui est un de ses hommes-liges du Monastère. — Un Moine ! reprit le Damoiseau —. Le couvert étoit mis. Il

étoit sorti pour aller chanter les Matines, & devoit revenir aussi-tôt. Le Varlet avoit faim. Il la fit asseoir à ses côtés, &, tout en devisant, mangeoit le souper du Moine. Le Prieur arriva. Sa surprise fut grande. Il jetta aussi-tôt son froc & se mit en défense. Cabestaing lui dit: — Moine infame, ni ta taille de Géant, ni ton embonpoint énorme, ni la force de tes muscles, ni tes larges épaules, ni ta longue & sale barbe, ne te sauveront de la mort, ou d'une honte publique. Profanateur des saints autels; adonc, si est ce qu'abusez d'une robe vénérable & d'une règle toute sainte, pour vous abandonner à de vilaines paillardises? . . . Gentils minois, point ne sont morceaux de gens d'Eglise; priez, jeûnez, cachez-vous, & laissez nos Damoiselles en paix, *vilains paillards, fainéans, ivrognes, joueurs* —. Le coutelas du Père Prieur n'effraya point le Damoiseau; il fit si bien, que, d'un coup d'épée, il blessa au pied le Moine, qui, ne pouvant se soutenir, tomba à la renverse. Cabestaing, aidé de la Belle désolée, le garotta & le

laissa étendu. Il continua de souper & de l'apostropher d'épithètes mordantes. Quand il sentit le besoin du repos, il prit la lampe, & chercha une chambre à lit. Il trouva, dans une alcove étroite & boisée, un lit tel que Chevalier n'en eut onc de sa vie, si doux, si mollet, si blanc. — Béni Dieu, dit Cabestaing; quel lit! on n'en peut pas offrir de meilleur à son ami. *Paillard de Moine*, s'écria-t-il; c'est donc là que tu devois passer la nuit? Y coucherez, dit-il à l'Inconnue: mais y coucherez seule —. Il n'y avoit pas d'autre lit dans cette chaumière; Cabestaing se disposoit à coucher par terre sur une couverture, ayant pour oreiller la selle de son cheval. L'Inconnue avoit beau le presser de prendre le lit, il ne voulut jamais y consentir. — Serois déshonoré, si l'on savoit qu'aurois bien dormi, & vous, Damoiselle, auriez veillé tout à côté de moi; le lit est pour vous, dormez: moi, point ne vous promets de dormir, ne faudroit point que je vous eusse vue —. L'Inconnue rougit, comme on s'en doute bien; mais vous dire qu'elle fut fâchée, je mentirois. Vous allez voir

les suites ; effet d'une cause bien facile à expliquer : ce qu'elle avoit gardé au péril de sa vie, une heure avant, elle l'auroit presque offert au Damoiseau. C'est qu'il y a une différence d'un Moine à un Damoiseau ; c'est que l'un employoit la force, & l'autre étoit beau & aimable. L'Inconnue, de ses belles mains, tira un matelas de son lit, éleva sur des chaises un coucher assez bon, que Cabestaing accepta. Sa tête posoit sur le bord de l'oreiller de l'Inconnue : la lampe éclairoit. Il s'étoit bien promis de songer, pendant qu'il seroit éveillé, à Dame Marguerite. Sachons-lui gré du projet, & pardonnons-lui de l'avoir un peu oublié. L'Inconnue dormit, ou feignit bientôt de dormir d'un bon somme. Cabestaing ne pouvoit se défendre de tourner ses yeux vers elle ; il ne savoit quoi qui l'agitoit : ses mains ne pouvoient rester en place. L'Inconnue dormoit toujours ; son haleine sembloit être caressante ; le sourire sembloit voltiger légèrement sur ses lèvres mi-closes : elle paroissoit plongée dans un de ces sommeils de contentement, dont il n'est permis qu'à la Beauté de jouir.

Plus osoit le Damoiseau, & plus la Belle dormoit. Ah ! beau Damoiseau, qu'avez-vous fait ? il faudra donc mentir à Dame Marguerite ! Voilà des larmes qui descendent des yeux de la belle Inconnue, & qui se promènent sur son sein. Consolez-vous, ce ne sont point de ces larmes chaudes, qui intéressent le Ciel & les hommes ; la source est très-près des plaisirs, elle va bientôt en être tarie. Ne l'aviez-vous pas voulu belle Inconnue ? ne le voulez-vous pas, toutes, Mesdames, quand on est si osé ? Ah ! *violence*, *rapt*, ce sont des mots ; *séduction* est plus juste : n'employez que celui-là, & vous resterez dans les bornes de la vérité. Les larmes recommencèrent le lendemain, quand le Damoiseau voulut se séparer. Des promesses consolèrent la belle Inconnue. Des promesses ! eh ! qui en fut aussi souvent dupe que les femmes ! C'est avec cet appât que nous obtenons tout d'elles. Sexe aimable, si ingénu, si bon dans votre confiance ; dites-moi, dans le moment de tout accorder, avez-vous jamais demandé des actes, des contrats ? Une promesse, un serment vous suffisent.

Capables vous mêmes d'un peu de perfidie, vous ne la supposez jamais qu'après coup. Honni soit le déloyal Chevalier qui vous trompe! Le Damoiseau ne jura point à la belle Inconnue de l'aimer; mais de se souvenir d'elle, de venir la voir. Toutes ces promesses peuvent se tenir. Il lui donna son nom écrit sur une carte, quelques pièces d'argent, lui dit qu'il alloit à la Cour d'Amour. — J'irai vous y voir soutenir votre défense, lui dit la belle Inconnue—.

Ils cheminoient ensemble, & elle vouloit l'escorter jusqu'à l'*orée* de la forêt. Elle étoit montée en croupe; le Moine suivoit, attaché à la quede du cheval. Ils avoient à peine fait deux mille pas, que des hommes masqués fondirent sur lui avec des armes. Cabestaing n'eut que le temps de couper le lien qui tenoit le Moine attaché à la queue de son cheval, de mettre l'Inconnue à terre, en lui conseillant de prendre la fuite; ce qu'elle fit avec une diligence incroyable. Il para tous les coups, & avec tant d'adresse, que tous ceux qu'il adressoit portoient. Il en désarmadeux, en blessa trois: les deux autres prirent la fuite,

Quelle fut sa surprise, après qu'il eut arraché le masque à un de ses assassins, de reconnoître un des Palefreniers de Sire Raymond ! Ce malheureux lui confessa qu'ils avoient été apostés par le Châtelain pour le tuer, parce qu'il étoit jaloux de Dame Marguerite. Le Damoiseau, sentant de quelle infamie le Sire de Roussillon seroit couvert, si pareille trame étoit découverte, menaça le Palefrenier de la mort, s'il osoit jamais révéler cette aventure. Il l'accoupla au Moine, & les mena à *Signes*.

Il arriva sur le soir dans cette vallée, dont nul Chevalier n'approchoit sans respect, & maintenant bien abâtardie. Les Chevaliers se promenoient sur la place avec les Dames. Le Damoiseau ne brilloit ni par le luisant de son armure, ni par la beauté de son cheval. Son luxe, c'étoit sa jeunesse, qui contrastoit singulièrement avec le gros Moine & le vigoureux Palefrenier qu'il traînoit accouplés. On ne put s'empêcher de rire, en le voyant passader devant les Dames, de la mine que faisoient les deux Captifs. Le Moine avoit beau se couvrir de son masque d'hypocrisie ; son

gros ventre & ſon viſage couvert de ſueur, le rendoient un perſonnage très-plaiſant. On rit beaucoup. Mais qui ne rit pas? ce fut Sire Raymond, en reconnoiſſant ſon Palefrenier. Il ne douta pas que le Damoiſeau ne l'eût amené pour dépoſer contre lui. Furieux, il s'étoit ſéparé de la troupe des Chevaliers, & avoit couru à ſon Hôtellerie, où il avoit fait écrire au Damoiſeau, par une main inconnue, le billet ſuivant. « Beau Damoiſeau, il eſt aiſé de » juger qu'avez fait maintes proueſſes; » bien vous en félicite: mais manque » à votre renom l'honneur d'avoir me» ſuré votre épée avec un ancien Che» valier, qui vous hait autant qu'il vous » eſtime; ce qui eſt vous haïr plus, que » beaucoup. Il vous attend dans deux » heures, ſeul, dans le vallon de Mon» trieux, tout encontre les murs du » Couvent des ſaints Révérends Pères » Chartreux, qui ne manqueront pas de » prier pour l'ame de celui qui défunt » ſera. Vous attends, Damoiſeau, & » vous ſomme de tenir bouche cloſe » ſur vos aventures, juſqu'après ce com» bat de nous deux ». Le Damoiſeau

avoit à peine débridé son cheval, quand il reçut ce billet.—J'y vais, répondit-il; point n'est besoin d'autre réponse—. Il remonta à cheval, laissant le Palefrenier sous la garde d'un Chevalier. Il chemina dans le vallon de Montrieux, le long du ruisseau qui descendoit du mont. Il apperçut son Adversaire qui l'attendoit, masqué. Sire Raymond ne lui donna que le temps de se mettre en défense. Le Damoiseau, leste & jeune, esquivoit les coups avec adresse; déjà le sang de Sire Raymond couloit: il eut assez de bonheur pour casser son épée. Le Damoiseau finit le combat; mais le pressa si fort, pied contre pied, main contre main, qu'il le renversa & lui arracha son masque. — C'est vous, Sire, dit-il, vous qui m'appellez en duel? que vous ai-je fait?—Regarde-moi comme ton pire ennemi. Tu aimes Dame Marguerite, je suis jaloux; tu es mon ennemi. Ce Palefrenier que tu traînes à ta suite... — Venois le bailler en votre garde, m'a voulu assassiner; m'a dit qu'il y avoit été commandé par vous; n'ai pas voulu le croire. Vous l'ai amené; faites-en, Sire, tout ce que

bon en jugerez. Point ne parlerai de cette aventure. Avois cru, Sire, qu'aimiez un peu votre Varlet: me suis trompé. Adieu vous dis, plus ne vous verrai. Ah! ajouta-t-il en soupirant, plus ne verrai donc Dame Marguerite---! Il s'éloigna, le cœur oppressé de sanglots. Comme il n'étoit point blessé, il revenoit au galop. Il rencontra Dame Marguerite; il baissa sa lance devant elle, la salua profondément. — Ah! Dame Marguerite! s'écria-t-il; jamais on ne vous a tant aimée & honorée que moi —!

Quelque précaution qu'il eût prise, Sire Raymond ne put dérober la connoissance du combat. Il avoit jugé sa plaie plus dangereuse qu'elle ne l'étoit. Il s'étoit présenté devant le Monastère des Chartreux; le Père Procureur l'avoit fait panser par le Frère Chirurgien; & les Varlets & Gardes-chasse avoient publié aussi-tôt la blessure du Châtelain. Cette nouvelle fit de l'honneur au Damoiseau, qui n'en étoit pas glorieux, & qui payoit cet honneur de ses larmes. Il s'étoit couché & baignoit sa couche de ses pleurs. — Ah! Dame

Marguerite, vous ai donc perdue pour jamais —!

Cependant, le lendemain, il fut obligé d'aller faire sa cour aux Dames & aux anciens Chevaliers. Il étoit le plus modestement paré ; mais il étoit, en revanche, le plus beau & le mieux fait. Les Dames, qui regardent si bien toutes les pièces du vêtement du Manant ou du Vilain, ne regardent point à celles du Gentilhomme. Sa bonne mine, son nom & son épée, voilà ce que les Dames lui demandent. Un gentil Varlet (ou Page), avec sa casaque, est bien plus recherché qu'un gras Abbé *sûr-doré*, *phaliré*, *brillanté*, & qu'un vilain enrichi.

Le surlendemain, ce fut le jour de la Cour d'Amour. Nous nommerons les Dames qui présidoient, d'autant plus volontiers, que c'est une justice de replacer un moment sur la scène, des noms qui n'y reparoissent plus depuis quatre siècles. C'étoient une Sabran, Comtesse de Forcalquier, une d'Ampus, une Blacus, une Simiane, une Villeneuve, du sang des Princes d'Aragon, une Turenne, une Montfort, Marguerite de

Taraſcon, la femme de Berenger, Comte de Toulouſe, une Vintimille, la Souveraine de la Ville de Glandèves, une Sault & une Caſtellane, la Dame de Pourrières & la Comteſſe du Porcelet. Les Chevaliers étoient tirés des mêmes familles, à la réſerve d'Antoine de Boulins, dont nous n'avons point parlé, de Claude de Montauban, dont la fille épouſa un d'Agouſt, Sieur de Beauchêſne, dont la poſtérité s'eſt éteinte dans la Maiſon de Créquy, du Marquis de Soliers & du Baron de la Garde. Tous ces Chevaliers venoient, la plupart d'outre mer, avoient fait la guerre aux Sarraſins, ou porté leurs armes en Bohème, ou ſervi le Roi de France. Tous étoient couverts de quelques glorieuſes cicatrices. Les Dames, à qui la police de la Chevalerie & de la galanterie étoit abandonnée, n'oublioient rien pour perpétuer l'amour & le deſir de la gloire. Elles étoient belles, bien renommées, &, pour être eſtimées, n'avoient pas beſoin de ceinture dorée. Ce n'eſt pas que pluſieurs d'entr'elles n'euſſent quelquefois des foibleſſes: mais décence & amour alloient toujours de compagnie.

compagnie. Il étoit rare que les Chevaliers ne portassent toujours amour & respect.

Le Damoiseau se tenoit hors de la barrière. Une Dame, faisant la fonction d'Huissier, l'ayant appellé par trois fois, une autre Dame vint le prendre par la main. Avant de l'introduire : — Gentil Damoiseau, lui dit-elle, laissez vos armes en dehors de la barrière ; point n'est besoin, avec les Dames, d'autres armes que de votre courtoisie & de votre gentillesse ; joignez-y seulement un peu d'envie de plaire. — Faudroit n'avoir ne cœur, ne sang, ne yeux, pour n'avoir envie de plaire aux Dames —.

Entré dans le cirque, il se tint debout, seul, à côté du rang des Chevaliers. Quand il eut ouï l'accusation intentée contre lui par Dame Eléonore, & ensuite celle intentée au nom de Dariolette, il rougit ; car il avoit de la candeur, & il en avoit trop pour n'être pas embarrassé. Il ne savoit comment il lui étoit permis de se défendre ; il craignoit d'offenser ce galant & aimable Tribunal. Il ne comprit point

que sa cause étoit une de celles que la Cour avoit choisies pour s'égayer; il demanda un Avocat. On lui permit de choisir même parmi ses Juges. Il s'approcha de Dame Marguerite, mit un genou en terre devant elle, & lui présenta son gant. Dame Marguerite le prit en rougissant, se leva de son siége, & se plaça auprès de lui, à l'autre bout du cirque.

Dame Marguerite sourit en prenant la parole, & répondit ainsi à l'accusation de Dame Eléonore: — Le Damoiseau a failli en l'endroit de Dame Eléonore; sans doute il devoit épargner la honte d'un refus, voire celle de faire des avances. Amour doit se payer d'un amoureux merci; le Damoiseau a tort. Quand on est jeune, rien ne coûte. Dame Eléonore est encore dans un état de beauté, qui est capable de faire naître des desirs; le Damoiseau a tort. Un Gentilhomme doit doux passe-temps aux Dames, doux plaisirs, tendres courtoisies, voire plus; doit aussi jouissances de passage, qui ne sont de l'amour. Voilà ce que demandoit Dame Eléonore, qui veut jetter sur le passage de

la vie des fleurs de toutes les saisons, & des jasmins, quand la saison des roses est passée; le Damoiseau a tort.

Mais regardez-le, Mesdames; sa jeunesse est son excuse : son ignorance aimable réclame pardon. Le respect dans lequel il a été nourri à l'endroit des Dames, ne lui a pas permis de tenter ces tendres libertés, qui tant auroient ému Dame Eléonore. Il y a plus perdu que gagné. Ce n'est point à nous à le complimenter de cette retenue; car trop de respect est ce qui le plus souvent nous tourmente d'une bien étrange manière : mais gardons-nous de l'en punir. Il avoit une autre excuse : il a juré foi, servage, fidélité, à une Dame ou Damoiselle; sermens de Page ne font bien religieux : autant en emporte le vent. Il a voulu tenir le sien, il a voulu se garder tout entier, puisque tout entier il s'est donné; il a bien fait. L'Amour avoit fait haro sur son cœur; il a respecté le décret de l'Amour : honneur à lui, douce merci lui soit accordée par sa Dame ou Damoiselle. Vous riez, Mesdames! je serois tentée de rire aussi, en songeant à cette

aventure. Ah ! beau Damoiſeau, retenez cette leçon; trop de timidité nuit auprès des Dames : celui qui refuſe l'occaſion ne la retrouve plus, & s'expoſe à être raillé & baffoué. Je plains cependant Dame Eléonore d'avoir reçu des refus, & n'empêche que la Cour ne lui adjuge des dédommagemens qu'elle trouvera bon être, pourvu toutefois, & je me permets cette diſtinction au nom de la Dame du Damoiſeau, que ſon corps ne ſoit point condamné à aucun ſervice à l'endroit de Dame Eléonore.

Pour ce qui eſt de la réclamation de Dariolette, ſi ne ſavois que c'eſt ici une cauſe de plaiſanterie, je conclurois à ce qu'elle fût déclarée non-recevable. Depuis quand ſouffririons-nous que nos femmes de ſervice ambitionnaſſent ces faveurs de Gentilshommes, dont la privation nous eſt quelquefois ſi ſenſible ? Si des Chevaliers ont aſſez peu de délicateſſe pour mettre leurs Dames à partage avec des Dariolettes, on les ignore ; &, s'ils étoient connus, ils auroient forfait à notre endroit. Que ſi quelques-uns ont beſoin d'éteindre leurs

feux, tant pis pour la Servante qui soulage leur martyre; elle est d'ailleurs assez payée du plaisir qu'elle a donné, par celui qu'elle a reçu —.

On battit des mains; le Damoiseau étoit ravi de l'éloquence de Dame Marguerite; il se jetta à ses pieds pour la remercier. — La Cour, lui dit un Huissier, vous permet de baiser votre Avocat à la joue —. Il ne se fit point répéter cette sentence deux fois. Sire Raymond voulut en appeller; on ne lui répondit que par de grands éclats de rire. Le Damoiseau fut présenté à chacune de ses Juges, & leur baisa à toutes la main. Il n'en étoit pas une qui ne serrât la sienne, tant jeunesse & candeur ont de pouvoir sur le cœur des Dames. Il alloit se retirer, en attendant que ses Juges allassent aux opinions. Le Moine, qui étoit présent, & qui avoit à se venger, cria: — Un moment, respectables Dames —. On se tut, & on l'écouta. — J'aurai dit, en peu de mots, s'écria-t-il; ce Damoiseau, qu'ici Dame Marguerite vous représente comme un mouton, est un larron d'honneur. Je sais, j'ai presque vu le cas; c'étoit une

jeune gentille Payſanne, fille d'un main-mortable de notre Couvent; le larron! c'eſt ce méchef qui me poing preſqu'autant que les cordes avec leſquelles je ſuis honteuſement garrotté—.

On ouvrit de grandes oreilles, ſans pourtant s'empêcher de rire. Dame Marguerite fut la ſeule qui ne rit point. — Que répondez-vous, beau Damoiſeau? dit un Huiſſier. — Meſdames, il dit vrai—. Dame Marguerite alloit prendre la parole. Une jeune Payſanne, belle comme un Ange, vive comme l'Amour, jeune comme les Graces, cachant, ſous un large chapeau gris, les plus beaux yeux du monde, fendoit la preſſe, en criant: — Ecoutez-moi ---. C'étoit la Payſanne du Damoiſeau, qui, toute bariolée de rubans, & dans ſon habit de Dimanche, venoit aſſiſter au plaid d'Amour, moins par curioſité, que pour revoir ſon Damoiſeau; car bien vous penſez qu'il lui avoit laiſſé un de ces ſouvenirs qui point ne ſe perdent. — Meſdames, écoutez-moi. Rien ne m'a ravi, ce tant beau Damoiſeau; ains, c'eſt moi qui lui avons tout donné, & moult brièvement euſſions été cour-

roucée, si n'avoit osé tout prendre; aurions craint qu'aurions été rejettée à mépris —. La Paysanne étoit si jolie, l'excuse étoit bonne. Dame Marguerite, qui étoit bonne aussi, la trouva pardonnable. Toute la Cour, & sur-tout les Chevaliers, regardèrent cette Paysanne avec admiration, & envièrent le bonheur du Damoiseau. ---- Dames, avoit continué la Paysanne, savez bien qu'on ne nous ravit rien: celle qui se défend le mieux, celle qui consent à moitié, celle qui se plaint du *cas*; toutes l'ont bien voulu. Moi, Mesdames, vous dirai encore: Dames, si c'est mal, l'ai voulu; si c'est bien, l'ai encore voulu. Bien, à la vérité, étois disposée en sa faveur; sortois des mains de ce vilain Moine, qui vouloit me déshonorer, & dont le Damoiseau m'avoit retirée à son corps défendant. Me croirez sans peine, vénérables Dames; m'imaginois passer des mains du Diable en celles d'un Ange ---.

La Cour ordonna silence, & Elise de Turenne, Présidente de la Cour d'Amour, prononça ainsi la sentence. — Rien n'est grave dans votre cas,

beau Damoiseau ; avez fait ce qu'avez dû, à l'égard de Dariolette ; n'avez pas su ce que deviez à l'endroit de Dame Eléonore ; avez fait tout ce qu'occasion vouloit à l'endroit de la Payſanne : la Cour vous absout, & vous enjoint cependant d'être moins respectueux, moins timide, plus courtois envers les Dames, & vous ordonne de prendre des leçons de courtoisie de nous toutes. Le devoir d'un Chevalier est de chercher à plaire, de nous rendre heureuses en tout bien, & d'être discret. A tout âge, les Dames sont capables d'aimer & de donner un juste retour. Gardez-vous de dédaigner celles qui ne sont plus jeunes ; c'est alors que délicatesse, honneur & ménagement sont requis. Allez, beau Damoiseau ; commencez votre cours de courtoisie auprès de nous : puisse votre Dame vous pardonner l'aventure de la Payſanne ! quant au Moine, qu'il soit délivré de ses cordes, & condamné à dire ses patenôtres ; enjoint aux Chevaliers de lui couper le nez, s'il ose attenter à l'honneur des Payſannes. Ses pareils sont faits pour prier Dieu & nous absoudre de nos péchés ---.

Après ce jugement, tous les Chevaliers se formèrent en cercle autour du Damoiseau, & lui signifièrent qu'attendu tout ce qu'ils venoient d'apprendre de sa bravoure, de sa naissance & de son âge, il seroit reçu Chevalier le lendemain après la veillée. On lui donna un parrain. C'étoit à Sire Raymond que cet honneur appartenoit, le Sire refusa. Ce fut le brave de Blacas qui fut choisi pour conférer l'Ordre de Chevalerie. Le Damoiseau se rendit à l'Eglise Paroissiale, & y passa toute la nuit en prières. Le lendemain, les Chevaliers & les Dames se rendirent sur la place; & là, après avoir juré d'observer tous les statuts de la Chevalerie, après avoir juré qu'il étoit noble de *parage*, c'est-à-dire, de père & de mère, il reçut l'accolade, le cheval & toutes les pièces honorables de l'armure. Comme il n'avoit point d'Ecuyer, il fut obligé de porter son écu pendu au col. Il ouvrit le tournoi, s'en tira avec honneur, ouvrit le bal avec Dame Marguerite, & dansa avec beaucoup de graces. Dame Marguerite, qui étoit un peu jalouse de la Payssanne, lui donna quelques pièces

d'or, & la renvoya. Qu'on lui pardonne ces mouvemens de jalousie ; la Paysanne étoit très-jolie. Le Damoiseau, que nous allons nommer désormais le Chevalier, vint s'asseoir à la table de Sire Raymond, comme c'étoit l'usage, & y manger le cochon qu'on servoit dans les repas de cérémonie.

Croire que le Chevalier étoit content, ce seroit trop. Il alloit s'éloigner de Dame Marguerite ; plus d'espoir de retourner dans son Châtel. Dame Marguerite, depuis le jugement de la Cour d'Amour, ne lui avoit pas adressé une œillade tendre. Ce vint un matin qu'elle se baignoit les pieds sous le pont du Bourg ; il l'apperçut, & attendit avec respect qu'elle se fût baignée. Quand il la vit monter, il courut lui présenter la main. — Allez, dit-elle, donner cette main à la Paysanne. — Qu'avez dit, Dame Marguerite? plus ne m'aimez? — Guère ne le méritez. — Plus ne me verrez ——. Dame Marguerite étoit bonne; elle se mit à pleurer du désespoir où elle l'avoit jetté. Sire Raymond, qui vit ses yeux tout rouges, se douta de la cause. — Pleurez, Dame, dit-il,

de ce que le Damoiseau va s'éloigner de vous ? plus ne le verrez. — Que jalousie est affreuse, dit-elle ! Sire, devriez être content que mon corps, que tout entier vous ai baillé & que tout entier vous garderai, soit à vous ; mon ame est à moi, en peux donner la pensée à un autre que vous —.

Sire Raymond & Dame Marguerite reprirent le chemin du Château de Roussillon. Dame Marguerite pleuroit, & pressentoit ce qui devoit lui advenir un jour. Le Sire Cabestaing prit le chemin de la Chartreuse de Montrieux. Cette retraite silencieuse & ténébreuse convenoit à sa douleur. Quand on étoit brouillé avec sa mie, la première chose qu'on projettoit étoit de mourir, ou de s'enfermer dans un Monastère ; quand on avoit des torts, quelque grand pardon à obtenir du Ciel, c'étoit dans un Monastère qu'on venoit le chercher. Sire Cabestaing venoit y chercher une place pour pleurer. La vie que mènent ces saints Solitaires étoit propice à ses projets ; il ne craignoit ni d'être distrait, ni d'être interrogé. Dom Prieur le reçut

comme un jeune homme dont la vocation momentanée seroit exposée à un repentir. Il n'abusa ni de son inexpérience, ni de sa ferveur; il ne répondit que ce peu de mots à Sire Cabestaing. — J'ai vécu dans le monde & dans la solitude; dans l'un & l'autre état j'ai été trompé. Souffrez que je prolonge le temps de votre probation; laissez-moi voir si le doigt de Dieu vous a marqué. En attendant, gardez vos habits; suivez nos offices, vivez en Reclus. Eprouvez-vous —. Sire Cabestaing remercia Dom Prieur, sans être persuadé qu'il eût raison, & s'adonna avec un zèle opiniâtre à toutes les pratiques des Solitaires. Pleurer & prier, c'étoit-là sa tâche. Il avoit écrit plusieurs fois à Dame Marguerite; il n'avoit jamais reçu de réponse. Sans doute l'ame guerrière & jeune de Cabestaing se seroit émue, si le bruit des révolutions qui agitent le monde parvenoit jusqu'aux oreilles d'un Chartreux. Rien ne vient troubler sa paix; les murs de son Monastère, voilà pour lui les limites du monde; des prières, voilà son langage: tout est mort pour lui.

Deux ans s'étoient ainſi paſſés, il alloit prendre l'habit de Religieux. La veille de cette pieuſe conſécration, il ſe promenoit ſous les hêtres qui formoient une allée au-devant de la principale porte du Monaſtère. Il vit venir à lui un Payſan, ayant la veſte ſur ſes épaules, & une lettre à la main. Un chien le ſuivoit; ce chien, c'étoit *Roland*, vieux chien qui gardoit le pont-levis du Château de Rouſſillon. Il reconnut Cabeſtaing, courut lui lécher les mains; &, par ſes cris & par le mouvement de ſa queue, conduiſit le Payſan vers lui. Sire Cabeſtaing n'avoit pas beſoin de faire des queſtions; *Roland*, ce chien fidèle, lui avoit aſſez appris d'où venoit le meſſage. Il reconnut l'écriture; des larmes couvrirent ſon viſage. Il s'aſſit, & lut: « Enfin ai découvert votre retraite; ſi » Dieu n'a pas reçu le ſervage de votre » corps, venez conſoler votre Dame » Marguerite; comment avez donc pu » croire qu'elle ait jamais manqué à vous » aimer? Que mal connoiſſez le cœur » de votre mie! colère d'un jour n'eſt » pas haine: non, mon bon ami, ce

» n'eſt pas moi qui peux vous haïr. Re-
» grettez le temps perdu pour votre
» renommée & pour moi; accourez;
» Dame Eléonore eſt morte; les Maî-
» tres du Châtel de Meyrargues font
» une cruelle guerre à Sire Raymond;
» il eſt perdu, ſi ne venez à ſon ſe-
» cours ».

Il n'en falloit pas tant pour ranimer Sire Cabeſtaing. Il courut auſſi-tôt dans la cellule de Dom Prieur. — *Ave*, dit-il de bon cœur, faut que je parte; viens vous dire adieu, Révérend —. Dom Prieur étoit un bon Hermite, une ame de Chérubin : il embraſſa le Chevalier transfuge. — De bon cœur conſens que repreniez votre armure; allez, ſage Chevalier, ſoutenir les droits de la veuve & de l'orphelin; n'oubliez la bonne nourriture qu'avez ici reçue: comptez ſur nos prières. Savois bien que cette vocation ne venoit pas du Ciel. Allez, rempliſſez votre deſtinée, & ſouvenez-vous des bons Chartreux. Pour pénitence, je vous impoſe le devoir de ne paſſer jamais devant nos Monaſtères ſans y prendre gîte. Quand vous entendrez nos cloches, dont le

tintement est remarquable, & se feroit distinguer sur mille, ne manquez jamais de vous agenouiller, & de dire un *Ave* à Notre-Dame, Patrone de ce Monastère de Montrieux —. Sire Cabestaing rentra dans sa cellule; il ne put se défendre de la parcourir pour la dernière fois. Il passoit de sa chambre au dortoir, du dortoir à son atelier, de l'atelier à son cabinet. Il avoit le cœur gros, en regardant son tour, ses fabliers de verre préparés, ses ruches qu'il avoit formées, & ses renoncules qu'il cultivoit avec tant de soin. — Adieu vous fais, disoit-il, ô ma douce cellule! que saintement aurois passé ma vie ici! Mais, las! on n'est plus son maître, quand on a donné son cœur—.

Dom Prieur l'attendoit à l'Hospice des Etrangers; c'est-là qu'il reprit son armure, son écu, & que son cheval lui fut rendu: car, selon la sage coutume des Chartreux, les Novices, qui ne veulent point prononcer les derniers vœux, retrouvent ce qu'ils ont apporté, & le reprennent. Sire Cabestaing, après avoir embrassé Dom Prieur & Dom Courier, monta sur son cheval,

les salua de sa lance & piqua de l'éperon. Le chien & le Payſan le ſuivoient. Quand il eut perdu de vue le clocher de la Chartreuſe, le Payſan ſe jetta à ſes pieds, & le conjura de ne point dire à Sire Raymond qu'il étoit venu le chercher; il craignoit les ſuites de ſa colère. Sire Raymond avoit fait proclamer des défenſes de prononcer devant lui le nom du Damoiſeau. — Si êtes fidèle au ſecret, chier Chevalier, avoit ajouté le Payſan, pourrai vous ſervir à voir Dame Marguerite; elle eſt enfermée dans un des caveaux du Château de Rouſſillon. — Enfermée! que m'apprenez-vous? qu'a-t-elle fait? — Rien que nous ſachions. C'eſt la jalouſie de Sire Raymond qui s'eſt aviſée de ce méchant tour; il a été jaloux de vous, beau Sire, & des nouveaux Seigneurs du Château de Meyrargues. — Eh bien, dit Cabeſtaing, après avoir rêvé quelque temps, je te demande, à mon tour, le ſecret. Je me préſenterai devant Sire Raymond, toujours viſière baiſſée; il ne connoîtra point celui qui ſera venu à ſon ſecours. Mais pourras-tu m'introduire dans cet indigne caveau? Quoi!

Dame Marguerite, vous dans un si mauvais lieu ! vous l'honneur, la Beauté même ! — N'en soyez point en peine ; je connois une vieille trape, couverte de mousse, que Sire Raymond ignore ; & qui conduit dans le caveau.—Compte sur ma reconnoissance—.

Dans deux jours, Sire Cabestaing se trouva sur le côteau du septentrion, qui dominoit sur le Château. Il se vit tout auprès du Couvent : le souvenir de la jeune Paysanne lui revint à la pensée ; & puis, celui du gros Prieur qu'il avoit si mal mené. Il prit le chemin de la Ferme du Monastère. Il n'en étoit pas loin, quand il apperçut un enfant, tête & pieds nuds, qui jouoit avec les cornes d'un mouton enrubané & couvert de fleurs. Le Paysan fut frappé de la ressemblance. — Sire, dit-il, si ne savois que n'avez onc couru les galantes aventures, croirois que cet enfançon, qui si bien vous ressemble, est un biau chef-d'œuvre d'Amour —. Cabestaing courut à l'enfant, le souleva dans ses bras & le couvrit de baisers. Il prit son écharpe, & l'en revêtit. — Chier fils, puisque si bien tu ressembles à ton père,

puisses-tu lui faire honneur ; je veux que tu portes mon nom à l'avenir. Il détacha aussi-tôt une partie de ses tablettes, & écrivit dessus : — *Veut son père que cet enfançon ait nom Cabestaing* —. Comme il ferroit ces lettres dans l'écharpe de l'enfant, arriva la Paysanne. Deux ans n'enlaidissent point, quand on les ajoute à quinze. La Paysanne étoit bien jolie ; & puis, son sein avoit acquis une beauté nouvelle, en devenant maternel ; sa taille plus arrondie, plus d'embonpoint ; c'étoit un nouveau & charmant ensemble. — Ai donc encore le bonheur de vous revoir, beau Damoiseau, dit-elle, en volant dans ses bras ; voyez comme ai gardé le souvenir de vous ; possible ne m'a été de vous perdre un moment de ma pensée. Beau Sire, point n'ai regret à ce qu'ai fait ; le ferois, vous jure encore, tant vous ai aimé, du moment qu'ai eu le bien de votre présence. Suis fière d'avoir eu cet enfant de vous. Dame Marguerite, cette tant bonne Dame, en avoit eu soin jusqu'ici ; mais, las ! Sire Raymond lui a ravi la lumière du jour—. Cabestaing fondit en larmes au nom de

Marguerite. — Le méchant, dit-il ! si voulois venger Dame Marguerite, ce seroit bientôt fait. Ayez soin de notre enfançon ; faites-lui porter le nom de son père ; élevez-le dans l'amour de Dieu, & des Dames, & de la Chevalerie —. Il prit la main de la jeune Paysanne, la serra tendrement & lui donna un doux baiser sur le front.— Viendrai vous voir souvent. — Ah ! venez, chier Sire, venez ; savez-que vous garde tout—. Il s'achemina vers le Château.

Il fit demander gîte à Sire Raymond, en s'annonçant comme un Chevalier qui ne vouloit pas être connu, & qui venoit à sa défense. Sire Raymond, qui étoit menacé le lendemain d'une violente attaque, crut que le Ciel lui envoyoit un défenseur ; il vint au-devant de Cabestaing, & lui fit préparer une chambre honorable. Cabestaing sentit ses genoux trembler, en passant sur le pont-levis ; il ne put s'empêcher de pleurer, en voyant la salle où Dame Marguerite présidoit avec tant de graces. Il retrouva la place où, la première fois, il avoit osé toucher, avec son doigt, son beau col, plus blanc que

neige, & si potelé que c'étoit merveille. Il se promenoit silencieux, & demanda à Sire Raymond de le faire servir tout seul, de le dispenser de parler, de le voir, de manger avec lui, & de lui permettre de partir & de rester quand il voudroit. Sire Raymond lui en donna la liberté, & lui annonça qu'on attaqueroit le lendemain. — Me trouverez prêt; baillez-moi George (c'étoit le Payſan qui avoit été le chercher dans la Chartreuse) pour me servir; ne veux avoir affaire qu'à lui; en ai oui parler, & en lui seul veux me fier —. Aurez George, avoit répondu Sire Raymond.

Le lendemain, les timbales des Châtelains de Meyrargues retentirent, non loin du Château, au point du jour. Sire Cabestaing se mit à la tête des hommes d'armes & des Vassaux de Sire Raymond. L'attaque fut rude; le choc se soutint, à plusieurs reprises, avec la même opiniâtreté, & le combat dura six heures entières. Les troupes se séparèrent sans un avantage décisif. Sire Cabestaing avoit en vain fait des efforts pour joindre l'aîné des frères Meyrargues. De part & d'autre on se prépare

à une nouvelle attaque le jour suivant; le reste de la journée se passa à fourrager les terres de l'ennemi. Sire Cabestaing n'avoit rien dit pendant le combat; il ne parla pas plus après. Il revint dans son appartement, où il délaça son heaume, après avoir fermé sa porte. George vint à son secours. — Point ne désespérez; ai reconnu la trape, suis descendu dans le caveau: pouvez, Sire, voir, sans danger, ce soir Dame Marguerite; elle en sera moult bien aise. — Ah! George, mon ami, vienne ce soir—.

Le soir venu, George vint le chercher & le conduisit à la bouche de la trape. Le Sire y descendit, *pantelant de liesse & ému à compassion.* — Voire, se disoit-il; c'est-là la demeure de Madame Marguerite! quelle pitié —! George, qui ne l'avoit point quitté, ouvrit une cloison qui donnoit derrière le lit de la Dame. Sire Cabestaing fit du bruit; Dame Marguerite, qui étoit couchée sur son lit, retourna sa belle tête & jetta un cri de liesse. Si la décence ne lui permit pas de jetter ses deux bras autour du col de Sire Cabestaing, il

n'y perdit rien. Elle lui tendit une main si careſſante, lui jetta un regard ſi amoureux, puis, tant & ſi longuement ſoupira; c'étoit un charme que de la voir, que de l'entendre. Sire Cabeſtaing étoit à genoux au pied de ſon lit; il couvrit de baiſers, *voire de larmes*, la belle main de ſa Dame. — Je renais, Dame Marguerite, diſoit-il; ſans le bien de votre vue, étois mort. M'aimez donc moult tendrement? — Dieu! ſi bien vous aime! en doutez, chier ami? — Non, chière amie; ſi en ai fait ſemblant, c'eſt pour avoir le plaiſir de vous entendre dire tant de mignardes choſes —. Ils continuèrent par s'appitoyer ſur leur ſort. Sire Cabeſtaing vouloit l'enlever: elle s'y oppoſa. — Que diroit-on de moi? Demandez plutôt cette grace à Sire Raymond; mettez votre aſſiſtance à ce prix: point n'oſera vous refuſer, dans la circonſtance où il ſe trouve, & aurai ma liberté. — Vous jure qu'ainſi ſera fait. Chière Dame, que je vous plains & que vous aime —! Elle lui fit appercevoir qu'il étoit tard, & qu'une Dame de bien ne devoit pas être ſi tard en tête-à-tête; & que devant combattre le lendemain, il avoit

besoin de repos.— Il faut bien partir, puisque le desirez. Me semble que mon ame est au départir de mon corps, tant me douloit, en m'éloignant de vous—.

Il attendoit le lendemain les Châtelains de Meyrargues sur les glacis du Château. Ils vinrent escortés de leur petite armée. Sire Cabestaing fit faire un mouvement à sa troupe. Un Héraut d'armes vint demander une trève de deux heures, & une conférence entre les deux Chefs. Sire Cabestaing l'accorda, & s'avança jusqu'au milieu de l'espace qui séparoit les deux troupes. Le Châtelain de Meyrargues en fit autant. — Sire, dit celui-ci, si saviez le grief qui nous fait armer contre le Sire Raymond, abandonneriez à l'instant son parti, pour défendre le nôtre. Voulons remplir le premier devoir de Chevalerie, la défense des Dames. Sommes ici armés pour défendre Dame Marguerite, que son époux félon a enfermée dans un caveau : qu'il lui rende le jour, la liberté, & nous nous retirons; mais qu'il sache que la Beauté est, de droit, sous la sauve-garde d'un franc

Chevalier ; & tant que Chevalerie & courtoisie seront en vigueur, les Dames auront des défenseurs. Sire, adonques, répondez-mie ? — Vais vous prouver, Sire, reprit Cabestaing, si veux soutenir plus long-temps une mauvaise cause—. Il fit avertir Sire Raymond de s'avancer ; &, en présence du Châtelain de Meyrargues, il lui déclara que s'il ne rendoit la liberté à Dame Marguerite qu'il retenoit injustement en prison, il se rangeoit du parti de ses ennemis, & ne poseroit les armes, qu'il n'eût tiré raison de sa félonie. Sire Raymond, prévoyant tous les coups qui alloient retomber sur lui, se détermina à promettre ce qu'on vouloit. Le Sire Cabestaing & le Châtelain de Meyrargues ne se reposèrent point entièrement sur sa foi ; ils exigèrent que Dame Marguerite fût mise en liberté devant eux : Sire Raymond y consentit.

Ils s'acheminèrent vers le Château, suivis de leurs Varlets & d'une partie de leur troupe. Sire Raymond ouvrit le caveau, & le Châtelain & Sire Cabestaing présentèrent la main à Dame Marguerite ; Sire Cabestaing la ferra

avec

avec une vivacité difficile à rendre; il étoit toujours masqué. — Dame, êtes libre, dit le Châtelain; notre paix est faite avec Sire Raymond: mais s'il rompt sa foi, nous vous jurons, ce Chevalier & moi, de venir l'attaquer, & de ne lui faire aucun quartier. Suivant l'usage, Sire Raymond invita les Chevaliers à dîner; on y but, à la paix, dans le même verre: le bal suivit. Dame Marguerite, quoique triste, dansa avec le Châtelain & avec Cabestaing. Sire Raymond distribua des rubans & des cocardes; les Payſans, qui tant aimoient Dame Marguerite, dressèrent une cocagne & coururent l'aiguillette.

Quand ce vint le soir, les Châtelains se retirèrent, & le calme se rétablit. Sire Cabestaing, toujours masqué, toujours silencieux, restoit comme immobile sur sa chaise. Immobile! il ne l'étoit pas, car il regardoit sa Dame; & c'est tout plaisir, quand on se trouve en présence de sa mie. Sire Raymond crut appercevoir des larmes couler des yeux de Cabestaing; Dame Marguerite soupiroit fort. Un jaloux entre bien

vîte en soupçon. Sire Raymond jura d'éclaircir ce mystère. Sire Cabestaing, sur la foi du serment qu'il avoit reçu du Châtelain de Roussillon, étoit sans défiance. Il s'enfermoit avec peu de précaution. Sire Raymond avoit une double clef; il guetta le sommeil du Chevalier, & entra, sans bruit, dans sa chambre. Cabestaing dormoit, & n'avoit plus de masque. Sire Raymond reconnut son Damoiseau ; s'il avoit eu son épée, il l'auroit poignardé. Il retourna sur ses pas aussi doucement qu'il étoit entré, agité de tous les mouvemens de la plus étrange fureur.

Il ne passa point une nuit tranquille. Il étoit évident que Dame Marguerite & le Chevalier s'aimoient. Cette prétendue injure effaçoit tous les services de Cabestaing. Il pouvoit être cruel & ingrat, sans remords ; il jura la mort de Cabestaing : mais il jura de la faire suivre de circonstances qui en immortaliseroient la mémoire, dût-il devenir l'opprobre éternel de son nom. Il attendit le jour avec impatience. Aussi-tôt qu'il se fut assuré que Sire Cabestaing étoit

éveillé, il le fit prier de descendre, & de venir se promener avec lui dans la forêt. Sire Cabestaing se rendit à cette invitation; quoiqu'il n'estimât plus Sire Raymond, il ne crut pas devoir le mépriser assez pour le croire capable d'un assassinat & d'une trahison insigne: il le suivit, désarmé & avec confiance.

Arrivé dans le plus épais de la forêt, Sire Raymond se tint derrière Sire Cabestaing, fondit sur lui, le tua, lui coupa la tête, lui arracha le cœur, & mit l'un & l'autre dans un carnier. Nous passerons rapidement sur cette catastrophe, & nous transcrirons l'Historien qui en rend compte.

« Ensuite, étant revenu au Château, » il manda le Cuisinier, & lui donna le » cœur comme un morceau de venai- » son, lui enjoignit de le faire cuire & » d'y mettre un assaisonnement conve- » nable; ses ordres furent exécutés. » Dame Marguerite aimoit la sauvagine, » & pour sauvagine, elle mangea ce » qu'on lui servit; puis, Raymond lui » dit: — Dame, savez-vous de quelle

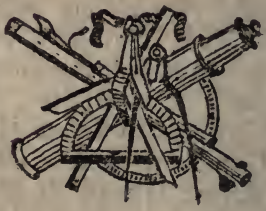
» viande vous venez de faire si bonne
» chère? — Je n'en sais rien, répondit-
» elle, sinon qu'elle m'a paru exquise.
» — Vraiment, je le crois volontiers,
» répliqua le mari; aussi est-ce bien
» chose que vous avez le plus chérie;
» & c'étoit bien raison que vous aimas-
» siez mort ce que tant aimâtes vi-
» vant —. A quoi, la femme étonnée,
» repartit avec émotion: — Comment!
» que dites-vous — ? Alors, lui mon-
» trant la tête sanglante de Cabestaing:
» — Reconnoissez, ajouta-t-il, celui dont
» vous avez mangé le cœur —. A ce
» spectacle, Marguerite tombe évanouie;
» & peu après, revenant à elle: — Oui,
» dit-elle d'une voix où la tendresse se
» faisoit sentir à travers le désespoir;
» oui, je l'ai trouvé tellement déli-
» cieux, ce mets dont votre barbarie
» vient de me nourrir, que je n'en man-
» gerai jamais d'autre, pour ne pas per-
» dre le goût qui m'en reste: à bon droit
» m'avez rendu ce qui fut toujours mien—,
» *Raymond, transporté de fureur, court,*
» *l'épée à la main, sur sa femme: elle*
» *échappe au coup en fuyant, va se préci-*

» *piter volontairement par la fenêtre, &*
» *meurt de sa chûte.*

» Cette cruauté fut punie, comme » elle devoit l'être, par les parens de » Madame Marguerite & de Cabestaing, » par les Comtes & Chevaliers du Pays, » & par tous les Amans, dit l'Histo- » rien, qui s'assemblèrent pour venger » l'honneur de la Chevalerie. Ils détrui- » sirent le Château de Raymond, rava- » gèrent ses Terres; ensuite, ayant fait » mettre le corps de Dame Marguerite » & de Cabestaing dans le même tom- » beau, devant la porte de l'Eglise Pa- » roissiale, ils en représentèrent l'his- » toire : mais l'Ecrivain ne dit pas si ce » fut en peinture ou autrement.

» Ce Village de Roussillon, dit l'His- » torien, est près de Gordes, autre » Village connu par une inscription an- » cienne, qui nous apprend que les Habi- » tans, nommés Vordenses, élevèrent » un monument en l'honneur de Caïus- » Allius, leur protecteur, *quartumvir*, » Prêtre & Augure, ou peut-être Prêtre » augustal dans la Ville d'Apt, & Mem- » bre d'une des cinq Décuries. Ce Caïus-

» Allius étoit de la Tribu Voltinia, à » laquelle les Provençaux paroissent avoir » été communément agrégés ».



ROMANS HISTORIQUES.

PERKIN,

FAUX DUC D'YORCK,

Sous Henri VII, Roi d'Angleterre.

NOUVELLE HISTORIQUE;

Par le Sieur LA PAIX DE LIZANCOURT.

Paris, 1732, 1 vol. in-12.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS plusieurs mois, on ne parle plus que de la Russie & de l'Angleterre; c'est pour nous conformer à ce goût de conversation, devenu général, que nous

venons de faire paroître ſucceſſivement, dans notre Collection, *Démétrius* & *Athénaïſe de Cléry*, & que nous donnons aujourd'hui *Perkin*, annoncé dans notre premier Volume de Juillet. Nous reviendrons enſuite à nos Romans nationaux, & ſur-tout à Joyeuſe. Parlons donc aujourd'hui de Perkin.

J'ai connu, dans ma jeuneſſe, M. la Paix de Lizancourt, Auteur de cet Ouvrage, & Citoyen eſtimable autant qu'homme inſtruit. Il étoit fort occupé alors de nous donner des morceaux détachés des plus mémorables événemens de l'Hiſtoire moderne. Ces morceaux devoient être les démêlés ſanglans des Maiſons de Lancaſtre & d'Yorck en Angleterre; les diſcordes, ſi longues & ſi cruelles, des Guelfes & des Gibelins en Italie, ſur le Sacerdoce & ſur l'Empire; enfin, les factions des Bourguignons & des Armagnacs en France.

C'étoient aſſurément-là de grands & d'intéreſſans ſujets à traiter, des ſujets auſſi beaux que la conjuration de Catilina & les deux Triumvirats à Rome; mais il falloit, pour les bien remplir, un Salluſte ou un Tacite: & c'eſt ce que n'étoit pas M. de Lizancourt. Il

auroit même été fort inférieur à l'Abbé de Saint-Réal, Auteur de la Conjuration de Veniſe, ainſi qu'à l'Abbé de Vertot, celui de nos François qui a le plus excellé dans ce genre.

Il en eſt de l'Hiſtoire comme de la Muſique : bien exécutées & rendues avec le ton convenable, elles nous entraînent & nous ſéduiſent ; monotones & diſcordantes, elles nous ennuient & nous fatiguent.

Quelle ſupériorité les Grecs avoient ſur nous dans la manière d'écrire l'Hiſtoire ! comme le charme nous emporte, en liſant les Muſes d'Hérodote, la guerre du Péloponnèſe de Thucydide, la retraite des Dix-Mille de Xénophon, les Vies parallèles de Plutarque ! Quelle douceur dans le premier de ces grands Ecrivains ! quelle préciſion & quelle énergie dans le ſecond ! quelle ſageſſe & quelle élégance dans le troiſième ! quelle Philoſophie & quelle morale dans le dernier ! Ces Auteurs, ſi inſtructifs & ſi ignorés, peignoient, pour la plupart, ce qu'ils avoient vu, & tout s'animoit ſous leur plume. Nous ne racontons que ce que nous avons entendu ; & nous exagérons

ou nous diſſertons. Ils ſont pleins d'images & de ces penſées fécondes, qui vont ſoudain avertir & chercher celles de leurs Lecteurs. Nous, au lieu de préſenter, comme eux, des objets ſenſibles, nous portons la Métaphyſique, nous prodiguons l'eſprit dans ce genre: nous diſons tout; &, ne laiſſant plus rien à la réflexion de ceux qui nous liſent, nos Ouvrages leur tombent bientôt des mains.

Les Anglois, que nous ſurpaſſons en pluſieurs genres, l'emportent ſur nous en Hiſtoire; ils ſont plus ſimples, &, je dirois preſque, ils ſont en conſéquence plus intéreſſans. Que pourrions-nous, ſous ces deux rapports, oppoſer à l'Hiſtoire de Charles V & à celle de l'Amérique, de M. Robertſon? Mais ne portons point la faulx dans une moiſſon étrangère.

M. de Lizancourt, avant de publier les trois Ouvrages dont nous avons parlé plus haut, fit paroître *Perkin*, pour preſſentir l'indulgence ou la ſévérité de ſes Lecteurs; & c'eſt cette nouvelle, très-conforme à l'Hiſtoire, que nous allons analyſer.

La mère du célèbre Aventurier, dont nous entreprenons le portrait, étoit Catherine de Fare, Demoiselle de condition, née à Tournay en Flandres, & dont les Historiens vantent la beauté, les graces & l'esprit. Peu favorisée de la fortune, ses parens la forcèrent de faire un mariage inégal, & d'épouser, sans amour, Osbek, riche Négociant de la même Ville de Tournay.

Ambitieuse & fière, la jeune épouse ne pouvoit se consoler d'une pareille union.

Mais son mari éprouve une perte considérable dans ses biens : un de ses associés de Londres avoit manqué; Osbek vole à Londres, & sa femme le suit.

Edouard IV, le plus aimable & le plus beau Prince de l'Europe, régnoit alors en Angleterre. Il vit la jeune Flamande, & s'informa aussi-tôt de son état, ainsi que des raisons qui avoient pu l'engager à venir dans sa Capitale.

Il apprit que son mari étoit ruiné, & que sa femme ne l'aimoit point.

Le Monarque rétablit la fortune du mari, & fait les plus belles promesses à sa femme. Il la possède; il en a un fils qu'il fait nommer Perkin.

Edouard, revoyant tous ses traits dans cet enfant, l'aime avec tendresse, & le fait élever avec le plus grand soin. Déjà Perkin, âgé de seize ans, ne démentoit point son illustre extraction; déjà il alloit être reconnu. Mais le Roi meurt; Catherine de Fare le suit au tombeau, & Perkin ne possède plus dans le monde qu'Osbek, son prétendu père, & quelques pierreries que sa mère lui avoit laissées.

Osbek, ayant rétabli sa fortune, élevoit toujours l'enfant comme le sien. Il meurt encore, & Perkin recueille sa succession, qui étoit assez considérable.

Mais que fait l'argent à un fils de Roi? Perkin étoit plus ambitieux & plus affamé de gloire qu'un Prince légitime. Ne passant à Londres que pour le fils d'un Etranger obscur, il quitte l'Angleterre, & va chercher une destinée plus

belle dans les différentes Cours de l'Europe. Il faut toujours que l'homme obscur, qui veut parvenir, se cache.

Perkin arrive d'abord à la Cour de Bourgogne, gouvernée alors par la Duchesse Marguerite, & les circonstances lui sont très-favorables. Cette Princesse, irréconciliable ennemie de la Maison de Lancastre, voyoit avec peine Henri VII, Chef de cette Maison, régner en Angleterre depuis la mort d'Edouard IV, qui étoit de celle d'Yorck. Elle cherchoit tous les moyens de ravir le sceptre aux Lancastre. Mais, hélas! il ne restoit plus qu'un Yorck, le Comte de Warwick, jeune Prince foible, borné & languissant encore à la tour de Londres. Marguerite, cessant de compter sur une si frêle ressource, venoit de faire paroître, en Irlande, un faux Warwick; mais cet imposteur, après avoir séduit un instant la légèreté & l'inconstance Irlandoise, avoit été pris & exécuté sous les yeux de Henri VII.

Marguerite, sans être découragée par un tel succès, avoit chargé un de ses Gentilshommes de lui trouver un autre

Aventurier de bonne volonté, dans lequel on pût trouver quelque foible reſſemblance avec les traits ſi connus des Yorck. Quelle fut la ſurpriſe de ce Gentilhomme, à la vue de Perkin, qui venoit d'arriver ſur les terres de Bourgogne, & qui étoit la vivante image d'Edouard IV !

Cet ambitieux Bâtard, voyageant ſeul, ſans s'arrêter en aucun lieu, étoit dévoré de l'envie de s'agrandir. A ſa noble aſſurance, à ſes traits ſur-tout, l'Agent de Marguerite s'arrête ; il voit un homme, il l'interroge : c'eſt un Anglois.

— Vous n'avez pas l'air, lui dit le Bourguignon, d'un Lancaſtre? —Non, répond Perkin ; je ſuis la noble roſe* des Yorck. — Et ma Souveraine, réplique le Gentilhomme, la ſuit comme vous. Venez, généreux Anglois ; venez au Palais de cette Princeſſe : elle aime la vertu, & fait grand cas de la fidélité—.

* On ſait que ces deux grandes factions portoient pour emblême, l'une la roſe rouge, & l'autre la roſe blanche.

Perkin eſt introduit auprès de la Ducheſſe ; il lui confie le ſecret de ſa naiſſance. Elle eſt enchantée ; elle avoit appris les amours d'Edouard avec Catherine de Fare, ces amours qui avoient fait tant de bruit dans l'Europe. Elle s'écrie avec tranſport ; — C'eſt le Ciel qui t'envoie pour aſſurer ma vengeance—.

Elle apprend à Perkin ſes vaſtes & grands projets. Il l'écoute avec cette attention, cette avidité qui annoncent ſoudain les volontés fortes. Les dangers qu'elle lui peint, inſéparables de ces vaſtes entrepriſes, ne font qu'irriter ſon courage.

Il avoit alors dix-huit ans ; c'eſt l'âge qu'auroit eu le Duc d'Yorck lui-même, s'il eût encore vécu. Perkin avoit bien parfaitement l'air de la famille ; il parloit Anglois comme un Membre de la Chambre-Haute. Il vouloit, ſans attendre, voler à la gloire ou à la mort.

—Non, lui dit la Ducheſſe, il faut auparavant vous perfectionner dans tous les exercices qui conviennent à un grand Prince. Fils d'Edouard, il faut d'abord

vous rendre digne de monter sur le Trône de votre père—.

On enferma Perkin, avec des Ecuyers & tous les Maîtres nécessaires, dans un Château de la Duchesse. Souvent elle alloit l'y voir elle-même; elle lui apprit si parfaitement l'histoire de la Maison d'Yorck, jusqu'aux anecdotes les plus secrètes, que, depuis, il répondit avec la plus grande justesse à toutes les questions qu'on lui fit, & qu'il persuada presque à l'Univers qu'il étoit en effet cet infortuné Duc d'Yorck, que ses assassins avoient, par pitié, laissé échapper de la tour de Londres.

L'ambition & l'amour-propre sont deux puissans véhicules; placés dans une ame capable de les contenir, ils peuvent seuls, avec les moyens auxiliaires de la figure & de l'éloquence, séduire tous les hommes. Perkin ayant acquis dans ce Château de Marguerite de Bourgogne toutes ces graces extérieures, qui sont en droit de charmer le vulgaire beaucoup plus sûrement que le mérite réel, la Princesse crut qu'il étoit temps de produire ce fantôme imposant aux yeux de l'Europe; mais, en

le produisant, elle usa d'une prudence qui étonne.

Elle l'envoya d'abord en Portugal, sous la conduite du même Agent qui avoit découvert cet homme précieux à sa vengeance. Arrivé à Lisbonne avec le train & la représentation d'un grand Seigneur, Perkin cache avec soin une naissance qui devoit être illustre au jugement de tous les Portugais. Le Bourguignon confirme encore cette erreur, en ne parlant à son Maître qu'avec le plus profond respect. Insensiblement, & comme par imprudence, on laisse transpirer le secret. Déjà Perkin est au moins un Prince. Fier lui-même de la considération qu'il inspire, il retient à peine son impatience. — Pourquoi le forcer de rester si long-temps à Lisbonne —? disoit-il. C'étoit sur un plus grand théâtre; c'étoit à Londres qu'il devoit aller représenter. Que craignoit-on? il étoit sûr du mouvement, de la révolution que son entrée en Angleterre occasionneroit aussi-tôt.

Le flegme du Bourguignon modère sa bouillante ardeur, & Marguerite ne veut pas risquer ses espérances, en pré-

cipitant ſon deſſein. Elle écrit elle-même à Perkin, pour lui intimer cet ordre.

Des caractères tels que celui de notre Héros, ne ſe prêtent guère au joug de la contrainte ; leur tête indocile le ſecoue d'abord. Perkin ne regarde plus ſon ſéjour à Liſbonne, que comme un véritable eſclavage. Pour en ſortir, il imagine une ruſe ; il feint une paſſion ſubite qui vient de le ſaiſir, une paſſion qu'il étoit fort loin de ſentir. Il fait cet aveu au Bourguignon.

Trois jeunes Beautés, de la Maiſon de Tavora, faiſoient alors l'ornement de la Cour de Portugal. — L'une des trois eſt déſormais l'arbitre de ſa vie—, dit-il. Il ne la nomme point ; &, par cette diſcrétion feinte, il perſuade en effet qu'il aime, & ne s'expoſe pas à être convaincu de menſonge, dans la ſuppoſition que l'Agent de Marguerite fît des recherches ſur cette inclination prétendue.

Le Bourguignon frémit à cette nouvelle. — Seigneur, lui dit-il, je croyois que votre ame étoit remplie, & qu'il n'y avoit aucune place pour l'amour.

Vous n'étiez donc pas ambitieux ? vous n'aviez pas envie de donner un nouvel éclat au grand nom d'Yorck, & de venger tant de Princes assassinés par les Lancastre ? Vous trompiez donc la Princesse, & vous me trompiez moi-même ?

--- Que veux-tu, mon cher Burdon, répondit Perkin ? en déguisant la joie que lui causèrent ces paroles : c'est la Princesse ; c'est toi, qui, en éloignant mon départ de cette Cour, avez fait naître l'affection qui enivre maintenant tous mes sens. J'étois né pour une passion forte, pour un grand intérêt : la Princesse m'avoit inspiré l'ambition. En la resserrant dans ce petit Royaume, en m'empêchant de voler en Angleterre, elle est venue à bout de l'amortir : c'est elle qui m'a rendu amoureux---.

Il fallut donc que Marguerite de Bourgogne rappellât promptement le dissimulé Perkin. Elle mande à son Agent : --- Mon cher Burdon, s'il en est temps encore, hâtez-vous de me ramener votre indocile Elève---.

Il parut déchiré en sortant de Lisbonne, & en se séparant de l'une des

trois belles Tavora, à laquelle il n'avoit jamais penſé, comme elle n'avoit jamais penſé à lui. Il eſt de retour auprès de Marguerite.

Cette Princeſſe lui dit : ---- Je ſuis contente de vous ; ayant vaincu l'Amour, le plus grand tyran de la vie, vous vaincrez facilement Henri VII & les Partiſans de la roſe ennemie de la nôtre. Pendant votre ſéjour en Portugal, je vous ai déjà applani la route du Trône ; j'ai fait courir le bruit dans l'Europe que le Duc d'Yorck n'avoit pas été aſſaſſiné, & qu'il avoit rompu ſes fers. On croit en France cette grande nouvelle ; on la croit en Irlande : le Ciel lui-même combat pour vous. Voilà les François qui ſe diſpoſent à la guerre contre les Anglois, voilà les Irlandois qui murmurent, dans l'impatience de trouver un Chef. Fils d'Edouard, allez vous préſenter à eux ; &, avec les traits du Duc d'Yorck, montrez à leurs yeux ravis la noble audace d'un Prince. Partez, jeune homme, & rempliſſez mon attente. Pendant votre abſence encore, je vais vous ménager la protection de l'Ecoſſe ---.

Perkin arrive en Irlande. Ce Royaume renferme deux Peuples, tous différens de mœurs & de langage. Les Habitans des côtes ſont humains, hoſpitaliers, & ſe rapprochent plus du caractère des Anglois, dont ils parlent la langue. Ceux qui ont leurs habitations dans l'intérieur de l'Iſle, & qu'on appelle les Sauvages d'Irlande, ſont barbares & intrépides : ils ont un idiome à eux ; ils bâtiſſent leurs maiſons au milieu de ces grandes forêts, ou ſur les bords de ces lacs profonds dont le Pays eſt plein.

Ce fut vers ces derniers, vers ces braves enfans de la Nature, beaucoup plus capables de recevoir la ſéduction, que l'illuſtre Aventurier porta ſes pas. La fortune lui offre d'abord une occaſion favorable à ſes vues. Ayant pénétré ſeul au milieu de ce Pays ſauvage, il ſe trouve, au déclin du jour, ſur les bords d'un de ces lacs dont nous venons de parler, & rêve à l'état préſent de ſa fortune. Soudain des cris de femmes l'arrachent à ſes réflexions; il regarde, & voit ſur l'eau un petit bateau d'écorces d'arbres qui ſe renverſoit, &

une jeune fille de la plus rare beauté qui tombe au même instant dans le lac. Ses compagnes, qui étoient sur les bords, jettent des cris perçans. Perkin se jette à l'eau, & nage vers les débris flottans de la nacelle: il retire des abymes la belle Irlandoise, & la rend, comme morte, à ses compagnes. Les Habitans des environs étoient accourus aux premières clameurs des femmes; ils voient un jeune Etranger, qui avoit risqué sa vie pour sauver celle d'une de leurs compatriotes. La générosité est de tous les Pays, & le sentiment sacré de la reconnoissance est gravé par la Nature elle-même dans l'ame des Sauvages, comme dans l'ame des hommes civilisés. On s'empresse autour de l'Etranger; on l'admire, on le remercie. Mais celui qui paroît le plus pénétré est le jeune Yréton, futur époux de la Demoiselle retirée du lac. Elle ouvre les yeux & tend elle-même les bras à son libérateur.—Mon cher Yréton, ajoute-t-elle, en jettant les yeux sur son Amant, sans cet homme généreux, je ne vous verrois plus ---.

La figure de Perkin étoit noble; il

avoit une beauté mâle & la taille d'un Héros. On le prie de venir à la demeure prochaine ; c'étoit celle de la belle Irlandoiſe. On aime ſa politeſſe & ſes manières ; on le retient dans un Pays où déjà tous les cœurs ſont à lui : on lui prépare une fête.

Dans une longue & large route d'une forêt auſſi ancienne que le monde, on diſpoſe tous les préparatifs d'une courſe ; une ſimple couronne de laurier eſt le prix du vainqueur : mais ce qui en relève l'éclat, cette couronne doit être donnée par la Beauté. Toute la Jeuneſſe d'Irlande eſt animée par cet appât avec plus d'émulation & d'ardeur, que jadis la Grèce n'en témoigna pour la palme Olympique. Ce fut l'heureux Yréton qui reçut, des mains de ſa jeune Amante, ce prix flatteur de ſon adreſſe, en attendant qu'il pût recevoir celui de ſa fidélité.

Ses deſirs furent bientôt comblés ; & ce fut le jour même d'un mariage ſi deſiré, que Perkin, impatient d'entrer en ſcène, imagina le menſonge ſuivant, & prononça ce diſcours aux braves Irlan-

dois, dont il étoit bien sûr de posséder l'amitié.

« — Vertueux Habitans de l'Hibernie, je bénis l'heureux naufrage qui m'a jeté sur vos côtes; j'ai vu des hommes bienfaisans & simples, & je pars, pénétré de toutes vos bontés : je retourne à mes infortunes. Mais, avant de vous quitter, vous êtes mes amis & mes frères : je vous dois un aveu, & le voici. Je remets ma vie dans vos mains. Vous ne connoissez pas celui envers lequel vous venez d'exercer l'hospitalité d'une manière si touchante; & vous êtes, sans doute, le Peuple de la terre qui seroit le plus éloigné de croire qui je suis. Un traître, en osant porter mon nom parmi vous, a déjà abusé de votre bonne foi. Vous avez pris pour le Duc d'Yorck, ou du moins pour le Comte de Warwick, un imposteur qui a paru parmi vous; vous ne pouvez plus reconnoître le véritable Duc d'Yorck : ainsi, je cherchois d'autres vengeurs, quand un violent coup de vent m'a forcé de prendre terre ici.

Oui, je suis ce malheureux & dernier rejetton

rejetton d'une valeureuſe race à qui on a ravi le Trône d'Angleterre. Je vais expoſer ma vie pour venger ma famille, ſi indignement dépouillée & maſſacrée, & je vais parcourir l'Univers pour trouver des ennemis aux Lancaſtre. J'en trouverai; déjà la France, déjà l'Ecoſſe, déjà la Maiſon de Bourgogne prennent hautement ma défenſe. Henri VII tremble ſur ſon Trône uſurpé; j'irai, j'irai voir dans Londres s'il mérite en effet cet orgueilleux ſurnom de Salomon de l'Angleterre, que ſes flatteurs lui donnent; & j'eſſaierai ſi je ne pourrai pas en être l'Alexandre —».

« — Vous n'irez pas ſeul attaquer ce Lancaſtre, s'écrie l'ardent Yréton; je vous ſuivrai par-tout, magnanime Prince. Oui, ajouta-t-il, vous êtes bien le Duc d'Yorck, & vos traits de reſſemblance avec cette grande race, qui nous ont donné quelques ſoupçons d'abord, ne ſont pas la plus grande preuve de votre extraction à nos yeux. Vos ſeuls regards montrent que vous êtes un Prince; en arrivant ici, vous nous avez charmés tous par la généroſité,

qui eſt la vraie vertu des Rois. Je vous dois mon bonheur; vous avez ſauvé ce que j'aime, je mourrai pour vous—».

Tous les Hibernois, étonnés, ravis, attendris, mettent la main ſur leur cœur en ſigne de fidélité & d'hommage, & ſe joignent à Yréton.

« — Moi auſſi, dit la jeune mariée; j'irai combattre pour vous, grand Prince, & je jure de ne jamais abandonner ni mon époux ni mon libérateur ---».

Le bruit de cette aventure ſe répand dans les Peuplades voiſines. Ces Peuplades obéiſſoient alors à des Seigneurs qu'on appella les petits Rois d'Irlande dans les temps les plus reculés. Elles avoient toutes leurs aſſemblées particulières, & Perkin eſt bientôt reconnu dans toutes ces aſſemblées pour le Duc d'Yorck, fils d'Edouard IV. On eſt orgueilleux de pouvoir donner un Roi à l'Angleterre, impérieuſe maîtreſſe de l'Irlande.

Dans le même temps, la France reconnoît pareillement l'Aventurier pour le Duc d'Yorck. On lui envoie à cet effet une Ambaſſade ſolemnelle, lorſqu'il étoit encore en Irlande; on le

presse de venir à Paris, pour y concerter les moyens les plus efficaces de faire la guerre à Henri VII. Perkin arrive à Paris, après s'être assuré de l'Irlande, après avoir promis d'y revenir. Dans la Capitale de la France, on ne doute pas que ce ne soit le véritable Duc d'Yorck; il a des Gardes, un grand état.

Mais Henri VII prévient l'orage, & fait une descente en Picardie. Il y assiége notre Ville de Boulogne. Nous sommes obligés de faire la paix avec lui; & Perkin, désormais privé de notre appui, passe en Flandres, & se rend auprès de Marguerite de Bourgogne, sa fidelle protectrice. Là, le jeune Archiduc d'Autriche est séduit lui-même, comme tant d'autres, & Perkin devient aussi, à ses yeux, le véritable héritier de la Couronne d'Angleterre.

Les Anglois, avides de nouveautés, & fort rarement contens des Rois qu'ils ont; les Anglois, qui nous traitent, avec raison, de têtes légères, mais qui sont plus inconstans eux mêmes que les vagues de l'Océan qui les entoure, prêtent l'oreille à ces bruits. Déjà Perkin a un parti en Angleterre; il saisit

la fortune qui le favorise, & s'embarque. Il aborde au port de Sangwick; il espère se cantonner dans la Province de Kent; mais il est repoussé par une armée supérieure.

Les difficultés ne font qu'enflammer son courage, & la sagesse préside à toutes ses démarches.

Sûr de l'Irlande, il veut encore s'appuyer de l'Ecosse, ennemie naturelle de l'Angleterre. Il veut attaquer à la fois ce dernier Royaume par le nord & par le couchant.

Il débarque en Ecosse. Là, régnoit alors le jeune & galant Jacques IV, qu'une révolution criminelle, en apparence, mais qui n'étoit que malheureuse en effet, venoit de placer sur le Tróne, Jacques III, son père, Prince cruel & dénaturé, avoit été son persécuteur, & l'avoit fait arrêter sans cause. On le conduisoit dans une forteresse éloignée. Ses Gardes prennent la résolution de le délivrer, & forment une conspiration contre le Roi lui-même. En vain le jeune Prince, soumis à l'autorité paternelle, veut rester dans sa prison, & proteste qu'il n'entreprendra

jamais rien contre celui qui lui avoit donné le jour : on le force d'arborer l'étendard de la révolte ; il marche contre son père, qui est tué dans une bataille, malgré les ordres très-précis donnés pour respecter ses jours. Le Prince, au désespoir, monte sur le Trône.

Tel fut le nouvel Allié que Perkin alla chercher à Edimbourg. Il y est reçu avec ce transport & cet enthousiasme qu'il inspiroit dans tous les lieux où il paroissoit d'abord. Il y fait même une grande passion, & force aussi l'Amour à seconder ses glorieux projets.

Une jeune Huntley-Gordon, qui étoit du Sang royal d'Ecosse, fut très-vivement frappée de la beauté fière & de la noble audace de l'Etranger ; intimément persuadée que c'étoit le Duc d'Yorck, qui, du premier degré du Trône, étoit tombé dans les fers, & qui avoit échappé avec tant de bonheur au massacre de toute sa famille, la pitié d'abord, l'admiration ensuite, enfin l'intérêt & l'amour viennent la saisir. L'Histoire nous apprend que la tendre Ecossoise fit la même impression

ſur Perkin; & Jacques IV, qui s'étoit apperçu de cette flamme réciproque, eut envie de les unir. Il en parla à l'Aventurier, qu'il aimoit déjà beaucoup lui-même, & à qui il importoit fort de contracter une telle alliance. Il encouragea les feux de la jeune & timide Huntley, & obtint le conſentement de ſa famille. Déjà les deux Amans, ſur le point d'être unis, s'abandonnoient à leur tendreſſe avec toute l'ardeur de l'âge.

Mais retraçons ici un trait de probité & de délicateſſe bien rare dans les pareils de Perkin. Il ſe blâma bientôt d'abuſer, d'une manière ſi coupable, de la crédulité d'un cœur ingénu & ſimple. L'aimable Ecoſſoiſe croyoit épouſer le Duc d'Yorck; elle alloit être trompée: elle ne le ſera pas. Quoique Perkin ſente bien qu'il doit ſe perdre & décheoir de ſes grandes eſpérances, il va trouver ſa crédule Amante, & lui dit: « — Madame, je viens vous faire un ſacrifice, bien plus pénible pour moi, que ne ſeroit celui de la vie. Belle Huntley, je ne ſaurois être à vous; je n'en ſuis point digne. Fille des Stuart, vous

croyez unir votre sort à votre égal ; vous êtes dans l'erreur : je ne suis pas le Duc d'Yorck. Edouard IV est mon père ; mais ma mère, simple Demoiselle, n'étoit point sa femme ; l'honneur m'arrache cet aveu — ».

Il se tait.

L'intéressante Huntley, éperdue, anéantie, a perdu l'usage de ses sens. Elle relève ses beaux yeux bleus sur Perkin, le contemple sans pouvoir articuler un mot, & lui dit enfin :

« — Réponds-moi, téméraire, qui, avant cet aveu funeste, m'as arraché celui d'un amour malheureux ; m'aimes-tu ? — ».

« — Ce que je viens de vous dire vous le prouve trop, réplique Perkin ».

« — Eh bien, ajouta-t-elle, je t'absouds ; celui qui est capable de faire la confession que tu m'as faite, & qui est assez vertueux pour rejetter le bien dont il ne seroit pas digne, le mérite ; ta sincérité & ta noble franchise te rendent Prince à mes yeux ; je te trouve plus grand que si tu étois en effet le Duc d'Yorck. Ne parle à personne de

ton fatal secret, qui est devenu le mien; ma main est toujours à toi, & je veux courir ta fortune —».

Le mariage se fait avec la magnificence d'un Peuple demi barbare encore; la joie bruyante retentit par-tout. Les deux époux sont plus calmes; leurs cœurs rejettent l'allégresse générale, & l'incertitude de l'avenir les empêche de jouir du présent. Ils se livrent, non à cette tendresse voluptueuse qui enivre, mais à cette passion sérieuse & sombre qui absorbe. Ainsi, jadis le vertueux Sabinus & la sensible Epicharis son épouse, renfermés dans un cachot ténébreux, donnoient encore, non des Citoyens au monde, mais des proscrits & de nouvelles victimes au plus cruel des Empereurs de Rome.

Perkin, peu de jours après son mariage, se promenoit avec sa jeune épouse dans un bois près de Sterlin:

«Les Amans malheureux aiment la solitude».

Perkin apperçoit un Vieillard vénérable par une longue barbe blanche, qui le contemploit avec beaucoup d'atten-

tion & d'intérêt. — Mon père, lui demande Perkin, que voulez-vous de moi? — Je te souhaite des jours prospères, fils d'Osbek & de Catherine de Fare, lui répond le Vieillard —. La jeune épouse réplique : — Mon ami, vous vous méprenez; & celui à qui vous parlez est le Duc d'Yorck.—Je le souhaite, ajoute le Vieillard. Adieu donc, Prince, & vous, Princesse, sa digne épouse. —. Il disparoît à ces mots.

Cette aventure & la confidence que Perkin avoit faite à sa femme, avoient encore redoublé sa tristesse; mais un grand caractère fait en éclaircir les ombres. Perkin rappella bientôt toute son audace.

Déjà, les secours que Jacques IV avoit ordonnés pour le prétendu Duc d'Yorck étoient prêts, & notre Aventurier étoit vivement attendu en Irlande, où la première explosion devoit se faire.

Perkin publie d'abord un manifeste, dans lequel il prend le titre de Richard IV, Roi d'Angleterre, étant fils, disoit-il, du dernier Edouard, & par

conſéquent légitime héritier de ſon ſceptre, uſurpé par un homme injuſte & barbare. Il dépeint, avec force, le maſſacre cruel de tant d'Yorck, & toutes les exécutions ſanglantes de leurs Partiſans. Il donne avis aux fidèles Anglois qu'il va attaquer l'uſurpateur Henri, leur ennemi commun; que le Roi d'Ecoſſe a la généroſité de le ſeconder dans un projet ſi juſte; & que bientôt d'autres Puiſſances encore arriveront à ſon ſecours.

Ce fameux manifeſte ſe répand en Angleterre; mais la ſageſſe connue de Henri VII eſt un terrible obſtacle pour l'Aventurier.

« — Voilà donc un ſecond impoſteur, dit ce Prince, qu'on tire aujourd'hui de ſon obſcurité pour me diſputer la Couronne & pour troubler le repos de mes Sujets! Mais quels ſont les reſſorts ſecrets qui le font agir? quelles Puiſſances nous oppoſent ce nouveau fantôme? C'eſt la vindicative & l'injuſte Douairière de Bourgogne; c'eſt le Roi d'Ecoſſe; c'eſt la France, c'eſt à-dire, tous les ennemis naturels de l'Angleterre — ».

Il demande & obtient de son Parlement les subsides nécessaires pour conjurer ce nouvel orage.

Cet orage grondoit déjà sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, où le Roi d'Ecosse portoit le fer & la flamme. Ce jeune Prince pénètre dans la Province de Northumberland, & y laisse de sanglantes marques de ses avantages. Les Peuples de Cornouailles prennent aussi les armes contre Henri VII, au grand nom d'Yorck, dont ils chérissoient la rose. La Province de Kent, où notre Aventurier avoit débarqué d'abord sans succès, menace d'embrasser le même parti.

Mais la fortune, inconstante & volage, ne couvre que trop souvent de fleurs les victimes qu'elle s'apprête. Le Roi d'Ecosse est obligé de lever le siége de Norham; son armée se décourage & se dissipe : celle des Anglois s'enhardit & se fortifie; on parle déjà de paix.

A ce terrible mot, Perkin, qui s'étoit toujours battu en Soldat déterminé dans toutes les actions qu'on venoit d'avoir avec les Anglois, fut bien loin

d'être découragé. Cependant on demandoit sa tête, & il le savoit bien.

Il dit fièrement au Roi d'Ecosse: « — Mon frère, votre générosité a fait assez pour moi; je ne veux pas en abuser, ni attirer davantage la guerre dans vos Etats pour ma querelle. Faites la paix avec l'Angleterre; il me reste encore des ressources, je les emploierai. Permettez-moi seulement d'emmener, avec l'épouse que je tiens de votre main, ceux de vos Sujets qui ont daigné s'intéresser à mon sort. Si je ne puis réussir à venger ma famille, j'irai la rejoindre; le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est d'offrir à l'usurpateur Henri la tête du dernier Yorck; & ce malheur, mon frère, je l'envisage de sang-froid — ».

Jacques IV, touché de cette grandeur d'ame, l'embrasse & lui accorde sa demande.

Perkin sort d'Edimbourg, après ce revers, avec autant d'assurance & d'audace qu'il y étoit entré. Sa femme s'arrache des bras d'une famille en pleurs, & le suit, montée sur un superbe cheval

isabelle à crins noirs. Plusieurs grands Chevaliers de l'Ecosse accompagnent les deux époux, & vont chercher de la gloire.

C'est en Irlande que l'Aventurier porte encore ses pas. On s'embarque sur des vaisseaux, que le Roi d'Ecosse avoit remplis de toutes les munitions nécessaires. Déjà l'on découvre les côtes de l'Irlande: on apperçoit sur une dune le fidèle Yréton & sa vertueuse épouse. L'allégresse & l'amour brillent dans tous les yeux des Irlandois, accourus à ce spectacle; consolation bien douce encore, après les mauvais succès de l'Ecosse. Toute l'Isle est dans l'enthousiasme; toute la Jeunesse est en armes: tous veulent exposer leur vie pour remettre le plus grand des Yorck sur le Trône de ses pères.

A la tête de la revue générale qui se fait soudain, on voit briller cet homme intrépide. Sa digne compagne est toujours à ses côtés, belle comme une autre Marfise; plus loin Yréton & sa charmante épouse, animent le zèle & la générosité Irlandoise.

Les Habitans de Cornouailles, qui

perſiſtoient toujours dans leur révolte contre Henri VII, apprennent ce mouvement général de l'Irlande, & relèvent encore leur eſpérance. Ils envoient des Ambaſſadeurs à Perkin, & le prient de venir ſe mettre à leur tête. Il s'embarque auſſi-tôt avec Yréton, les deux Héroïnes & une troupe d'hommes déterminés, ſur les mêmes vaiſſeaux que lui avoit donnés le Roi d'Ecoſſe. Il arrive à Cornouailles, y trouve beaucoup d'hommes, mais peu de ſoldats, moins d'armes encore, pas une pièce de canon. Il oſe cependant former le ſiége d'Exceſter, croyant en intimider les Habitans avec ſon audace ſeule; il les ſomme, au nom de Richard IV, Roi d'Angleterre, dont il prenoit le titre, de lui rendre auſſi-tôt cette Ville: mais les Habitans ne lui répondent qu'au bruit de toute leur artillerie.

Perkin, bien perſuadé que tout, dans la guerre comme dans la vie, dépend du premier ſuccès, réſolut de mourir aux pieds d'Exceſter, ou de l'emporter d'aſſaut.

Il va lui-même mettre le feu à l'une des portes de la Ville; il brûle cette

porte, qui tombe. Il va pour pénétrer dans la place ; il trouve un nouveau rempart, un nouveau retranchement, preſque une nouvelle armée. Perkin, étonné, non intimidé à cette vue, arrache ſeulement, de force, ſa femme & celle d'Yréton à cet affreux danger ; &, sûr de la vie de ce qu'il aimoit, il haſarde la ſienne, & ſe précipite au milieu des balles & du fer ; il fait un carnage horrible, perd preſque tous ſes ſoldats, & ne reçoit pas la moindre bleſſure.

Il ſe flattoit qu'un ſecond aſſaut lui livreroit la place ; mais Henri VII arrive pour la défendre avec une armée pourvue de tout & deux fois ſupérieure à la ſienne.

Perkin eſt donc forcé de lever le ſiége. Il ſe retire à Tauron avec ſept mille hommes qui lui reſtent. C'étoit un poſte très avantageux : mais il ne pouvoit pas s'y défendre long-temps ; il falloit fuir, ou livrer bataille.

Fuir ! Perkin auroit bravé mille morts auparavant. « — Le dez en eſt jetté — », dit ce nouveau Céſar. Le moment déciſif approche ; mais avant que

le retour en Irlande soit impraticable, notre Héros veut y renvoyer sa femme. Elle étoit alors à Tauron. « — Si vous voulez que je vainque, lui dit-il, faites que je ne craigne plus pour vos jours: vos dangers glaceroient mon courage. Allez, femme respectable, & bien plus chère à mes yeux que la Couronne que je tente d'usurper; allez, nos vaisseaux sont libres encore, & l'Irlande sera votre refuge— ».

La digne fille des généreux Gordon ne veut point de salut à ce prix. « — En te donnant la main, dit-elle à son époux, n'ai-je pas promis de t'accompagner par-tout? n'y as-tu pas consenti? Tiens ta parole, la mienne est immuable — ».

Perkin, déchiré, sanglottant, désespéré, la serre dans ses bras & l'entraîne. Il la fait porter sur les vaisseaux; elle vogue déjà: elle touche à l'Ir ande.

Mais déjà les enseignes Angloises flottent dans les airs; elles approchent de Tauron; & le siége commence.

Perkin s'y défend avec le courage qu'un si grand danger inspire aux hom-

mes de cœur. Il fait de fréquentes sorties ; il a plusieurs avantages : peut-être il auroit forcé Henri VII de lever le siége de Tauron, sans un accident malheureux, & qu'il faut rapporter.

Henri, en même temps qu'il formoit ce siége, avoit encore envoyé une armée en Irlande, & cette armée y jettoit l'épouvante. Elle alloit enlever la femme de Perkin ; c'est ce qu'elle lui manda elle-même : elle l'appelloit à son secours.

Que fera-t-il ?

Il ira d'abord défendre sa femme, en se dérobant seul pendant une nuit obscure, & en cachant soigneusement sa retraite à ses ennemis, dans la crainte de leur donner plus d'espoir, quand ils apprendroient que ce n'est plus lui qu'ils ont à combattre.

Comme jadis César quitta secrètement son armée & s'embarqua sur une frêle barque, pour aller, malgré la tempête, chercher à Brindes d'autres adversaires à Pompée ; ainsi Perkin, non moins intrépide, se met à la merci de l'Océan, & vogue en Irlande pour ravir

ſa femme au ſupplice, ou à l'infamie, bien pire encore que le ſupplice.

Inutiles efforts ! Les ſoldats de Perkin, étonnés de ne plus le voir le lendemain guider leurs coups à ſon ordinaire, ne veulent pas obéir à ſon Lieutenant Watter; ils ſe révoltent & ſe livrent à la diſcrétion de Henri VII.

Pour ſurcroît de maux, ce Prince avoit déjà en ſon pouvoir la femme de Perkin, qui avoit été enlevée par cinq cents hommes, la veille que l'infortuné arrivoit à ſon ſecours. Il apprend à la fois ces deux fatales nouvelles auprès de Beaulieu : il ſe jette dans cette Ville, réſolu de s'enterrer ſous ſes ruines.

Son épouſe cependant eſt conduite devant Henri VII. Ce Monarque admire, avec toute ſa Cour, le courage & la beauté de cette femme, dont le nom retentiſſoit dans l'Univers ; il l'envoie à Weſtminſter, & prie la Reine de la traiter avec tous les égards dus à une Princeſſe du Sang royal d'Ecoſſe.

Son mari étoit toujours à Beaulieu, qui étoit à la fois une place aſſez forte & un aſyle ſacré. Henri, dans la crainte

de se brouiller avec la Cour de Rome, auroit bien voulu ne pas violer cet asyle; mais il falloit engager Perkin à en sortir volontairement. On lui promit la liberté de sa femme; on flatta celle-ci de la vie de son époux.

Les malheureux, naturellement défians, ne le sont pas encore assez. Sous les promesses mensongères de la Cour, & par les prières de sa femme, Perkin sort de son asyle.

Il en sort pour être conduit à la tour de Londres. Sa femme, indignement abusée, demande désormais pour unique grace d'y être enfermée avec lui. On la lui refuse.

Mais le grand courage de Perkin lui avoit donné beaucoup d'admirateurs & même des amis. Par leur zèle & leur prudence, il rompt ses fers, & sort de la fatale tour. Un bâtiment tout prêt l'attendoit près de Strine; mais, si voisin de Westminster & de sa vertueuse femme, il veut la voir encore une fois, l'embrasser encore une fois, & se présente à elle en habit de Pelérin.

Le temps, si long pour le commun des hommes, passe comme l'éclair dans

le sein de l'amitié & de l'amour. La nuit tombe, & Perkin ne s'étoit pas même apperçu du jour. Il sort enfin, en soupirant, de Westminster; il se perd, & ne peut arriver que le lendemain fort tard à l'endroit indiqué. Son dessein étoit de retourner en Irlande. Mais on le trouva errant autour de Strine, & on le reconduisit à la tour. On instruisit son procès; on lui signifia son arrêt de mort. Il le reçut avec le même courage qui avoit éclaté dans toute sa vie, & que la fortune la plus cruelle n'avoit jamais eu la force d'étonner. Il ne témoigna d'autre regret que celui de quitter sa femme, & de lui coûter des pleurs.

Mais quel fut le sort de cette femme intéressante?

Son sort fut le même que celui de la dernière Maréchale de Montmorency, quand on eut décapité son mari à Toulouse. Toutes deux ne vécurent plus que de leur douleur; & le temps, qui détruit tout, ne put exercer son empire ordinaire ni sur l'une ni sur l'autre. La Françoise, qui étoit de la Maison des Ursins, dégoûtée du monde & même du grand jour, après son infortune,

renfermée d'abord dans une vieille tour, vit un jour sortir, par une crevasse, un serpent affreux; & au lieu d'être effrayée, elle approcha doucement son pied: mais le serpent regagna son trou, & ne lui fit aucun mal. Elle alla s'enfermer ensuite dans un Couvent de Religieuses à Moulins, n'ayant d'autre consolation que de penser à la perte qu'elle avoit faite. Elle y érigea, à son époux, un beau monument, aux pieds duquel elle passoit les jours à pleurer. Au bout de dix ans, le Cardinal de Richelieu, qui avoit fait trancher la tête à son mari, lui envoya faire des complimens; & cet Envoyé la trouva encore en pleurs: *Allez*, dit elle, *& dites à votre Maître l'état où vous m'avez trouvée.* La femme de Perkin, Princesse d'Ecosse, aussi inconsolable, ne concentra sa douleur ni dans une tour ni dans un Cloître; elle alla s'établir dans les plus âpres & les plus solitaires montagnes de l'Ecosse; & ces grands effets de la Nature, qui étonnent les sens & qui ont le droit de nous donner des impressions nouvelles, ne purent jamais dissiper ses peines.

Mais revenons à Perkin, & ajoutons ici quelques notes.

NOTES hiſtoriques & chronologiques.

ON a ſouvent vu, dans les anciens temps, ſur-tout en Ruſſie & en Angleterre, de ces fameux Impoſteurs, qui, prenant audacieuſement les noms de grands Princes, alloient épouvanter ſur leurs Trônes les Rois légitimes & troubler la tranquillité des Peuples; mais il en eſt peu qui aient tenté une entrepriſe ſi vaſte avec plus de moyens que celui dont nous parlons. Sa taille majeſtueuſe, ſa beauté, ſa reſſemblance avec les Yorck; ſes manières nobles, polies, ſéduiſantes; ſon éloquence, ſon courage, ſa douceur même & ſon humanité; la grandeur d'ame avec laquelle il avoue ſa naiſſance à la jeune Huntley avant de recevoir ſa main; le ſentiment durable & profond qu'il ne ceſſe d'avoir pour elle; la mort à laquelle il s'expoſe pour la ſauver: voilà, certai-

nement, de grandes qualités & de grandes vertus. A tous ces moyens, capables de séduire, & même de gagner l'admiration & l'estime des hommes, joignez les Puissances qui combattent pour lui, Marguerite de Bourgogne, la France, l'Ecosse; il est étonnant que Perkin n'ait pas réussi.

Cet homme naquit à Londres vers l'an 1460. Il y a toute apparence qu'il étoit fils d'Edouard IV, l'un des Princes les plus débauchés de l'Angleterre, & auquel on a prétendu qu'en effet il ressembloit beaucoup. Osbek, mari de sa mère, étoit un Juif de naissance; Catherine de Fare ne l'aimoit point: cette femme étoit belle & intéressée.

Quoi qu'il en soit, Edouard étant mort en 1483, Perkin, ou bâtard, ou protégé de ce Prince, ne put rester en sûreté à Londres. Richard, Duc de Gloceſtre, oncle du jeune Edouard V, fit étrangler, dans la tour de Londres, cet enfant, qui n'avoit régné que trois mois. L'Assassin régna ensuite sous le nom de Richard III, & toutes les créatures d'Edouard IV furent persécutées; le Duc de Buckingham perdit même la

tête. Mais alors, Henri, Comte de Richemont, qui étoit un Lancastre, passa en France, & obtint quelques secours de notre Roi Charles VIII. Il revint en Angleterre, & fit révolter la Province de Galles. Richard III marcha aussi-tôt contre lui, & fut tué dans la sanglante bataille de Bosworth en 1485 : ce fut le dernier Roi des Yorck. Le Comte de Richemont régna, à son tour, sous le nom de Henri VII, & mérita le glorieux surnom de Salomon de l'Angleterre. Pour finir les démêlés sanglans des deux Maisons rivales, ce Lancastre épousa une Yorck, Elizabeth, fille d'Edouard IV. Mais les troubles ne cessèrent pourtant pas, puisqu'un faux Warwick d'abord, & notre Perkin ensuite, firent encore révolter l'Irlande. Henri VII vint cependant à bout de dissiper toutes ces séditions, & laissa sa Couronne paisible à son fils Henri VIII, qui occasionna depuis, non-seulement en Angleterre, mais encore dans toute l'Europe, une révolution d'un autre genre.

Tel étoit l'état des choses en Angleterre,

terre, quand Perkin se mit dans la tête de ressusciter le grand nom d'Yorck.

Voyons encore la situation de l'Ecosse, quand cet Aventurier y alla réclamer le secours de Jacques IV.

Il arriva à Edimbourg à la fin de 1488; ainsi, il n'y avoit que quelques mois que Jacques régnoit, son père ayant été tué au mois de Juin précédent, dans cette bataille malheureuse dont nous avons parlé dans notre Extrait, & qui compromit la gloire du fils dans toute l'Europe. Mais ce jeune Prince étoit bien loin d'être un parricide: la mort du feu Roi étoit le crime de la fortune. Jacques IV étoit humain & généreux, autant que brave. Ce fut de bonne foi qu'il secourut Perkin; il le croyoit véritablement le Duc d'Yorck.

Jacques IV eut à combattre ensuite contre ses Sujets. Il n'y avoit rien de si rebelle que la Noblesse Ecossoise de ces temps-là; il la soumit pourtant, & prit ensuite le parti de Louis XII, Roi de France, contre les Anglois. Il fut tué à la bataille de Floddon en 1513; c'étoit l'aïeul de la fameuse Marie Stuart, dont nous parlerons dans peu. Ainsi,

par cet Extrait, & par celui que nous annonçons, nous rapprocherons les temps & les Peuples; & en peignant les mœurs avec plus de suite, nous les ferons mieux sentir : mœurs atroces cependant, & siècles barbares, mais dans lesquels on retrouve encore quelques traces de vertu, assez pour dire qu'elle n'est pas morte, trop peu pour nous consoler de tant d'horreurs.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE SIEGE DE CALAIS.

CE Roman, très-connu, est écrit avec tant de délicatesse, qu'il seroit vain & même téméraire d'entreprendre de le reproduire par un Extrait. Il y a des Romans dont le titre est cité tous les jours, & dont le mérite est presque ignoré aujourd'hui. La nouveauté, l'à-propos, le nom de leur Auteur fit leur succès. Déposés ensuite dans une bibliothèque, ils éprouvèrent l'injure du temps, sans éprouver celle de l'oubli. On ne les tira pas de leur place pour les lire; mais on se rappella qu'on les

avoit lus. Le *Siège de Calais* n'aura jamais ce sort funeste ; d'âge en âge il sera reproduit par le Lecteur, & distingué par le goût. Ce Roman est donc du petit nombre de ceux que nous ne devons pas extraire ; mais il offre une situation dont l'intérêt, toujours nouveau, a réveillé l'imagination d'un Versificateur sensible. Il a rimé, par amusement, les pensées de Madame de Tencin. Son travail, agréable & facile, est devenu un Ouvrage de quelque conséquence, par le goût & le sentiment qui y règnent. Nous croyons devoir l'offrir à nos Lecteurs.

Vienne, Gouverneur de Calais,
Avoit une fille charmante ;
Grandson, indifférent à sa beauté touchante,
L'épousa sans l'aimer, & ne lui plut jamais.
Canaple étoit l'objet de sa flamme secrète ;
Canaple, né pour tout charmer,
L'aimoit d'une flamme discrète ;
Elle ignoroit qu'elle eût su l'enflammer.
De la maison Canaple étoit l'ami sincère.
Quand on est libre, & qu'on sait plaire,
Par mille soins on plaît mieux chaque jour,
Et, sans parler, on prouve son amour.

Dans un Château, voisin d'un verd bocage,
Depuis un mois, sous les yeux d'un époux
La sensible Granson goûtoit le bien si doux
De posséder l'objet qui lui rendoit hommage.
Tous les jours, avec lui, vers le bocage frais,
Elle alloit à l'Amour offrir des vœux secrets.
Le jour perçoit à peine à travers le feuillage,
Les oiseaux, devenus discrets,
Sembloient accorder leur ramage
Au mystère de leur langage;
Tout leur peignoit le feu qu'ils n'avouoient jamais.

Invité dans le voisinage
A venir passer quelques jours;
Canaple quitte les Amours
Pour obliger l'Amitié qui l'engage.
Plusieurs événemens naissent de ce voyage.
La Comtesse d'Artois, allant dans ses Etats,
Est, par un accident, sur la route arrêtée.
La sensible Granson l'a bientôt invitée;
Elle se rend, & ne balance pas.
Le cortége de la Comtesse,
Sa qualité de Princesse du Sang,
A déloger obligent son Hôtesse;
Elle cède l'appartement
Qu'elle occupe ordinairement,

Et, sans beaucoup rêver, sans doute,
Prend celui de Canaple absent.
Canaple, dans un bois que tout chasseur redoute,
Poursuivant un vieux cerf, s'écarte de la route.
Déjà la nuit approche, il est embarrassé.
Après une recherche aussi longue que vaine,
Il se trouve comme poussé
Vers un chemin qui conduit à la plaine;
Cette plaine conduit au Château de Granson,
Que, dans l'Histoire, on nomme Vermanton.
Il est minuit. L'indolent délibère:
Canaple est vif, il pique son cheval;
Et, trouvant constamment la fortune prospère,
Il se voit à la fin d'un voyage fatal.
L'aspect de Vermanton l'anime & le transporte;
Il frappe, on vient: mais, malheureusement,
A l'instant qu'on ouvre la porte,
Le flambeau du Portier est éteint par le vent.
Trop vif pour être patient,
Trop excédé pour souffrir qu'on rallume,
Il connoît le chemin de son appartement,
Et, dans l'ardeur qui le consume,
Il y vole dans un instant.
A peine est-il couché, que sur son pied brûlant,
Un pied plus délicat, le pied d'une Déesse,
Vient s'appuyer légèrement.
Un préjugé, formé par la délicatesse

De cette peau qui le caresse,
Lui fait juger facilement
Des attraits de l'objet qui doucement le presse;
Bientôt il reconnoît la voix de sa Maîtresse,
De cet objet du moins qui s'est peint si charmant.
On ne réfléchit point dans un pareil moment.
Brûlant de mille feux, vivement il s'empresse
A jouir de l'enchantement
Que lui promet sa douce ivresse . . .
Au sein d'un bonheur si parfait,
Enchanté des beautés qu'Amour livre à sa flamme,
Et de lui-même satisfait,
Un trouble affreux se répand dans son ame.
Qu'a-t-il fait? quel égarement!
Quoi! c'est l'objet qu'en secret il adore,
Et qui lui croit un cœur indifférent!
C'est la Beauté qu'un feu brûlant dévore,
Et dont l'Amour est un cruel tourment;
C'est-là l'objet que son cœur déshonore!
Quel prix d'un tendre attachement!
Que dira cette femme honnête & furieuse,
Dans l'horreur d'un juste courroux,
En apprenant qu'une main odieuse
Vient de ravir, par une audace affreuse,
Les trésors de l'Amour & les droits d'un époux?
Dans sa prévention ne doit-elle pas croire

Que des tributs du cœur voulant se dispenser,
Et des jeux de l'esprit se faisant une gloire,
Il a trouvé plaisant de l'offenser?
De son malheur il connoît l'étendue,
Et, dans la douleur qui le tue,
De l'Aurore il craint le retour.
Ce lit qu'a profané l'Amour,
Ces attraits enchanteurs, bienfaits de la Nature,
Toujours présens, en dépit des remords,
Sont abandonnés sans murmure
Par un Amant dont l'ame est encor pure,
Malgré la grandeur de ses torts.
Du tendre objet qu'il abandonne,
L'état affreux se conçoit aisément.
Granson étoit absent, quand l'auguste personne
Qu'elle a logée en son appartement
A cru devoir céder à son empressement;
Aux erreurs du sommeil livrée,
Elle a cru, pendant un moment,
Qu'un époux de retour, ou faux ou complaisant,
De la fidélité jurée,
Lui donnoit un gage imposant.
A son réveil, quel noir chagrin l'accable!
Un diamant dans son lit égaré,
Dans un Amant, dès long-temps adoré,
Lui fait voir un Amant coupable.

Un violent courroux s'empare de son cœur ;
Elle jure la mort d'un mortel mépriſable :
Bientôt un froid mépris ſuccède à la fureur ;
Et Canaple vivra pour éprouver l'horreur
D'un ſort beaucoup plus miſérable.
Tous les ſoupçons qu'il a prévus
Sont ceux dont elle eſt agitée.
L'imagination par l'ardeur emportée
D'un amour violent peut excuſer l'abus :
Mais ſans amour triompher d'une Belle,
Etre heureux par l'audace & par la trahiſon,
C'eſt le bonheur d'une ame criminelle ;
Et l'on n'en peut accorder le pardon
Qu'en méritant une injure nouvelle.
Sous le poids des remords Canaple eſt écraſé ;
Il gémit, ſans eſpoir, loin de l'objet qu'il aime ;
A le punir l'Amour ſe plaît lui-même :
De tous ſes feux ſon cœur eſt embraſé.
Lorſqu'à nos yeux l'Amour offre une Belle,
Un doux penchant nous attire vers elle ;
Ce ſont des vœux, des deſirs, des ſoupirs :
L'eſpoir ſuffit pour nous rendre fidèle ;
Cependant la douleur de la trouver cruelle
Peut, à la fin, éteindre nos deſirs.
Mais lorſqu'à nos vœux favorable
Ce Dieu, nous conduiſant au ſéjour des plaiſirs,

A rendu la Belle traitable,
Alors le sentiment de la félicité,
Rendant notre ame plus sensible,
Nous attache à cette Beauté
Par un lien indestructible;
Et si par les rigueurs d'un destin inflexible
Tant de bonheur nous est ravi,
Les doux plaisirs dont nous avons joui
Ne sont plus que la source horrible
Du tourment le plus inoui.
Canaple, dans sa solitude,
Eprouve cette vérité;
La plus triste sollicitude,
Loin d'être un terme à sa fidélité,
Lui rappelle toujours le bien qu'il a goûté.
Il s'est permis des tentatives,
Il a fait de flatteurs projets;
Mais ses peines en sont plus vives,
Son sort ne changera jamais.
De la belle Granson tel est le caractère;
Tous les soins qu'il prend pour lui plaire,
Ranimant encor sa colère,
Sont punis comme des forfaits.

Edouard, Prince sanguinaire,
Faisoit le siége de Calais;

Son projet étoit de détruire
Et la Ville & les Habitans ;
Mais à la Politique obligé de souscrire,
Il change ses arrangemens.
Un Satellite détestable
Vient, sans pitié, publier de sa part,
Que six François, sans nul égard,
Soient immolés à sa fureur coupable.
J'ai dit que de Granson le père respectable
De Calais étoit Gouverneur ;
Sa fille, à ses chagrins unissant sa douleur,
Eprouvoit près de lui du sort inexorable
Et le caprice & la rigueur.
Canaple, plein de gloire, & plus rempli d'honneur,
Au bruit d'une Ville assiégée,
Méprisant les conseils de son ame affligée,
Avoit couru pour être son vengeur.
Mais en apprenant la sentence
Que vient de prononcer un Tyran détesté,
Au même instant, sans que son cœur balance,
Il va trouver un Vieillard respecté ;
Et sous le nom d'un des fils du bon-homme,
Parmi cinq François que l'on nomme
Pour marcher à la mort, veut être présenté.
A ce projet, par l'Amour enfanté,

L'Amour unit une nouvelle idée.
On sait que par ce Dieu toute ame possédée
A peindre ses tourmens met sa félicité.
Canaple écrit une lettre touchante;
Le billet est mouillé des larmes qu'il produit;
Et la belle Granson, inexorable Amante,
Va connoître l'objet que sa haine poursuit.
Je dois ce monument d'héroïque tendresse
A la Postérité qui le lira sans cesse,
Si, dans ce temps, déjà l'Amour n'est pas détruit.

Après m'être puni d'un crime qui m'honore,
En respectant toujours votre ressentiment,
Quand je cours à la mort, pour m'en punir encore,
Daignerez-vous m'écouter un moment?

Le tourment d'éprouver un courroux si sévère
N'est pas ce qui me fait embrasser vos genoux;
Ma seule ambition est l'espoir de vous plaire,
En m'immolant à ce même courroux.

J'ai mérité l'arrêt qu'a porté votre haine;
Je dois être pour vous un objet odieux;
Et cet arrêt cruel ne me punit qu'à peine,
Si vous savez combien je fus heureux.

Cependant quel mortel eût été plus timide !
Eh ! comment réſiſter à tant de volupté ?
Quand la Beauté paroît, le ſentiment décide :
Le crime, alors, c'eſt l'infidélité.

Si vous pouviez ſavoir combien un cœur s'enflâme,
Au moment qu'il peut faire un vol à la Beauté,
L'invincible tranſport qui ſéduiſit mon ame
Seroit, à peine, une témérité.

Mais où m'emporte, hélas ! un ſouvenir trop tendre !
Je parle de tranſport, & vous verſez des pleurs !
Le malheureux ſujet qui vous en fait répandre
A chaque inſtant s'accroît par vos douleurs.

Ne croyez pas du moins que je m'en applaudiſſe :
On n'eſt point à l'abri d'un ſouvenir charmant ;
Le repentir renaît ; un entier ſacrifice
Va vous venger de l'erreur d'un moment.

Un vainqueur ſanguinaire & l'organe du crime
A ſa farouche gloire immole ſix François ;
Je cours m'offrir : l'Anglois me croira ſa victime ;
Vous ſaurez ſeule un ſecret que je tais.

Mais quand, pour vous venger, je meurs avec
courage,
Me refuſerez-vous un moment de pitié ?
Et vous le demander, eſt-ce augmenter l'outrage
Qui me condamne à votre inimitié ?

Vous ne voyez en moi qu'un mortel mépriſable,
Dont le cœur égaré n'eſt mu que par les ſens ;
Ce cœur, que vous croyez inſenſible & coupable,
Pour vous venger a pris des ſentimens.

Trop de facilité dans des objets aimables,
Loin de me révolter, avoit formé mon goût :
Le changement m'offroit des biens inépuiſables ;
En me fixant, j'aurois cru perdre tout.

Que mon cœur eſt changé ! par combien de tendreſſe
Ne réparé-je point ma perte & mon erreur !
Il ſemble que l'Amour, à chaque inſtant, me bleſſe,
Pour m'éclairer par la plus vive ardeur.

Au milieu des horreurs de mon ſort miſérable,
Je brûle & je rougis de n'aimer pas aſſez ;
Votre idée adoucit le tourment qui m'accable,
Même en ſongeant que vous me haïſſez.

Mais c'eſt trop abuſer de votre complaiſance ;
Votre gloire & vous-même ordonnez mon trépas :
Je dois avoir égard à votre impatience ;
Et, dans le fond, je n'en murmure pas.

Quel ſeroit mon deſtin ! comment pourrois-je vivre
En proie aux longs remords, pires que les bourreaux ?
Un ſouvenir cruel ſauroit trop me pourſuivre ;
En m'immolant, je me ſauve des maux.

Il ne faut point donner à la ſageſſe
Ces droits cruels, cette auſtère rudeſſe,
Fiers attributs de l'inhumanité :
La vertu peut ſe prêter ſans foibleſſe
Au repentir d'un cœur plein de délicateſſe
Par cent remords chaque jour tourmenté,
Et, ſans eſpoir, fidèle à ſa tendreſſe.
C'eſt le deſtin qu'a déjà mérité
Le tendre Amant dont j'écris l'aventure.
Combien ne va-t-il pas réparer ſon injure,
Quand il ſaura l'excès de ſa félicité ?
La vertu parle encor, mais l'Amour en murmure.
De la belle Granſon le cœur ſe ſent touché ;
Elle a perdu l'époux parjure

Qu'à son destin on avoit attaché :
Sa gloire lui permet d'écouter la Nature,
Qui, dans son cœur, jette des cris.
Canaple est dépouillé du masque d'imposture,
Du caractère de mépris
Que lui prêtoit sa conduite première ;
C'est un Amant secrètement épris,
Qui se tut, craignant de déplaire,
Et dont les sens, violemment surpris,
Sans offenser, puisqu'ils étoient séduits,
Crurent pouvoir céder, à l'ombre du mystère.
Ce raisonnement étoit bon ;
Et toute Belle trop sévère
Risqueroit moins d'en faire sa leçon,
Que d'écouter la sagesse en colère,
Qui, sur un rien, prend un terrible ton.
Canaple est pardonné dans l'ame de Granson ;
Et tout pardon, accordé sans foiblesse,
Fait aisément renaître la tendresse,
Ou la produit dans un cœur généreux.
L'hymen avoit uni la plus digne des femmes
Au Tyran le plus odieux :
Elle savoit le droit des tendres ames :
Elle excusoit les vives flâmes,
Lorsque l'hymen devoit les couronner.
A ses genoux Granson courut se prosterner.

Elle parla comme parle une Amante.
La digne Reine obtint de son époux
La grace de Canaple & le pardon de tous....
Il me faudroit plume bien éloquente,
Ame bien tendre, esprit à l'avenant,
Pour exprimer le vif contentement
Tout le plaisir, toute l'ivresse
De la Beauté dont le sort intéresse
Dans ce récit aussi vrai que touchant.
Je n'ai point l'art de peindre la tendresse
Dans ces instans d'extase & de raviſſement.
Je sais aimer; mais j'ai peu de talent
Pour peindre mes transports, ni ceux de ma Maîtresse.
Ce don du Ciel manque à plus d'un Amant.
Il suffira, pour finir mon histoire,
Que je dise tout simplement.
Que Granson jouissant de l'éclat de la gloire
Et des plaisirs du sentiment,
A son Amant annonça sa victoire,
Et le couronna décemment.
L'hymen unit leurs cœurs d'une chaîne éternelle.
Canaple avoit joui des biens qu'hymen promet,
Et Granson n'étoit plus nouvelle;

Mais l'Amour généreux fait tout ce qui lui plaît
En faveur d'un Amant fidèle ;
Et la beauté se renouvelle
Par le prestige d'un bienfait.

ROMANS D'AMOUR.

L'ESPRIT FRAPPÉ.

ANECDOTE,

Envoyée de Londres, & imprimée en 1767.

LA lecture du Drame d'Eugénie donna lieu, dans sa nouveauté, à une aventure assez singulière, que plusieurs de nos Lecteurs ignorent, & que beaucoup d'autres nous sauront gré de leur avoir rappellée.

ON sait que, dans ce Drame, un Milord, assez scélérat, trompe une jeune personne par de fausses cérémonies de mariage. Cette situation est horrible,

& se fait sentir à tous les esprits. Une des plus jolies Duchesses d'Angleterre la sentit si vivement, en lisant la Pièce, qu'elle fut frappée d'une terreur soudaine, & finit par se persuader, sur quelques plaisanteries de son mari, qu'elle n'étoit pas mieux mariée que l'infortunée *Eugénie*. Cette Dame est tout à la-fois très-fière, très-coquette, très-vive & très-crédule ; caractère presqu'indéfinissable, & qui expose à tout. Elle ne confia ses pensées à personne, pendant quelques jours. Leur empire s'accrut dans le silence & dans la méditation. La santé en souffrit, l'esprit se dérangea presque. Tout ce que le Duc se permettoit pour la distraire de la douleur de la voir dans cet état, dont il ne soupçonnoit pas la cause, lui paroissoit une preuve nouvelle de la légitimité de ses soupçons. Elle se livra entièrement aux plus tristes pensées, relisant tous les jours le malheureux Drame, & fondant en larmes au moindre retour sur elle-même. Son mari parvint enfin à comprendre ce qui l'agitoit. Un mot qu'il lui entendit prononcer confirma ses conjectures. Comme

il étoit très-amoureux, il la plaignit : mais comme il souffroit souvent de sa coquetterie, il crut pouvoir tirer parti de cette situation, en la lui rendant plus certaine par un faux aveu; & il se préparoit à suivre cette idée, lorsque Milady le fit prier de passer dans son appartement.

Il s'y rendit, ne se doutant pas de ce qu'elle avoit à lui déclarer. — Je vous ai fait prier, Monsieur, lui dit-elle sérieusement, de me voir encore une fois; si la présence de ceux qu'on a trompés n'a rien que de désagréable, la promesse que je vous fais de ne vous revoir de ma vie, après ce moment, n'aura rien que de doux, & vous pourrez m'écouter sans impatience . . . . . Vous m'avez outragée, Monsieur ; je fus le jouet de vos caprices, l'instrument de votre fausseté, la victime de votre audace ; je sais enfin que je ne suis pas votre femme.— Chère Milady, répondit le Duc, en se précipitant à ses genoux, il faut t'avouer mon crime; il est affreux, mais la cause en est l'excuse: c'est pour t'avoir trop aimée que

je me ſuis rendu coupable. Des préjugés contre l'hymen, l'exemple de tant de maris, devenus infidèles après la poſſeſſion . . . J'ai craint enfin de ceſſer de t'aimer, & j'ai voulu t'aſſurer le cœur que je te donnois . . . — Non, Monſieur, vos motifs ont été plus offenſans; vous n'avez conſulté que le vice; vous avez voulu me ravir l'honneur & conſerver la liberté . . . . Rompons, Monſieur; j'ai horreur d'un homme tel que vous; je ne puis plus vous ſouffrir: ſi vous me fûtes cher, ce ſouvenir aujourd'hui me tourmente; je voudrois vous punir des ſoins qui me ſéduiſirent. Rompons. Nous n'avons point d'enfans; c'eſt une conſolation pour moi: notre rupture fera moins d'éclat. L'hôtel a de l'étendue, nos appartemens ſeront auſſi ſéparés que nos cœurs; donnez vos ordres, les miens ſont déjà donnés—.

Le Duc affecta beaucoup de triſteſſe, & cachoit beaucoup de joie. Il balbutia quelques mots d'excuſe; mais il ne fut pas aſſez mal-adroit pour ſe trahir, ou ſe faire pardonner. Les ordres furent

donnés; l'exécution en fut prompte, & la séparation eut lieu dès le soir même.

Milady connut bientôt les effets de la solitude, & l'espoir de son mari fut rempli. Cet homme qu'elle croyoit haïr, & qu'elle vouloit oublier, s'offrit à son imagination avec plus d'empire qu'il n'en avoit jamais eu. Entraînée par le souvenir de ses premiers soins, elle voulut se le représenter tel qu'il avoit été pour elle. Elle rassembla toutes les lettres qu'il avoit écrites avant leur union; elle rechercha une tabatière dans laquelle étoit son portrait. — Ce sont-là ses sermens & son image, se dit-elle en pleurant; hélas! c'est aujourd'hui un songe plus qu'une ressemblance .... Charme touchant des premiers traits & des premiers soins, vous ne vous retracez souvent à notre esprit que pour nous arracher des larmes! Un imposteur est presque toujours ce qu'on trouve à la place de l'Amant qu'on veut se rappeller—.

Il ne fut plus question de coquetterie, comme on le pense bien. Ab-

ſorbée dans une ſituation qui l'iſoloit de tous les hommes, elle s'occupoit uniquement de celui qui la rendoit malheureuſe. Le Duc étoit inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur; il s'étoit attendu à la révolution; & il s'en étoit promis ce bonheur d'être aimé ſans partage, que ſouvent on ne peut obtenir de la vérité des plus tendres ſoins. Il traça une lettre très-paſſionnée, & il chargea la ſeule femme, que Milady admît auprès d'elle, de la lui remettre dans un moment où elle ſeroit plus attendrie & plus affligée. Ce moment ne tarda pas à venir. Milady lut, & pleura. Elle héſita d'abord de répondre; mais elle répondit enfin. Le Duc envoya un ſecond billet; & il étoit accompagné des préſens les plus galans & les plus recherchés. Pas un mot d'hymen dans tout cela; l'Amour faiſoit ſeul les honneurs de la ſcène. La lecture du billet étoit à peine finie, que celui qui l'avoit écrit étoit aux genoux de celle dont il faiſoit palpiter le cœur. Rien de ſi tendre que ce qu'ils ſe dirent. Sans rien prononcer qui

pût

pût le trahir, le Duc sut faire naître cet attendrissement, ce trouble enchanteur qu'ientraînent une femme. L'Hymen, qui n'assistoit à cette fête qu'*incognito*, n'osa rien demander : mais l'Amour vainqueur osa tout obtenir. Jamais ils n'avoient connu un pareil bonheur. Le Duc, pour le faire durer, ou plutôt pour s'assurer la possession absolue d'un cœur que la coquetterie pouvoit encore égarer, ne s'offrit, pendant quelque temps, que sous les traits d'un Amant; & Milady, malgré ses scrupules secrets & la fierté qui murmuroit quelquefois, ne le pria jamais sérieusement de réaliser son état par un mariage. Cependant lorsque le mari fut bien assuré de la tendresse de la femme, il se respecta assez lui-même pour lui avouer qu'ils étoient aussi mariés que les époux qui s'aiment le moins. Milady fit un cri; &, le regardant tendrement, lui dit : — Je vais peut-être regretter une erreur qui nous rendit heureux; vous ne m'aimerez plus comme vous m'aimiez, & vous ne croirez pas être aimé comme vous l'êtes. — Ah ! chère Milady, répondit le Duc, ce doute

flatteur m'apprendtoit à t'adorer ; je fus plus amoureux que ſingulier ; ton époux ſera toujours ton Amant, & ma femme ſera toujours ma Maîtreſſe—.

ROMANS D'AMOUR.

LE DÉSESPOIR HONORABLE;

Par J. P. CAMUS, *Evêque de Belley.*

Paris, chez P. Billaine, 1631.

VOICI encore un Roman moral d'un Prélat dont nous avons déjà beaucoup parlé.

DANS les régions septentrionales, dit-il, la chasteté est la compagne ordinaire des femmes; la liberté y est cependant bien plus grande que partout ailleurs : eh ! c'est pour cette raison qu'on n'en abuse point; il n'y a que les

eſclaves qui trompent. Dans les Provinces Belgiques, les Religieuſes même, du moins celles d'ancienne inſtitution, ne ſont pas cloîtrées: on les voit aller dans les Villes; on les rencontre dans les campagnes; on les trouve dans les cercles, & leur conduite reſte pure: ſemblables à cette vertueuſe veuve qui délivra jadis Béthulie, elles ſe font reſpecter des gens du ſiècle; &, avec la conſcience intérieure de leur innocence, elles ont encore l'avantage ſi flatteur de l'opinion publique & le tréſor d'une renommée ſans tache.

Indépendamment de ces vertueuſes filles, les Provinces Belgiques ont encore des Béguines & des Chanoineſſes, qui ne ſont liées par aucun vœu, qui n'ont aucune eſpèce d'habit régulier, & dont la vie cependant eſt une ſorte de vie religieuſe; véritables amphibies, qui vivent, dit le Prélat, tantôt ſur la terre, tantôt dans l'eau, & qui même ſe balancent quelquefois dans l'immenſité des airs. Tous les hommes ont la permiſſion d'entrer dans les chœurs de leurs Egliſes pendant qu'elles chantent

l'Office, ainſi que dans leurs maiſons & dans leurs chambres. Elles reçoivent même les Etrangers avec cette aiſance, cette bonté, cette obligeance qu'on ne rencontre plus que dans cet heureux Pays, le plus hoſpitalier de la terre.

Malgré une fréquentation ſi familière & ſi libre, les ſcandales y ſont mille fois plus rares que dans les Cloîtres les plus reſſerrés des autres climats.

Mais, ſous le Ciel, il n'eſt rien de ſi parfait qui n'ait le germe d'un vice. L'aſtre de la nuit, celui du jour lui-même, font voir quelques taches; & l'or, le plus pur des métaux, n'eſt pas plus exempt d'écume que les autres.

La ſimplicité & la candeur ſont ſujettes aux ſurpriſes; les choſes les plus ſacrées ont leur ſacrilége, & rien n'eſt ſi bien ordonné dans le monde qui ſoit à l'abri du déréglement.

Un cadet de Picardie (Lucian eſt ſon nom), n'ayant reçu de ſes pères que la cape & l'épée, n'avoit d'autre patrimoine à prétendre que l'eſpérance d'en acquérir dans les combats. Mais la France, qui venoit de ſe remettre ſous l'obéiſſance de Henri IV; la France, tranquille &

paisible alors, n'offroit aucun laurier à son jeune courage.

Dans ce temps, les Provinces Belgiques se déchiroient encore par des guerres religieuses. Les Bataves suivoient les étendards des brillans Nassau; le reste des Belges obéissoit aux Espagnols. Ce fut chez ces derniers que le Catholique Lucian *s'avisa de jetter son coussinet*, & de tenter si la fortune craignoit encore d'élever les hommes généreux à la gloire. Il ne pouvoit guère choisir un plus fameux Capitaine que le Marquis de Spinola, sous lequel il s'enrôla d'abord. De simple soldat, il s'élève par degrés; devenu Capitaine, comme son Maître, son nom étoit déjà cité parmi les illustres.

La paix se fait; il falloit retourner en Picardie. Hélas! qu'y trouvera-t il? il a acquis bien de la gloire, mais pas un écu. La fortune n'a pu faire de lui qu'un Héros, qui devoit s'attendre au sort de Bélisaire.

Maltraité ainsi par l'aveugle Déesse, voyons si l'aveugle Dieu lui sera plus propice.

Rien n'est si rare en Flandres que la laideur; nul climat du monde n'est plus

fertile en Beautés (nous l'avons déjà dit dans notre Exrrait de *Régule*) : Beautés raviſſantes ſans doute, mais qui n'en rempliſſent pas moins nos jours de trouble & de douleurs ; Beautés éternellement tourmentées & tourmentantes, délectable & dangereux poiſon, qui nous donne la vie & la mort, la félicité & l'enfer.

Lucian trouva l'écueil de ſa liberté ſous un voile, d'où ſortirent auſſi-tôt, comme du ſein d'un nuage, mille éclairs, qui mirent toutes ſes réſolutions en poudre. Celle qui captiva du premier coup-d'œil notre Capitaine Picard, habitoit donc un de ces Cloîtres, ouverts de toutes parts, comme la maiſon de ce Romain célèbre, qui vouloit que ſes Concitoyens puſſent entrer chez lui à toute heure du jour & de la nuit. Elle étoit Chanoineſſe d'un Chapitre que l'Evêque de Belley ne veut pas nommer, & Lucian eut d'abord le plus facile accès auprès d'elle. On l'appelloit *Gudule*.

La ſympathie d'amour opéra, dès le premier abord, ſur ces deux jeunes cœurs, & une nouvelle exiſtence commença pour eux.

S'il eſt difficile de cacher le feu maté-

riel, qui se manifeste toujours par ses étincelles & par la fumée, il est mille fois plus difficile encore de dérober le feu d'amour aux regards étrangers. On s'apperçut de la mutuelle passion du Chevalier & de Gudule par une infinité de petits indices qui ne sauroient échapper aux connoisseurs. Il est si pénible, en présence de l'objet adoré, de contenir ses yeux, ses soupirs, son ame, toute prête à se détacher & à voler! Ainsi, cet amour, qui, dès sa naissance, étoit arrivé à sa perfection, semblable au trait qui atteint le but presqu'en même temps qu'il est lancé, cet amour fut découvert aussi rapidement. Les continuelles visites de Lucian au Chapitre montrèrent à tous les yeux que son trésor y étoit enfermé, comme les pommes d'or au jardin des Hespérides.

O Gudule, cependant, que votre sort est doux! vous vous abandonnez à la plus séduisante ivresse; vous ne cachez point votre bonheur à l'amitié. Vous avouez votre flamme à vos tendres compagnes; imprudente, plus votre bonheur est grand, plus votre infortune va devenir affreuse: du faîte de la félicité,

vous tomberez bientôt dans l'abîme de la douleur.

La Renommée, à qui les Poëtes ont donné cent aîles, les déploie toutes pour aller porter en tumulte aux parens de Gudule l'amour qu'elle ose admettre dans son cœur. Elle leur dit qu'un Etranger, un Soldat de fortune, un homme sans naissance peut-être, se flatte déjà de l'hymen de leur noble fille. L'amour paternel s'indigne, & l'orgueil du nom se déchaîne; défense à Gudule de recevoir désormais le Gendarme Picard. Eh! qui a le droit d'éteindre ainsi l'amour? L'éteindre! les défenses ne font que l'enflammer.

La belle Chanoinesse feint cependant d'obéir; mais c'est un volcan qu'elle renferme dans son cœur.

On ne se vit plus avec la même liberté, la même publicité: l'amour devint mystérieux; les intelligences se pratiquèrent secrètement: on évita le grand jour. On dit que l'Amour n'est jamais aussi violent que dans les ténèbres & dans la contrainte: on ajoute que le salpêtre, comprimé dans ces tuyaux de bronze que le Dieu des batailles imagina pour détruire la terre, n'a pas une explosion plus terrible.

Pendant une nuit..., oh ! que le cœur d'une jeune perſonne ingénue & ſimple eſt facilement gagné ! que la tendre colombe ſe laiſſe promptement ſurprendre !... Une certaine nuit . . ., Lucian étoit dans la chambre de Gudule ; il ſe plaint de l'oppoſition injurieuſe que ſes parens faiſoient à leur bonheur : il fond en larmes ; Gudule pleure avec lui. Des pleurs on paſſe au murmure ; on ſe récrie contre la tyrannie des pères, qui prétendent exercer l'empire ſur les cœurs de leurs enfans.

Parmi les plaintes, les murmures & les ſoupirs, l'amour ſe renforce encore. Que tardons-nous à rapporter la ruine de Gudule, puiſque le déſeſpoir eſt le principal but où tend cette aventure ?

N'eſpérant jamais de ramener des parens injuſtes & difficiles, les deux jeunes imprudens, ſans autre guide que leur amour, ſe jurent une foi éternelle ; ils ſont époux.

Ils épaiſſiſſent les ombres qui recèlent leurs plaiſirs ; ces plaiſirs les endorment en les enivrant : délices fugitives, & trop ſemblables aux plus belles fleurs des Indes, qui finiſſent par faire éclore les fruits les plus amers.

Parmi les pures Veſtales qui continuoient d'embellir & d'illuſtrer une des principales Villes de la Flandre, Gudule étoit encore ombragée de leur gloire, mais elle ne la méritoit plus : des ſignes manifeſtes de ſon imprudence commençoient à paroître, & à montrer le ſcandale. La volupté, dit Boëce, eſt comme l'abeille, qui promet le miel d'abord, mais qui fait ſentir l'aiguillon bientôt après.

Le repentir vient ſaiſir la malheureuſe Chanoineſſe. O mer du monde, que ton calme eſt court, & que tes orages ſont de longue durée !

Un enfant de douleur donne les premières preuves de ſon exiſtence dans les flancs de Gudule, & agite horriblement l'ame de l'imprudente. Elle ſe trouve auſſi confuſe, au milieu de ſes vertueuſes compagnes, que jadis Caliſto au milieu des Nymphes de Diane.

On dit que les abeilles, filles des fleurs, & pures comme leurs mères, reconnoiſſent d'abord les perſonnes qui, ſans avoir la même pureté, oſent s'approcher de leurs ruches, & les pourſuivent impitoyablement à grands coups d'aiguillon.

Telles les compagnes de la belle Pénitente, honteuſes d'une honte dont elles n'étoient point coupables, mais qu'elles croyoient pourtant retomber ſur elles-mêmes, chaſſent l'infortunée, qui avoit déshonoré l'aſyle de la décence & des mœurs.

Quel ſcandale dans tout le voiſinage ! quelle rumeur dans la Ville ! quelle alarme dans la maiſon maternelle, lorſque cette affreuſe nouvelle y fut apportée !

Le père veut étrangler ſa fille ; la mère arrache ſes cheveux & maudit ſa fécondité : mais c'eſt principalement ſur Lucian que va tomber le poids de l'indignation publique. Pour déchirer l'auteur du ſcandale, les femmes s'attroupent, comme jadis les Bacchantes, pour mettre Panthée en pièces. Le Peuple mutinéſe jette en fureur ſur le malheureux Etranger, ſur cet inconnu, qui eſt venu apporter dans la Gaule Belgique un forfait nouveau, qui a violé l'honneur des Dames, qui a profané le lieu ſaint. Les Magiſtrats ont toutes les peines du monde à l'arracher des mains de ces forcenés : on le chaſſe de la Ville ; on le pourſuit encore loin des remparts.

Auſſi fier que Thémiſtocle, glorieux triomphateur des Perſes, ſur qui jadis un Athénien oſa lever le bâton, malgré tous les lauriers qui lui ceignoient la tête, & qui, d'un ton impoſant, ſe contenta de dire à ſon inſolent agreſſeur : *Frappe, mais écoute ;* Lucian ſe tourne vers les furieux, & leur crie : «—Je ne vous demande point la vie, hommes injuſtes & cruels ; je l'ai mille fois expoſée pour vous : elle eſt encore dans vos mains ; daignez m'entendre, & vous en diſpoſerez enſuite à votre gré. Vous me pourſuivez comme un malfaiteur & comme un ſcélérat ; je ſuis pourtant un homme d'honneur, un Chevalier ſans reproche, votre libérateur, un Gentilhomme ; le ſang dont je ſors ne connoît point la baſſeſſe, la loyauté eſt le glorieux apanage de la Province où j'ai reçu le jour.

Quel eſt mon crime ? ajouta Lucian. J'ai vu chez vous une Beauté incomparable ; une force victorieuſe, irréſiſtible, m'a d'abord entraîné vers elle ; elle m'a diſtingué moi-même de la foule de ſes adorateurs. J'étois ſon égal du côté de la naiſſance ; avec ſon aveu, je la demande à ſes parens : ils me rejettent,

comme indigne de posséder sa main. Mon sang cependant est mêlé, depuis plusieurs siècles, au sang des meilleures Maisons de la Picardie; mon nom est connu parmi les Braves de cette Province guerrière; mon aïeul est mort, sous sa bannière, au siège de Saint-Quentin.

Ils me rejettent! continue-t-il avec indignation. Mais Gudule me rend plus de justice: Gudule m'a choisi, je suis son époux; & au défaut de Temple matériel, mon cœur est le sanctuaire où je lui ai juré amour & fidélité éternelle. Je réclame mon épouse, & vous demande justice. Prononcez maintenant, ou frappez: voilà mon sein, dit-il, en le découvrant; ajoutez une dernière blessure à toutes celles que j'ai reçues pour vous ».

Il finit en répétant: *Justice, justice.*

La justice! hélas! réside-t-elle encore sur la terre? la rend-on bien toujours à un malheureux Etranger?

Lucian avoit cependant attendri la populace; mais tout l'avantage qu'il tira de cet attendrissement, ce fut de ne pas être lapidé. On le bannit à perpétuité de la domination Belgique; on lui enjoignit, sous peine de mort, de garder son ban.

Mais il ne s'écarta point des frontières d'un Pays qui recéloit son bonheur, & où son devoir alloit bientôt le rappeller.

Que faisoit cependant la malheureuse Gudule ? Ses parens voulant toujours la poignarder, & éteindre, par sa mort, l'ignominie qu'elle avoit fait rejaillir sur eux, les Magistrats furent obligés de l'arracher par force de leurs mains; on la mit en sequestre dans la maison d'un de ses alliés, pour y donner le jour au fruit de son opprobre, & pour l'enfermer ensuite dans un Monastère de Repenties.

Seule, abandonnée, méprisée, elle demandoit sans cesse des nouvelles de Lucian; on ne daignoit pas lui répondre. Elle craignit pour lui : on lui dit qu'il vivoit. *Il vit*, dit-elle, *& je ne le vois point !* Elle n'étoit pas assez malheureuse: pour la punir davantage, on lui assure que Lucian est infidèle ; on ne lui rend point les lettres qu'il lui écrivoit.

Les infortunés sont défians & même injustes. La défiance est le dernier démon qui vient les tourmenter, & qui amène le spectre horrible du désespoir à sa suite. Lucian n'est plus qu'un parjure ; Gudule le croit du moins : & voilà le trait le plus cruel de la fortune ennemie.

Elle ſent les premières douleurs de l'enfantement : une douleur bien plus horrible lui perce l'ame. La ſolitude, mère & nourrice des grandes peines, agrandit encore toutes les ſiennes. Lucian eſt un monſtre à ſes yeux : ce monſtre cependant s'expoſoit à la mort pour arriver juſqu'à elle. Sous mille déguiſemens divers, il paſſe les nuits autour de ſa priſon : elle ne l'apperçoit point. Comment l'auroit-elle pu ? les rayons du ſoleil n'arrivoient pas juſqu'à elle.

Amour, tu n'es propice que pour offrir des faveurs. Dieu de volupté, tu introduis Jupiter dans une tour d'airain, pour ſéduire l'innocence de Danaé ; cruel, tu ne daignes pas retirer Eurydice des Enfers. Dieu injuſte, tu as permis que Lucian triomphât de la raviſſante Chanoineſſe, & tu ne veux pas qu'il aille maintenant eſſuyer les yeux de cette infortunée, qui l'a rendu heureux & qui ſouffre pour lui. Va, Dieu déloyal, tu n'es qu'une Syrène trompeuſe, & tu n'accordes des bienfaits que pour les ravir. Tu ne te plais qu'à détruire ton ouvrage. Toujours puiſſant, toujours victorieux pour ſubjuguer une imprudente, tu

refuſes impitoyablement de venir la conſoler dans ſes larmes.

Lucian ne put jamais avoir accès dans la fatale tour.

Gudule, dont le déſolation ne ſauroit ſe peindre, & qui ne vivoit plus que d'amertume, ſentoit l'inſtant fatal arriver; & comme les fruits tombent des arbres avant la maturité, par les pluies & les chaleurs exceſſives, le déſeſpoir précipite cet inſtant dans Gudule: elle accouche avant le terme ordinaire. Son enfant, qui n'avoit aucun ſigne de vie, lui eſt préſenté par la Sage-femme. Le voyant mort, elle le laiſſe involontairement tomber; il eſt meurtri; des taches livides ſont tracées ſur le parquet. — Que faites-vous? s'écrie la Sage-femme; on va croire que vous avez tué votre enfant. —*Tu l'as dit*, continue la mère forcenée, & dont le déſeſpoir avoit égaré l'eſprit; *tu l'as dit: oui, c'eſt moi; je l'ai tué*—.

Elle s'égare de plus en plus; ſes clameurs appellent tout le voiſinage: elle s'accuſe d'un crime qu'elle n'a point commis; & ſa tête eſt dérangée au point, qu'elle préfere la mort la plus ignomi-

nieuſe à ſa vie préſente. La Juſtice arrive ; Gudule perſiſte à ſe dire criminelle : en vain la Sage-femme la dément ; on lui donne des Gardes.

Ce prétendu crime ſe répand par-tout, l'indignation eſt générale : on demande la mort de la parricide ; on preſſe, on menace les Juges : on veut un exemple éclatant.

Heureuſement la ſainte humanité a donné aux Juriſconſultes une loi inviolable ; c'eſt de ne pas croire un malheureux qui s'accuſe, lorſqu'il a pris la vie en horreur. Les Magiſtrats, chargés d'interroger la plus infortunée des femmes, trouvent que cette accuſation n'eſt pas dans la Nature. Ils procèdent plus lentement, & attendent que la Vérité, fille du Temps, daigne ſe faire connoître & percer les nuages épaiſſis ſur cette funeſte aventure.

Lucian, toujours caché & toujours déguiſé, entend prononcer le nom de Gudule ; il apprend ſon crime... : il ne le croit pas. — Non, non, Gudule n'eſt pas criminelle —. Plus de déguiſement alors ; il ſe fait connoître, malgré ſon ban ; il vole à la tour, & ſe préſente

intrépidement aux Juges. « — Nobles Parchons (1), dit-il, ne vous méprenez pas sur votre victime ; voici le premier criminel : je suis le seul. Ce titre ne convient point à la vertueuse Gudule ; c'est moi qui ai fait tout le mal. Si la foiblesse est chez vous un crime impardonnable, délivrez Gudule, & traînez-moi à l'échafaud ; c'est moi qui l'ai séduite — ».

Ce courage étonne les Juges de la Belgique. Le Peuple, qui ne voit jamais sans intérêt les actions de magnanimité, est touché de voir un homme braver la mort, en marque de dévouement à l'amour & à sa fidélité. On s'écrie : C'est un époux qui veut mourir pour sa femme ; s'il ne l'est pas légalement, il faut qu'il le devienne, il le mérite.

Cette grandeur d'ame de Lucian est donc un coup de foudre. On dit que quand la foudre tombe sur les serpens, elle leur ôte leur venin, sans leur ôter la vie. Les parens de Gudule, frappés de cet effort sublime d'un Chevalier fort

(1) Nom que l'on donne aux Magistrats de la Flandre.

eſtimable d'ailleurs, changèrent en admiration & en amour la haine qu'ils avoient pour lui. Lucian trouva donc la vie où il avoit cherché la mort. Il y trouva bien plus encore ; l'alliance des jeunes Amans paroiſſoit aſſortie : on réſoud de conſoler enfin leurs afflictions, & de couronner leur conſtance.

Ce fut ainſi que le malheur fut contraint de céder à la vertu.

Mais, hélas ! Gudule, qui avoit voulu mourir, dans la perſuaſion que Lucian étoit un ingrat, Gudule, déſabuſée maintenant, perſiſte cependant encore dans cette funeſte réſolution : étrange effet des grandes paſſions, qui ſubſiſte encore quand la cauſe n'eſt plus ! Lorſqu'on a été abreuvé de douleur, le bonheur même qui ſurvient retrouve toujours dans l'ame un levain d'angoiſſe ; c'eſt l'Océan qui communique ſon amertume à tous les fleuves qui viennent dépoſer leurs eaux douces dans ſon vaſte ſein.

Quel eſt encore votre égarement, Gudule ! pourquoi troubler votre triomphe ? rendez-vous à vos plus doux deſirs ; vos parens vous en prient, Lucian eſt à vos genoux, le Miniſtre vous attend.

La plaie se guérit, la cicatrice reste. Gudule épousa Lucian; mais sa gaieté étoit envolée sans retour: elle resta toujours triste, & sa vie ne fut pas longue. Une grande passion ressemble à un grand incendie, qui réduit en feu & en cendres tout ce qui l'environne. Comme la raison des autres est foible alors! comme elle importune! Ah! les personnes qui conseillent en pareilles circonstances, connoissent bien peu le cœur humain! Envions leur sort & leur heureuse indifférence: elles n'ont jamais senti. On ne se guérit que par soi ou par le temps, dont la faulx, quelquefois officieuse, a le droit de trancher dans nos cœurs les passions amères.

TABLE

DU VOLUME D'AOUT.

GUILLAUME CABESTAING, Page 3
Perkin, faux Duc d'Yorck, 103
Le Siége de Calais, 147
L'Esprit frappé, 163
Le Désespoir honorable, 171

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Septembre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Août 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

LF.C.
B582u

209724

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.115-116.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU